

SAS [126] – Une lettre pour la Maison-Blanche

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



UNE LETTRE POUR LA MAISON-BLANCHE

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



126

UNE LETTRE POUR LA MAISON- BLANCHE

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS

Photo de la couverture : Michael MOORE
Arme fournie par : armurerie COURTY ET FILS, à Paris
Maquillage : Georges DEMICHELIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Éditions Gérard de Villiers, 1997
ISBN : 2-7386-5844-X
ISSN : 0295-7604

CHAPITRE PREMIER

Lee Brookner regarda de la fenêtre de sa chambre du *Radisson-Slavanski* les tours du Kremlin noyées au loin dans le brouillard. Il faisait exceptionnellement doux pour un mois de décembre à Moscou. La veille, il avait parcouru des kilomètres à pied dans cette ville qu'il découvrait. Bien que parlant parfaitement russe, grâce à une mère arménienne, Lee Brookner n'avait jamais mis les pieds en Russie, avant ce voyage. Six mois plus tôt, atteint par la limite d'âge – soixante ans –, il avait quitté la CIA après trente-deux ans de bons et loyaux services au sein de la Division des Opérations, et dit adieu à Langley.

C'est le directeur de la Division des Opérations, David Cohen, qui l'avait rappelé pour une mission ponctuelle et totalement secrète, en raison de son expérience, de sa réputation irréprochable et de sa connaissance du russe. Lee Brookner était arrivé à Moscou deux jours plus tôt de Washington, *via* New York, afin de « solidifier » sa couverture de businessman. Sur sa demande de visa, il avait précisé être le représentant d'un « Pension Fund » new-yorkais explorant les possibilités d'investissements dans des sociétés russes récemment privatisées, cotées à la bourse de Moscou. Il avait pris différents rendez-vous avec des hommes d'affaires russes, grâce à un journaliste des *Financial Izvestia* contacté depuis New York. Comme la plupart des businessmen américains, il était descendu au *Radisson*, un nouvel hôtel sur le quai Berejkovskaïa, à deux kilomètres du Kremlin à vol d'oiseau.

Son statut de NOC (1) ne lui causait pas d'inquiétude. Les temps avaient changé depuis l'Union soviétique. Le SVR (2) entretenait des relations cordiales avec la CIA, grâce à de régulières visites mutuelles. Les deux grandes agences de renseignement collaboraient même sur certains terrains : le terrorisme, la lutte anti-mafia et la prolifération nucléaire. Mais, bien sûr, le « noyau dur » du renseignement, de part et d'autre, restait protégé par un secret absolu. La CIA continuait à recueillir le maximum d'informations secrètes sur la Russie et le SVR avait poursuivi les activités du KGB. Il utilisait d'ailleurs le même complexe de bâtiments ultramoderne de Yasnovο, à l'extérieur du second boulevard périphérique, au sud de Moscou.

Dans ce contexte, si Lee Brookner se faisait repérer, il risquait au plus quelques semaines de prison, suivies d'une expulsion discrète. Désormais, on était entre gentlemen. C'est du moins ce dont il essayait de se persuader, car sa mission à Moscou touchait un domaine tellement sensible qu'en cas de pépins, les règles de bonne conduite risquaient de voler en éclats...

Son regard se reporta sur les flots gris de la Moskova, pas encore gelée, puis il baissa les yeux sur la trotteuse de sa Breitling *Navitimer* qui se déplaçait avec une lenteur exaspérante. Il n'était que 9 h 05 et il était réveillé depuis sept heures. La tension nerveuse. Il avait rendez-vous à onze heures à la station de métro *Biblioteka Lienina*, sur la ligne Sokolnitcheskaïa. De l'hôtel, il lui fallait au maximum quarante-cinq minutes. D'abord, cinq minutes de marche jusqu'à la station *Kievskàia* sur la ligne Koltsevaïa, puis changement à *Park Kulturny*, enfin deux stations jusqu'à *Biblioteka Lienina*. Le métro moscovite était une des rares choses à avoir toujours fonctionné parfaitement, même aux heures les plus noires de l'Union soviétique ; il n'avait donc pas à craindre une difficulté imprévue.

Il ôta ses lunettes et en essuya les verres pour s'occuper encore quelques secondes, puis se regarda dans la glace. Il ne ressemblait pas à un espion. Dans le miroir, ses traits un peu empâtés lui parurent sans grande personnalité, avec ses cheveux gris coupés très court. Il prit un livre et tenta de se plonger dans la lecture, mais les lettres dansaient devant ses yeux. Son cœur battait sourdement dans sa poitrine, comme pour lui rappeler que dans moins de deux heures, il allait se trouver en face du détenteur d'un des secrets les mieux gardés du KGB de jadis et du SVR d'aujourd'hui. Un homme qui lui aussi devait prendre des précautions extraordinaires pour ce rendez-vous.

Lee Brookner ignorait tout de lui. Son nom, la façon dont il avait pris contact avec les Américains, sa situation exacte au sein du SVR. David Cohen, le DDO, lui avait seulement dit que si cet homme à qui on avait donné le nom de code de « Potato » changeait de camp, ce serait la plus belle opération de retournement que l'agence ait jamais menée. Une revanche éclatante sur la déshonorante affaire Aldrich Ames(3). Bien entendu, Lee Brookner n'avait pas pris contact avec la station de la CIA à Moscou, afin de ne pas risquer de « polluer » sa couverture. Il posa son livre et se remit à compter les minutes. Comme il aurait voulu être plus vieux d'une heure !

* *

*

Un grand arbre de Noël décorait le hall du *Radisson*, clignotant de toutes ses ampoules. Une hôtesse qui montait la garde à côté adressa un chaleureux sourire commercial à Lee Brookner lorsqu'il passa devant elle, engoncé dans sa pelisse beige, le *Herald Tribune* à la main. Il s'éloigna rapidement sur le quai Berejkovskaïa, ignorant les appels des chauffeurs de taxi pour déboucher deux cents mètres plus loin sur la place de la gare de Kiev. Il s'approcha d'un fleuriste repéré la veille et lui acheta pour dix mille roubles (4) une petite gerbe d'œILLETS, la

fleur la plus répandue à Moscou. Ces stands pullulaient près des gares et des stations de métro.

Le *Herald Tribune* sous le bras et ses œilletons à la main, il gagna l'escalier roulant du métro. Il était paré, arborant les deux signes de reconnaissance convenus. Il n'y avait pas trop de monde, mais son élégante pelisse tranchait avec les manteaux de cuir et les canadiennes fatiguées de ses voisins. Pourtant, personne ne s'intéressait à lui : il y avait belle lurette que les Moscovites étaient habitués aux étrangers.

Une rame arrivait lorsqu'il parvint à la station. Il y monta. Trente-cinq minutes plus tard exactement, il débarquait sur le quai de *Biblioteka Lienina* et se plongeait dans l'étude d'un plan de Moscou pour se donner une contenance. Il avait vingt minutes d'avance. Le lieu avait été bien choisi : contrairement à certaines stations qui comportaient plusieurs niveaux, des couloirs, des croisements, il n'y avait ici qu'un seul quai, donc aucun risque de se rater. En raison de sa proximité du Kremlin, la station était assez fréquentée. Toutes les cinq minutes, une rame vomissait une foule pressée.

Lee Brookner se rapprocha d'un vieux en guenilles, un bonnet de laine noire enfoncé jusqu'aux yeux, qui traînait une voiture d'enfant pleine d'œilletons. Probablement un ancien combattant d'Afghanistan à qui les miliciens fichaient la paix. Il sentait les battements de son cœur se calmer. À *Park Kultumy*, il avait effectué une rupture de filature, descendant de son wagon au moment où la rame démarrait pour prendre la suivante. Aucune précaution n'était superflue, bien que son rôle fût très limité : rencontrer « Potato » qui lui remettrait une enveloppe et fixerait un prochain rendez-vous. Lee Brookner ignorait même si c'était lui qui viendrait. L'opération était rigoureusement cloisonnée.

Un grondement se fit entendre sous le tunnel : une nouvelle rame approchait. Lee Brookner, automatiquement, regarda autour de lui. La même foule morne et mal habillée. Son regard s'arrêta sur un homme chauve, trapu, sans cravate, l'air négligé, les mains dans la poche d'une canadienne sans couleur. Il avait l'air d'un Russe, mais lorsqu'il sortit la main de sa poche, Lee Brookner se dit qu'il ne l'était pas. Il sortait de son emballage une tablette de chocolat Mars qu'il engouffra d'une seule bouchée.

Les Russes se contentaient de chocolat finlandais...

La rame pénétra dans la station dans un bruit assourdissant. Des vieux wagons verdâtres qui n'avaient pas été repeints depuis un demi-siècle. Lee Brookner jeta un bref coup d'œil à sa Breitling. C'était l'heure du rendez-vous. Les voyageurs s'égaillèrent comme une volée de moineaux, sauf l'inconnu au chocolat. Lee Brookner sentit son poulx s'emballer. Qui était ce type ? Il était trop tard pour modifier le rendez-vous. Pour se rassurer, il fit quelques pas vers le couloir de

sortie. L'inconnu ne bougea pas. Maintenant, il était plongé dans l'examen d'un plan de Moscou. Rassuré, Lee Brookner revint sur ses pas.

Nouveau grondement. Brouhaha, bousculade et le quai se vida.

À 9 h 10, Lee Brookner commença à paniquer. La trotteuse de sa Breitling *Navitimer* grignotait inexorablement les secondes. Il s'adossa au mur noir de crasse, décidé à attendre aussi longtemps qu'il le faudrait sur ce quai glacial du métro moscovite. Mais il se mit soudain à transpirer, imaginant mille scénarios catastrophes. Le grondement d'une nouvelle rame entrant dans la station l'arracha à ses pensées. Les voyageurs le bousculèrent, mais il resta stoïque au milieu d'eux. Personne ne semblait le voir. Pour tromper son angoisse, il alluma une cigarette avec le Zippo garanti à vie qui ne le quittait jamais depuis le Vietnam.

L'inconnu au chocolat s'éloigna enfin vers la sortie, passant devant la brochette de *babouchkas* alignées le long du mur qui, emmitouflées comme des Esquimaux dans de vieilles hardes, offraient au chaland des jouets, des vêtements d'enfants, de pauvres objets.

Le marchand d'œILLETS sortit une bouteille de vodka de sous ses fleurs et s'en offrit une discrète rasade. Un bruit incongru venant du couloir brisa soudain le silence. Le pas cadencé de talons frappant le sol.

Lee Brookner tourna la tête vers l'entrée du couloir et vit déboucher une apparition à couper le souffle.

Une femme mesurant près d'un mètre quatre-vingts, coiffée d'une chapka, emmitouflée dans une longue pelisse dont les pans s'écartaient à chaque enjambée, découvrant des hautes bottes de cuir noir. Elle martelait le sol de ses talons avec l'énergie d'un militaire en plein défilé. La chapka et la pelisse étaient en zibeline blonde, la fourrure la plus chère du monde. L'inconnue portait à l'épaule une grande besace de cuir noir assortie à ses bottes. De longs cheveux blonds s'échappaient de sa chapka, cascadeant sur ses épaules. Hautaine, détachée, le menton haut, elle passa devant les *babouchkas* émerveillées. Lee Brookner observa les sourcils très fournis se rejoignant presque, un nez droit, des yeux bleu cobalt, une grande bouche épaisse et un menton volontaire.

Une beauté rare.

La femme à la zibeline dépassa l'Américain et s'arrêta près du marchand de fleurs qui bondit sur ses pieds, brandissant ses œILLETS. Elle lui jeta un regard de commisération, plongea la main dans sa besace, en sortit une liasse de billets de dix mille roubles et en laissa tomber un sur les fleurs avant de se détourner.

Lee Brookner contemplait cette apparition inattendue, intrigué. Chez *Maxim's* ou dans les casinos élégants de Moscou, on croisait ce

genre de « New Russian », symbole de la Russie postcommuniste. Celle-là, entre la zibeline et les bracelets qui scintillaient à ses poignets, portait sur elle dix siècles de salaire d'un Russe moyen... Que faisait-elle dans le métro ? Généralement, ce genre de créature ne se déplaçait qu'en Mercedes 600...

En bordure du quai, elle semblait hésiter. Le grondement d'une rame se rapprochait. Elle recula quand celle-ci pénétra dans la station, demeurant immobile sur le quai, tandis que les voyageurs descendaient des wagons sans un regard pour elle. Ils prenaient probablement la zibeline pour du synthétique... La plupart des Russes n'en avaient jamais vu, même en rêve. Mêlée aux derniers voyageurs, l'inconnue s'éloigna alors du quai en direction de Lee Brookner. Leurs regards se croisèrent furtivement. Celui de la jeune femme descendit et se fixa sur les œillets et le *Herald Tribune* coincé sous le bras de l'Américain. En une fraction de seconde, Lee Brookner fut balayé par une vague de sentiments contradictoires. L'émotion, la stupéfaction, l'excitation. Ainsi, son « contact » était cette déesse hiératique !

Elle était déjà devant lui. Les pans de la pelisse en zibeline rejetés par sa démarche énergique dévoilèrent une minijupe serrée noire qui couvrait à peine le tiers de longues cuisses gainées de nylon noir. Lorsqu'elle ne fut plus qu'à cinquante centimètres de lui, il sentit un parfum capiteux, français sans aucun doute. Les mains dans la poche de la zibeline, elle demanda d'une voix égale, en russe :

— *Vy zhdeté Potato ?* (5)

À cause du brouhaha de la station, on n'entendait pas sa voix à plus de trente centimètres. Ses yeux cobalt ressemblaient à deux pierres dures. Le poul de Lee Brookner grimpa à cent cinquante.

— *Da*, répondit-il.

L'inconnue plongea la main dans son sac et en sortit une enveloppe brune.

— Ceci est pour vous. Prochain rendez-vous dans une semaine, même heure, à la station *Smolenskaïa* comme convenu. *Da svidania*.

Il eut à peine le temps de mettre l'enveloppe dans sa poche. La superbe inconnue, faisant voler les pans de sa zibeline, avait pivoté et grimpait avec grâce dans un wagon, quelques secondes avant que les portes ne se referment. Lee Brookner, médusé, regarda la rame s'ébranler et disparaître dans le tunnel. L'inconnue avait agi en professionnelle, réduisant au minimum le contact avec lui.

Il se retourna, balaya du regard le quai qui achevait de se vider. Son poul remonta à toute vitesse : l'inconnu au chocolat était réapparu, venant du couloir de sortie, et se dirigeait dans sa direction, les mains dans les poches de sa canadienne, la tête baissée. Lee Brookner ignorait s'il avait pu assister à sa brève rencontre.

Il n'eut pas le temps de se poser de questions. L'homme était déjà

en face de lui. Il releva la tête et Lee Brookner aperçut deux petits yeux pleins de méchanceté et des dents en mauvais état.

Sans un mot, l'homme sortit la main de sa poche. Lee Brookner vit un pistolet automatique aux lignes carrées et instinctivement tendit la main pour l'écarter. Posément, l'homme tira. Trois fois. Visant la poitrine. Lee Brookner eut l'impression de recevoir des coups de poing géants, puis sa vision se brouilla, il se sentit devenir très lourd et il perdit connaissance, s'effondrant sur le quai.

Les *babouchkas*, dans le dos de l'inconnu, s'égaillaient en hurlant. Le marchand d'œillet, médusé, s'aplatit sur le sol dans un vieux réflexe. L'assassin remit son arme dans la poche de sa canadienne et se pencha sur Lee Brookner pour retirer de sa poche l'enveloppe remise par la femme à la zibeline. Puis, sans se presser, il s'éloigna vers l'autre extrémité du quai, où se trouvait également une sortie. Une rame de métro qui arrivait en sens inverse couvrit les glapissements des *babouchkas*. Des voyageurs recommençaient à envahir le quai. Aucun n'eut l'envie ou le courage de se pencher sur le cadavre de Lee Brookner. Ceux qui l'apercevaient de loin pensèrent à un ivrogne, les autres préférèrent ne pas se mêler de ce qui ne les regardait pas.

L'homme à la canadienne parvint sans encombre au bout du quai et s'engagea dans le couloir. Quelques instants plus tard, il émergeait à l'air libre, juste en face des jardins entourant les hauts murs du Kremlin. Il s'éloigna vers la place du Manège, se mêlant à la foule.

CHAPITRE II

La voix basse et rocailleuse de Franck Capistrano semblait venir de la pièce voisine tant la communication était claire, et pourtant, le *Spécial Advisor for National Security* de la Maison-Blanche se trouvait à plus de sept mille kilomètres du château de Liezen, à Washington. C'était la première fois que Malko lui parlait depuis l'épilogue provisoire de l'affaire du vol 800 de la TWA. Après sa longue mission au Pakistan (6), Malko s'était rendu à Washington pour recevoir les félicitations de Capistrano et lui raconter de vive voix la fin de son enquête.

Deux mois s'étaient écoulés et, aujourd'hui, l'Américain semblait particulièrement détendu, bavardant de choses et d'autres, ce qui intriguait Malko. Capistrano ne l'avait quand même pas appelé pour commenter le mauvais temps à Washington... Occupé à s'habiller pour son dîner au *Schloss* voisin de Marienstadt, Malko avait branché le haut-parleur pour avoir les mains libres, et ponctuait ses préparatifs de quelques gorgées d'une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne au frais dans un seau. Il jeta un coup d'œil à sa Breitling *Chronomat*. Sept heures, donc une heure de l'après-midi à Washington. Toujours soucieux de sa ligne, Franck Capistrano devait préférer une conversation amicale à un hamburger. Le pouls de Malko s'accéléra brusquement, mais ce n'était pas à cause des propos de son interlocuteur. Alexandra, sa pulpeuse fiancée, venait d'émerger du dressing-room, uniquement vêtue d'une guêpière mauve lacée sur le devant qui la faisait ressembler à une amphore. De très longs bas gris foncé moulaient ses jambes fuselées. Maquillée, parfumée, ses cheveux blonds coulant sur les épaules, elle incarnait le Pêché, avec un grand P. Sans souci du téléphone, elle brandit deux robes, une dans chaque main.

— Alaya ou Hervé Léger ? demanda-t-elle. Avec celle d'Hervé Léger, on verra que je porte des bas.

Malko n'écoutait plus que d'une oreille distraite les propos de l'Américain, le regard rivé aux quelques boucles blondes qui s'échappaient espièglement de la guêpière, tout en haut des cuisses.

— Ici aussi, il fait froid, lança-t-il à Franck Capistrano.

Sans attendre la suite, il rejoignit Alexandra, sa main droite plongea directement entre ses cuisses, s'emparant d'elle d'un geste possessif. Les paupières d'Alexandra s'abaissèrent doucement, cachant son regard trouble, et elle dit d'une voix étouffée :

— Tu es une brute !

En dépit de ce reproche, Malko sentit très vite le miel couler entre

ses doigts. Alexandra, adossée à la boiserie, respirait plus vite. La voix de Franck Capistrano continuait à sortir du récepteur posé sur le lit.

— Tu vas mettre celle-là ! murmura Malko en désignant le fourreau audacieusement décollé de Hervé Léger. Mais plus tard.

— Il faut qu'on soit là-bas à vingt heures, objecta la jeune femme, et il y a de la neige.

Sans même répondre, les doigts crochés dans son sexe, Malko la poussa jusqu'au lit à baldaquin en fer forgé dont Alexandra était tombée amoureuse lors de sa dernière visite chez Claude Dalle, à Paris. Pris d'une pulsion comme il n'en éprouvait qu'avec elle, il se défit en un clin d'œil, déjà roide comme une lance. Alexandra lâcha les deux robes et se laissa mollement aller sur le dos. Mal ko était déjà entre ses cuisses. D'un seul coup de reins, il s'enfonça pour la millième fois au fond de son ventre, si loin qu'elle poussa un cri bref. Ses seins gonflés s'échappèrent de la guêpière, les pointes dressées et dures comme des sexes minuscules !

— Oui, défonce-moi ! souffla-t-elle.

Malko se retira et replongea dans le sexe ouvert, avec la même furie. Il réalisa soudain que le visage d'Alexandra se trouvait à quelques centimètres du téléphone. Il n'eut pas le temps de se demander si Franck Capistrano avait entendu la requête d'Alexandra.

— *Fuck you !* fit dans le haut-parleur la voix vibrante de fureur de l'Américain. Vous croyez que je vous appelle pour vous entendre baiser ?

— Je suis désolé, dit Malko. Je ne m'attendais pas à votre appel.

L'américain émit un grognement réprobateur.

— Vous êtes un foutu dégénéré... Sans compter que le FBI écoute probablement.

Alexandra, emmanchée jusqu'à la garde et dérangée dans son plaisir montant, ne put s'empêcher d'en rajouter.

— *Putzy*, continue, fais-moi jouir !

En même temps, elle ondulait sous Malko, avivant encore son désir. La situation devenait incontrôlable.

— Je vous rappelle, lança Malko à Franck Capistrano.

— *No way*, répliqua Franck Capistrano. (L'américain avait repris sa voix habituelle, dure et un peu traînante.) Je prends l'avion d'Air France tout à l'heure et je serai à Paris à 8 h 45 demain matin. Si vous prenez le vol Air France de sept heures demain à Vienne, vous arriverez quarante-cinq minutes plus tard. Cela nous laisse une bonne heure pour bavarder au *hub* de Roissy.

— Pourquoi une heure ? interrogea Malko, suffoqué.

— Parce que je reprends le Concorde d'Air France pour New York à onze heures, précisa calmement Franck Capistrano.

Malko demeura muet. Fou de rage. Pour prendre le vol de sept

heures à Vienne, il était obligé de se lever à cinq heures ! Une horreur. Son regard croisa celui d'Alexandra posé sur lui, plein d'ironie. Elle ne pouvait qu'enregistrer la baisse inexorable de son désir. Elle se dégagea et lança, assez fort pour que Franck Capistrano l'entende :

— Il vaut mieux que j'aille m'habiller, *Putzy*, tu n'as plus très envie de moi.

Malko l'aurait tuée et Capistrano avec. Encore un bon moment gâché à cause de la CIA. Le métier de barbouze hors cadre ne comportait pas que des avantages. L'américain émit un ricanement désagréable, amplifié par le haut-parleur.

— *Don't worry !* Vous avez encore toute la soirée...

Alexandra venait de disparaître dans la salle de bains, la robe d'Hervé Léger à la main. Furieux, Malko lança :

— Pourquoi voulez-vous me faire lever à cinq heures du matin ? On ne peut pas se retrouver à une heure normale ?

— J'ai un client pour vous, répliqua paisiblement le *Spécial Advisor* de la Maison-Blanche ; un gros client qui ne peut pas attendre.

— Bien, fit Malko résigné. Je vais en profiter pour emmener Alexandra faire son shopping de Noël à Paris. Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

La réponse ne tarda pas.

— Si, trancha l'Américain. Vous venez seul et vous ne parlez de ce voyage à personne. De toute façon, nous ne resterons pas assez longtemps à Paris, même pour acheter un paquet de Gauloises blondes !

Alexandra venait de ressortir de la salle de bains, hyper-bandante dans la robe d'Hervé Léger qui la moulait comme une seconde peau. De nouveau, l'adrénaline se rua dans les artères de Malko. Ce n'était pas possible, il fallait qu'il la baise avant de partir.

— Tu viens, *Putzy*, lança-t-elle. Nous sommes très en retard.

Franck Capistrano avait entendu.

— Allez-y ! conseilla-t-il à Malko, il ne faut pas faire attendre une femme. À demain matin.

Il raccrocha avant que Malko ait le temps de l'insulter. Alexandra l'observait, ironique et agacée.

— Alors, tu vas à Paris ?

— Je ne resterai pas longtemps, assura Malko.

Il se leva, caressant au passage la croupe cambrée de sa fiancée, moulée par le tissu élastique. Un pousse-au-viol. De nouveau, il l'étreignit mais elle se dégagea.

— Je n'aime pas être en retard, dit-elle. On aura tout le temps ce soir en rentrant.

Pendant quelques secondes, Malko se demanda s'il n'allait pas annuler son dîner, tant il avait envie d'elle. Effectivement, on voyait

les jarretelles sous la robe. Mais c'était encore plus excitant. Hélas, Alexandra enfilait déjà son vison. Il vida d'un trait sa coupe de Taittinger pour dénouer ses nerfs et la suivit, se demandant qui était le « client » que Franck Capistrano lui réservait. Pour que le *Spécial Advisor* de la Maison-Blanche effectue ce voyage éclair, ce n'était pas une histoire banale.

* *

*

— Tout a commencé il y a quatre mois, fit Franck Capistrano à voix basse. Leslie Whalen, notre COS (7) de Moscou, trouve dans la boîte aux lettres de son appartement une enveloppe contenant un billet pour le théâtre Bolchoï. Ce soir-là, c'était un ballet. Sans le moindre mot d'accompagnement. Une place au troisième rang d'orchestre. Intrigué, il décide d'y aller. À l'entracte, il remarque un homme qui semble le suivre. La soixantaine, pas très grand, cheveux gris, l'air d'un fermier endimanché. Ils échangent quelques regards et Leslie Whalen « sent » qu'il y a quelque chose. Lorsque l'inconnu se dirige vers les toilettes, il le suit. Dès qu'ils sont seuls, l'homme se rapproche et lui dit rapidement en russe : « Je suis le général Evgueni Trofimovitch Polyakov. Je désire quitter mon pays. Je pense que je peux vous apporter des informations très précieuses... » Vous me suivez ?

— Oui, oui, bredouilla Malko.

Il en était à son sixième café et avait toujours l'impression de dormir debout, rêvant d'un lit comme un chien rêve à un os. Sa soirée au Schloss Marienstadt s'était prolongée jusqu'à deux heures du matin, Alexandra alternant les valse et les coupes de Taittinger ! À trois heures, ils étaient à Liezen. Au prix d'un effort surhumain, Malko avait repris son entreprise là où il l'avait interrompue. La menant, Dieu merci, à bien, pour leur plus grande satisfaction. À quatre heures moins le quart, il avait commencé ses bagages.

Dans l'Airbus d'Air France, il s'était endormi à peine assis... et à l'arrivée à Roissy, il avait trouvé Franck Capistrano frais comme un gardon, en train de grignoter des pistaches, confortablement installé dans le salon Air France du *hub* de Roissy.

L'américain continua son récit :

— La sonnerie signalant la fin de l'entracte retentissait déjà. Leslie Whalen a posé la question qui l'intéressait le plus : « Pour quel organisme travaillez-vous ? » « Je dirige le centre d'information et d'Analyse inter-directorates du SVR, a répondu le général Polyakov. Ce que vous appelez la "Chambre Rouge". Maintenant, nous devons nous quitter. Si ma proposition vous intéresse, laissez-moi un message dans une "boîte aux lettres morte". Il y a une bouée de sauvetage

accrochée au parapet du pont Luzhnetski en face de la colline Lénine. On peut glisser un papier entre la bouée et la pierre. » Les deux hommes se séparèrent aussitôt et le général Polyakov se perdit dans la foule.

— Ça commence bien, commenta Malko, un peu réveillé. Que se passa-t-il ensuite ?

— Leslie Whalen a commencé par vérifier si le général Polyakov se trouvait dans les ordinateurs de la *Company*. Le soir même, en retournant à son bureau. Surprise : il n'y était pas ! Ce n'est que trois jours plus tard qu'on l'a localisé, en « criblant » tout ce qu'on savait sur les officiers du KGB. Evgueni Trofimovitch Polyakov est né le 10 octobre 1928 à Sverdlovsk. Il a fait l'école numéro 101 du KGB. À sa sortie, il a été affecté au XV^e département du Premier Directorate, celui des archives. D'où, apparemment, il n'a jamais bougé, grimpant simplement les échelons hiérarchiques jusqu'au poste qu'il occupe aujourd'hui. Comme il n'a jamais mis les pieds hors du pays, on sait très peu de choses sur lui. Et pourtant, là où il est, il sait tout.

— C'est-à-dire ? se fit préciser Malko en bâillant.

Même cette histoire excitante n'arrivait pas à le réveiller. Frank Capistrano alluma une Gauloise blonde avec son Zippo aux armes de la Maison-Blanche et se pencha vers lui :

— La « Chambre Rouge », comme nous l'avons appelée, regroupe toutes les informations les plus secrètes du KGB et maintenant du SVR. C'est là que sont répertoriées les véritables identités de toutes les « sources » humaines de la centrale de renseignement. Chez eux comme chez nous, dès que l'on a recruté quelqu'un, on lui donne un nom de code qui est utilisé dans ces rapports. Seuls l'officier traitant qui l'a tamponné, le directeur du KGB et le responsable de la « Chambre Rouge » savent qui se cache derrière les noms de code. Cependant, les officiers traitants ne connaissent qu'une source, et les directeurs changent au fil des années, tandis que le responsable de la « Chambre Rouge » possède seul toutes les informations sur ces sources, depuis la création du KGB.

« C'est-à-dire qu'il peut identifier tous ceux, Russes ou étrangers, qui participent à la collecte des renseignements. Notamment tous les traîtres recrutés par le KGB et du temps de l'Union soviétique, par les services des pays du pacte de Varsovie, partout dans le monde.

Il se tut pour laisser à Malko le temps d'assimiler l'importance de ce qu'il venait de dire. Dans son fauteuil douillet, ce dernier avait toutes les peines du monde à ne pas se rendormir.

— C'est dommage, remarqua-t-il perfidement, que vous n'ayez pas été branché sur le général Polyakov du temps de l'affaire Aldrich Ames...

Franck Capistrano s'ébroua, furieux.

— Jusqu'à il y a trois mois, protesta-t-il d'une voix âpre, nous savions tout juste que la « Chambre Rouge » existait, mais nous ignorions qui la dirigeait et n'avions aucun moyen de le savoir. Ceux qui y travaillent n'ont jamais quitté la Russie. Ce sont des ombres, des hauts fonctionnaires anonymes et dévoués, n'ayant jamais eu le moindre contact avec l'étranger. Comme le général Evgueni Trofimovitch Polyakov.

Malko commençait à se réveiller. Et son cerveau se remettait en route.

— Cela ne vous semble pas étonnant, demanda-t-il, qu'un homme comme lui, élevé dans le communisme depuis sa plus tendre enfance, mijotant au sein du KGB depuis des dizaines d'années, se mette brutalement à trahir ? Parce que c'est de cela qu'il s'agit... Ce n'est pas un autre Vitaly Yourtchenko ?

Ce dernier était un colonel du KGB, en charge des opérations nord-américaines. En 1985, il était passé à l'Ouest spontanément. Bien entendu, la CIA l'avait reçu à bras ouverts et avait goulûment avalé ses informations concernant quelques « petits » traîtres au sein de la CIA. Hélas, six mois plus tard, il échappait à la vigilance du FBI et repartait en Union soviétique après avoir prétendu que la CIA l'avait kidnappé. Sept ans après, la CIA découvrait l'existence d'Aldrich Ames, agent de la CIA retourné depuis 1983, qui avait livré aux Soviétiques les noms de tous les traîtres du KGB ou du GRU travaillant pour la CIA.

Malko précisa :

— Vitaly Yourtchenko avait été volontairement envoyé par le KGB aux États-Unis pour persuader la CIA qu'il n'y avait pas en son sein d'autres « taupes » que celles qu'il avait dénoncées. Il protégeait ainsi Aldrich Ames, qui a pu continuer à trahir paisiblement.

Un ange passa, masqué, et s'éloigna dans le sillage d'un Boeing qui décollait. Franck Capistrano prit un air ulcéré et tira une bouffée de sa Gauloise blonde avant de laisser tomber :

— Nous ne sommes pas naïfs. Après la rencontre du Bolchoï, Leslie Whalen a déposé un message dans le « dead drop » du pont Luzhnetski, confirmant son intérêt et demandant pourquoi le général Polyakov avait envie de changer de camp. Il lui a réclamé aussi quelques précisions sur sa carrière. Le « dialogue » a duré plusieurs semaines. Je vous le résume : Polyakov a expliqué qu'il avait pris la direction de la « Chambre Rouge » en 1981, après une carrière au XV^e département. Il archivait toutes les sources du KGB recrutées par le « Groupe North » et les détails des opérations les plus secrètes entreprises contre les États-Unis.

— Qu'est-ce que c'est que le « Groupe North » ?

— Une unité d'élite du KGB spécialisée dans le recrutement des

Américains et des Canadiens. Nous connaissons son existence. Elle existe toujours au sein du SVR. Polyakov, dans ses messages, a aussi expliqué ses motivations. Il avait toujours été « protégé » par Evgueni Primakov, l'ancien patron du SVR, et pensait terminer sa carrière dans deux ans à son poste. Or, le nouveau patron du SVR, le général Troubnikov, venait de lui signifier qu'il était mis à la retraite à la fin de l'année.

— C'est un motif suffisant pour trahir ? s'étonna Malko.

Franck Capistrano lui jeta un regard ironique.

— Aujourd'hui, Polyakov vit très bien. Il habite un appartement dans le centre de Moscou, il a une datcha, une Mercedes, et il dispose de notes de frais illimitées. Une fois à la retraite, il va se retrouver avec très peu de choses. Mais il y a aussi, à mon avis, une raison qu'il n'a pas mentionnée à son désir de quitter la Russie : il sait trop de choses et craint d'être discrètement liquidé. Un banal accident de voiture ou une mauvaise grippe mal soignée...

— Ils utilisent toujours ces méthodes ?

— Bien sûr.

— Ainsi, il veut aller vivre aux États-Unis ?

— Absolument. Il a même précisé ses goûts : l'Oregon, le Wyoming ou la Californie du Nord.

— Vous n'avez pas parlé argent ? s'étonna Malko.

— Si. Il estime que les informations qu'il détient valent dix millions de dollars.

Encore un communiste qui avait parfaitement assimilé l'univers capitaliste. Pour un Russe qui n'était jamais sorti de son pays, le général Polyakov semblait un « mutant » bien adapté... Malko jeta un coup d'œil discret à sa Breitling *Chronomat*. 10 h 05. Franck Capistrano allait bientôt embarquer. Son histoire était certes passionnante, mais il ne voyait toujours pas pourquoi il s'était levé si tôt.

— Donc, tout est parfait, conclut-il. Vous ne lui avez pas demandé de preuves de sa bonne volonté ?

— Si, bien sûr. Et il les a données, toujours par le même moyen. La première est une « pénétration » technique : la machine à écrire de la secrétaire de notre chef de station de Moscou contenait, dissimulé dans ses entrailles, un micro-émetteur émettant sur une fréquence voisine de celle de la télévision russe. Tous les textes tapés étaient automatiquement transmis au SVR...

— Comment ont-ils pu faire cela ? demanda Malko, suffoqué.

— Cette machine était affectée par le State Department à notre ambassade d'Helsinki, expliqua Franck Capistrano. Pour une obscure raison administrative, elle a été transférée ici à Moscou. Là-bas, elle était utilisée dans un département non sensible. Les Russes l'ont

interceptée pendant son voyage et ont placé leur émetteur à l'intérieur...

— Astucieux, reconnut Malko. Et l'autre preuve ?

Le visage de l'Américain se rembrunit.

— Encore un traître ! Notre « ami » Evgueni Trofimovitch Polyakov a révélé que notre chef de station de Singapour avait été recruté par le SVR en 1994. Un type qui travaillait pour l'agence depuis seize ans ! Harold Nicholson, en poste à Manille, à Bucarest, à Bangkok, à Tokyo... Un élément sûr, d'après la sécurité.

— Vous êtes certain de sa trahison ?

— Hélas oui ! Pokyakov nous a donné les coordonnées d'un virement de vingt-cinq mille dollars fait à son nom sur un compte secret des Bahamas... Le FBI l'a surveillé et l'a piqué en train de photocopier des documents...

Il a été arrêté ?

— Non. Pas encore. Muté à la section antiterroriste... On attend le dénouement de l'affaire Polyakov, mais il ne perd rien pour attendre. Il est suivi jour et nuit par le FBI.

Un ange passa, en secouant des menottes. La section antiterroriste de la CIA était devenue la poubelle de l'agence. On y mutait les éléments soupçonnés de trahison ou d'imprudence, les ivrognes et les incapables...

— Donc, conclut Malko, vous êtes sûr de la bonne foi du général Polyakov ?

Franck Capistrano lui jeta un regard noir.

— Vous savez bien que dans ce domaine, on n'est jamais sûr de rien. C'est pour cela qu'en dépit des preuves de bonne volonté de Polyakov, rien n'a été encore entrepris pour son exfiltration. Et aussi, parce qu'elle s'annonce extrêmement délicate : il est « protégé » jour et nuit par des gardes du SVR qui se relaient.

Le haut-parleur l'interrompt, annonçant le départ pour New York du Concorde Air France. Le temps pressait.

— En quoi puis-je vous aider ? demanda Malko. Tout cela me semble très bien géré.

L'américain s'ébroua.

— Attendez la suite. Sentant probablement que nous étions réticents, Polyakov a frappé un grand coup. Il a proposé de nous remettre un dossier hypersecret concernant le président des États-Unis, le dossier « Venona ». De quoi éventuellement empêcher son élection. C'était fin octobre.

— Bigre, fit Malko.

— On a demandé des précisions, continua Franck Capistrano. Et il en a donné. Il s'agissait d'une affaire de financement électoral de la campagne présidentielle de Bill Clinton.

— Vous lui en avez parlé ? demanda Malko, suffoqué.

Franck Capistrano fit claquer sèchement le capot de son Zippo « White House ».

— Je n'avais pas le choix. John Deutch m'a transmis un mémo résumant l'affaire Polyakov. Jusqu'à ses derniers développements. J'ai dû en faire état lors d'une réunion du NSC (8). Bill Clinton a éclaté de rire, en disant qu'il s'agissait sûrement d'une manip.

— Et qu'avez-vous fait ?

L'Américain dut attendre que s'achève le second appel du haut-parleur pour dire froidement :

— J'ai retiré le dossier à la CIA. Officiellement, en raison des possibilités de fuites de la part des « taupes » encore présentes. Et j'ai repris l'affaire en main. À ce stade, seules trois personnes connaissaient le nom du général Polyakov : Leslie Whalen, David Cohen, le DDO, et John Deutch. Leslie Whalen, dans ses rapports, l'appelait « Potato », parce qu'il a l'air d'un fermier. Même le président des États-Unis ne sait pas son nom. Il y a quinze jours, Leslie Whalen m'a transmis le dernier message de « Potato » : celui-ci proposait une rencontre pour remettre le dossier « Venona », afin, probablement, de nous motiver pour son exfiltration.

— À Moscou ?

— Oui. À la station de métro *Biblioteka Lienina*. J'ai dit à Leslie de confirmer le rendez-vous par le biais du « dead drop » et de décrocher. Que je reprenais l'affaire.

Malko regarda l'embarquement. Tous les passagers du Concorde d'Air France avaient embarqué. Une hôtesse cherchait des yeux le manquant.

— Dites-moi vite la suite, conseilla-t-il.

Franck Capistrano se leva.

— J'ai choisi un ancien de la *Company* en qui j'ai toute confiance, Lee Brookner, pour aller au rendez-vous. Il a pris sa retraite il y a six mois, mais il a accepté de me dépanner. J'ai mis le NSC au courant et Lee a pris l'avion pour Moscou. C'était il y a quatre jours.

— Il a ramené le dossier « Venona » ?

— C'est lui qu'on a ramené, dans un cercueil en plomb. On a retrouvé son cadavre sur le quai de la station *Biblioteka Lienina* avec trois balles dans la poitrine et pas le moindre dossier dans la poche. C'est la Milicija qui a prévenu notre ambassade. Ils l'ont identifié grâce à son passeport. Apparemment, ce meurtre n'a pas eu de témoin. Les gens du FSB (9) ont conclu à un règlement de comptes. Ce n'est pas le premier businessman qui se fait flinguer à Moscou. Là-bas, ça coûte moins cher que d'envoyer un huissier...

— Qui l'a tué, à votre avis ?

L'hôtesse d'Air France s'avancait, souriante.

— Monsieur, il faut absolument embarquer. Vous êtes le dernier.

— Je n'en sais rien, fit sombrement Franck Capistrano. Les Russes peut-être. Mais c'est peu probable. S'ils ont « pénétré » l'opération, c'est à Polyakov qu'ils se seraient attaqués. Ce ne sont pas des fous sanguinaires, mais enfin, on ne peut jurer de rien. Il a pu y avoir une bavure. J'espère que c'est ça...

L'hôtesse commençait à trépigner.

Malko et Franck Capistrano échangèrent un long regard, ils pensaient la même chose. Et si quelqu'un, venu des États-Unis, avait abattu Lee Brookner pour l'empêcher de transmettre des documents compromettants ? Le Watergate et l'Irangible avaient amplement prouvé que les hauts responsables américains n'étaient pas toujours irréprochables. Mais de là à faire assassiner l'envoyé spécial de la Maison-Blanche...

— On ignore si le général Polyakov est venu au rendez-vous ?

Franck Capistrano secoua la tête.

— Pour le moment, oui. Mais j'espère bientôt le savoir.

— Comment ?

— Il avait été prévu un rendez-vous de secours, à une semaine d'intervalle, cette fois à la station *Smolenskaïa*. À onze heures du matin. Un bouquet d'œillets, et le *Herald Tribune* à la main. C'est dans trois jours. Vous avez juste le temps de prendre votre visa à Vienne. Vous parlez russe, n'est-ce pas ?

— Oui, reconnut Malko.

Franck Capistrano s'engagea sur la passerelle, houspillé par l'hôtesse. Avant de disparaître, il lança à Malko un sonore *good luck* ! Celui-ci le regarda disparaître dans le supersonique. Son « *good luck* » lui rappelait fâcheusement celui de l'officier serbe posté à l'entrée du *no man's land* entourant Sarajevo, quatre ans plus tôt, lorsqu'il envoyait les gens à une mort quasi certaine.

CHAPITRE III

Evgueni Trofimovitch Polyakov quitta son vieux fauteuil de chêne pivotant, poli par l'usage, pour aller s'installer à l'orgue électronique qui occupait un des murs de son bureau. Ayant quelques notions de solfège, il avait appris à en jouer tout seul. L'orgue, importé des États-Unis, était un cadeau du général Primakov pour ses étoiles de général.

Ses doigts se mirent à courir sur le clavier, la musique emplît le vaste bureau et le général Polyakov oublia provisoirement ses soucis. Un voyant rouge interdisait l'accès de son sanctuaire. Seul le général Viatcheslav Ivanovitch Troubnikov, nouveau patron du SVR, pouvait le déranger.

Tout en jouant, Evgueni Polyakov laissa son regard errer au-delà de la grande baie vitrée dominant les sapins enneigés de la forêt de Yasnov. Son bureau se trouvait au septième étage d'un des buildings d'aluminium et de verre qui abritaient depuis une quinzaine d'années le Premier Directorate du KGB, devenu le SVR. Juste au sud du second périphérique de Moscou, tout le complexe était protégé par des clôtures électrifiées, équipées de caméras vidéo, et placé sous la responsabilité de l'unité de sécurité de l'ex-KGB, en uniforme kaki à bandes bleues. Chaque matin, en arrivant dans le grand hall de marbre du building numéro 1, Evgueni Polyakov devait montrer sa carte plastifiée couleur chamois avec sa photo et un code magnétique donnant accès à l'ascenseur et ensuite à son bureau.

Après avoir joué quelques minutes, il abandonna son orgue pour un petit bar niché dans le coin sud de la pièce. Il se versa un grand verre de *kompota* et contempla son antre, en proie à des sentiments mitigés. C'est là qu'il avait passé le plus clair de son temps depuis une vingtaine d'années. Il l'avait aménagé selon ses désirs et ses goûts, et on ne se serait jamais cru en Russie... Les murs étaient recouverts de boiseries sombres en acajou, l'éclairage indirect dissimulé dans des corniches. Les tableaux surréalistes de grands peintres étaient accrochés partout, et tranchaient avec une foule de gadgets, tous américains, qui s'entassaient dans la pièce. De l'orgue électronique aux radios, télévisions portables, maquettes, plus un énorme jeu vidéo interactif, venu directement de Chicago... Tout un pan de mur était occupé par une vitrine contenant une collection de briquets Zippo. Certains avaient été trouvés sur des soldats américains tués au Vietnam, d'autres venaient des États-Unis comme le dernier-né, réplique d'un modèle de 1937 pour le 65^e anniversaire de la marque. Son dernier achat était un magnifique jukebox Wurlitzer qu'il avait garni de disques russes. Même la climatisation était américaine...

Sans y avoir jamais mis les pieds, Evgueni Polyakov était fasciné par l'Amérique et ses techniques d'avant-garde. Régulièrement, il demandait à des agents du SVR de lui rapporter un petit gadget dont il avait lu la description dans un magazine américain.

Son interphone bourdonna et une voix annonça :

— Je suis revenue, *tovaritch* général.

C'était Fedora Kulak, la responsable de sa sécurité, installée dans le petit bureau contigu au sien. Elle filtrait les communications téléphoniques, assurait la logistique quotidienne du général Polyakov, commandait ses gardes du corps et, surtout, partageait son lit.

Un jour de 1981, la vie d'Evgueni Polyakov avait basculé. Veuf depuis une douzaine d'années, il n'avait jamais pensé à se remarier. Satisfaisant ses pulsions sexuelles avec les plus belles « hirondelles » du KGB mises à sa disposition par le département K.

Le lieutenant commandant sa sécurité étant appelé à d'autres fonctions, on lui avait proposé pour le remplacer une femme officier, lieutenant elle aussi. Fedora Dimitrova Kulak possédait un impeccable background. Née à Vorkuta d'un père affecté à la surveillance du goulag, elle avait intégré une école d'officiers. Bref, née dans le sérail, elle était idéologiquement sans faille.

Evgueni Polyakov se souviendrait toute sa vie de leur première rencontre.

On avait frappé à sa porte et il avait crié d'entrer. Au lieu de la mémère asexuée à laquelle il s'attendait, il avait vu débarquer une somptueuse blonde aux yeux cobalt, au visage énergique mais plein de sensualité, et qui mesurait près d'un mètre quatre-vingts. Son tailleur d'uniforme kaki n'arrivait pas à dissimuler une poitrine orgueilleuse et la courte jupe d'uniforme découvrait des jambes admirables. Une stature de reine, le regard assuré, à la fois autoritaire et féminine, elle avait lancé d'une voix claire :

— Je suis le lieutenant Fedora Dimitrova Kulak. *Slouchayaus ! tovaritch* colonel.

Décontenancé, Evgueni Polyakov l'avait examinée un long moment en silence. Jamais il ne s'était attendu à voir surgir une créature pareille. On aurait dit une « hirondelle » de grande classe. En même temps, si on la lui envoyait, au poste où il se trouvait, c'est qu'elle était irréprochable, tant du point de vue idéologique que professionnel. Comme un automate, il s'était levé, avait fait le tour de son bureau pour se planter devant elle. Il lui arrivait à l'épaule...

Ce n'était pas possible, il allait être ridicule ! Au moment où il allait ouvrir la bouche pour la congédier, Fedora Kulak avait respiré profondément. Evgueni Polyakov avait eu l'impression que sa veste allait exploser sous la pression de ses seins. Son regard était descendu, caressant le ventre plat, puis les longues cuisses et les jambes bien

galbées, s'attardant au centre de son corps, avant de remonter à son visage.

Leurs regards s'étaient croisés, étaient restés soudés l'un à l'autre. Evgueni Polyakov avait brutalement éprouvé un désir irrésistible pour cette superbe femelle, une pulsion comme il n'en avait pas connu depuis très longtemps.

Mais il était paralysé, incapable de prendre l'initiative. C'était trop inattendu, trop violent.

C'est Fedora Kulak qui avait agi. Faisant un pas en avant, s'approchant de lui à le toucher, elle avait vu l'éclair de désir bestial dans ses yeux et, en une fraction de seconde, avait décidé de jouer son avenir à quitte ou double.

En postulant à ce poste, elle n'avait qu'un but : fuir la Sibérie et venir vivre à Moscou, voir enfin la « civilisation ». Elle n'en pouvait plus du Grand Nord, des bleds perdus, des interminables hivers. Elle avait reçu une éducation militaire et idéologique qui en avait fait un animal communiste typique. Aucune morale, et quelques règles simples pour arriver : mentir, être obséquieux avec ses supérieurs, feindre sans cesse, être d'un cynisme absolu. Un stage de trois mois chez les Spetnatz (10) avait achevé de l'endurcir. On lui avait enseigné que la règle numéro un était la survie. Même s'il fallait pour cela manger des camarades blessés et décédés.

Elle savait aussi que son affectation dépendait du bon vouloir du général Polyakov. Ce qu'elle devinait à cet instant chez son futur chef lui ouvrait des horizons inespérés. Ce n'était plus seulement Moscou, mais une vie de rêve : les hauts dirigeants du KGB vivaient comme des nababs, grâce à leurs innombrables avantages.

Ses yeux plongés dans ceux d'Evgueni Polyakov, elle avait dit d'une voix infiniment douce, contrastant avec son allure martiale :

— *Pajolsk, tovaritch colonel.* (11)

Sans lui laisser le temps de répondre, elle était tombée à genoux devant lui, s'attaquant aussitôt au zip de son pantalon, en prenant soin que la masse de ses seins se presse contre les cuisses de son futur chef. C'étaient les secondes les plus délicates. S'il la repoussait, elle retournerait en Sibérie, et pour longtemps...

Le cœur battant la chamade, Fedora n'avait senti s'envoler son angoisse que lorsque le sexe du colonel Polyakov s'était enfoncé dans sa bouche jusqu'à la garde.

Alors seulement, elle avait osé lever les yeux sur lui. Mais il avait fermé les siens, pour mieux profiter de l'exquise caresse. Fedora en avait profité pour achever de le libérer. Son pantalon et son caleçon sur les chevilles, les jambes tremblantes, Evgueni Polyakov avait savouré la plus extraordinaire fellation de sa vie. D'habitude, les « hirondelles » mal dégrossies envoyées dans son service s'acquittaient

de leur tâche avec un mélange de maladresse et de mauvaise volonté. Rien de tel avec le lieutenant Fedora Kulak. Elle avait prolongé le supplice voluptueux à ses extrêmes limites. Lorsque le colonel Polyakov s'était vidé dans sa bouche avec des cris sauvages, pieusement recueillis par les micros dissimulés dans la pièce, il avait eu l'impression qu'elle aspirait sa moelle épinière...

Elle avait pudiquement détourné les yeux tandis qu'il se rajustait, et attendu quelques instants pour dire d'une voix neutre :

— *Kvachym ousloutan ! (12) tovaritch* colonel.

Ensuite, elle avait salué, tourné les talons et refermé doucement la porte derrière elle.

Le lendemain matin, elle avait appris que sa candidature avait été acceptée. Tout était allé très vite. En quarante-huit heures, on lui avait affecté un studio à l'hôtel *Ukrainia*, remis un viatique conséquent pour s'acheter des vêtements civils, et on l'avait briefée sur sa mission. À quelques remarques du major qui s'entretenait avec elle, Fedora avait compris que son intermède voluptueux avait été pris en compte, ce qui ne gênait personne. Fedora Kulak était considérée comme une communiste responsable, c'est-à-dire capable de dénoncer son amant, en cas de conduite « déviante ».

Les années avaient passé et Fedora était devenue l'unique maîtresse d'Evgueni Polyakov qui n'arrivait pas à se rassasier de sa beauté et de sa compétence sexuelle. Avec elle, il avait pu assouvir tous ses fantasmes, s'abîmer dans sa croupe comme un sodomite biblique, l'emmener passer des week-ends sur la mer Noire où ils restaient couchés trois jours, explorer le Kamasutra dans ses moindres recoins. Evgueni Polyakov s'était même accoutumé à leur différence de taille, tellement il était fier de sa magnifique compagne. Fedora n'avait que très peu remis l'uniforme, préférant s'habiller de façon de plus en plus luxueuse. Sur le papier, Evgueni Polyakov n'avait qu'une solde modeste, mais en réalité, il disposait de fonds pratiquement illimités, grâce aux caisses noires du KGB. Plus une superbe datcha avec du personnel, une Zil qui s'était muée en Mercedes et un magnifique appartement en plein cœur de Moscou. Toutes les semaines, il lui remettait des « bons » pour les magasins secrets réservés au KGB, où les plus rares marchandises étaient pratiquement données.

Fedora Kulak avait eu l'intelligence de ne jamais devenir envahissante. Son seul souci semblait être de rendre Evgueni Polyakov heureux. Elle était toujours disponible sexuellement, lui faisait la cuisine et ne lui avait jamais parlé travail. Bien qu'ayant conservé son minuscule studio de fonction à l'*Ukrainia*, elle passait le plus clair de son temps chez son amant. Bien entendu, ses supérieurs n'avaient jamais cherché à la déplacer. De lieutenant, elle était passée capitaine, puis major, lorsque Evgueni Polyakov avait eu ses étoiles.

Peu à peu, à leur entente sexuelle s'était ajoutée une grande complicité. Fedora savait que son sort dépendait de celui de son amant et Evgueni Polyakov ne se serait séparé pour rien au monde de ce fantasme sexuel incarné. Lorsque, dans les réceptions, il voyait les abominables mémères dont étaient affublés ses camarades de promotion, il avait envie de crier sa fierté et son bonheur.

Leur sort était si indissolublement lié qu'ils n'avaient plus de secrets l'un pour l'autre. Habilement, Fedora faisait tout pour que la passion du général ne faiblisse pas. Ses dessous raffinés, introuvables en Russie, venaient de l'Ouest. Si Evgueni s'amusait à soulever sa jupe, il trouvait dessous des bas et des dessous excitants. Pour son anniversaire, Fedora avait taillé sa fourrure intime en forme de cœur. Pour s'offrir ensuite sur le coin du bureau. Il était un fétichiste du nylon et le seul contact d'un bas lui donnait une érection. Peut-être parce qu'il avait éprouvé une de ses premières émotions sexuelles avec une amie de sa mère qui en portait...

Le téléphone rouge de son bureau sonna. La ligne directe qui le reliait au nouveau directeur du SVR, le général Troubnikov.

— Evgueni Trofimovitch, pouvez-vous venir avec le dossier 334 ? demanda le patron du SVR.

— Tout de suite, *tovaritch* général, répondit Polyakov.

Bien que Troubnikov ait programmé sa mise au rancart à la fin de l'année, il lui manifestait une soumission respectueuse et totale. Sans se faire d'illusions : il était un homme de Primakov, l'ancien directeur ; le successeur de ce dernier voudrait un homme à lui à ce poste de confiance.

Il se leva et alla entrouvrir la porte du bureau de Fedora Kulak. Elle était plongée dans le planning des gardes, mais leva la tête et lui expédia un sourire éblouissant.

— Ta migraine va mieux ?

Evgueni était sujet à de fréquentes migraines, toujours atroces, que personne n'avait pu lui guérir. Secrètement, il se disait qu'à l'Ouest, il y avait peut-être des médicaments pour en venir à bout.

— Dès que je te vois, je me sens mieux, dit-il en souriant. Je vais voir Troubnikov et, après, on y va.

Il avait du mal à détacher son regard de la jeune femme. Avec son chemisier jaune moulant des seins en obus, sa jupe noire moulante, ses bas noirs et ses bottes, elle attirait les hommes comme le miel attire les ours.

Irrésistiblement.

Il se dirigea vers l'autre extrémité de son bureau. Une porte d'acier circulaire était encastrée dans l'épais mur de brique renforcé de plaques d'acier. Elle mesurait un mètre cinquante de diamètre et était verrouillée par quatre vérins s'enfonçant dans des gâches d'acier. Au

centre se trouvait un tableau digital de contrôle d'accès. Le général Polyakov glissa dans une fente la carte magnétique qui ne le quittait jamais et un voyant vert s'alluma, suivi d'un rouge. Il tapa alors le code digital à dix chiffres qui changeait chaque semaine et le second voyant passa au vert.

Il ne restait plus qu'à tourner le volant central faisant dégager les vérins de leurs gâches et à pousser la porte qui s'ouvrait grâce à un dispositif hydraulique. Lourde de plusieurs centaines de kilos, elle était impossible à ouvrir autrement.

Le général Polyakov enjamba le seuil en se baissant et pénétra dans la pièce. C'était une véritable chambre forte, sans autre ouverture que cette porte, dont les murs avaient été doublés de plaques de métal et qui disposait d'une alarme sophistiquée se déclenchant par les vibrations de l'air. C'était la pièce la mieux protégée de tout le complexe du SVR. Seuls Evgueni Polyakov et le directeur en possédaient le code d'accès.

Il y avait bien plusieurs pièces réservées au département des archives, au troisième étage, mais, dans ces dossiers, les noms *véritables* des agents étaient remplacés par des noms de code.

Evgueni Polyakov appuya sur le bouton de fermeture et se dirigea vers le classeur numéro 3. À l'intérieur de cette pièce, rien n'était fermé à clef, puisque la pièce elle-même était un véritable coffre-fort. Pour protéger les identités réelles des innombrables « sources » du KGB devenu le SVR.

Le général du SVR tira à lui un long tiroir métallique et y prit le dossier demandé. À force de travailler sur ces archives, il les connaissait presque par cœur. Depuis longtemps, il exerçait sa mémoire pour s'amuser et aurait presque pu retranscrire les secrets de la « Chambre Rouge » mot à mot.

Depuis des décennies, ces archives secrètes étaient toute sa vie. Il sortit son dossier, referma le classeur, appuya sur le bouton « ouverture » de la porte blindée et regagna son bureau, après avoir reverrouillé la porte blindée et brouillé la combinaison. Se disant que le jour où il remettrait à son supérieur la carte magnétique donnant accès à ce saint des saints, son univers basculerait. Et qu'il serait en danger de mort à la seconde où il quitterait son poste. Officiellement, tout était parfait. Le général Troubnikov, son nouveau directeur, lui avait assuré qu'il continuerait à percevoir une importante gratification en dollars sur les fonds secrets du SVR, qu'il conserverait son appartement avec vue sur le Kremlin, sa Mercedes 260 et sa datcha. Plus les innombrables avantages d'un carnet d'adresses bien rempli. Les places de théâtre, les réservations d'hôtels, les accès aux clubs les plus fermés. Fedora Kulak serait maintenue à ses côtés.

Evgueni Polyakov avait chaleureusement remercié l'homme qui le

mettait au rancart. Pour ne pas éveiller de soupçons. Il était pourtant sans illusions. D'abord sur les avantages matériels : la Russie s'en allait à vau-l'eau, dès qu'il ne serait plus utile, on l'oublierait. Et il se retrouverait avec sa pension en roubles, autant dire rien... Et l'impossibilité de se déplacer à l'étranger ; d'ailleurs il ne possédait même pas de passeport, ayant l'interdiction formelle de quitter le territoire de la Russie. Mais surtout, il risquait de ne pas profiter longtemps de sa retraite. Il savait trop de choses, et on ne pouvait pas effacer sa mémoire comme celle d'un ordinateur... Un jour, il aurait un stupide accident de la circulation, ou un médecin se tromperait de médicament...

Il existait, au sein du service de sécurité du SVR, une toute petite unité spécialisée dans ce genre de mesures discrètes et définitives. Personne n'en saurait jamais rien et Fedora Kulak risquait de connaître le même sort.

Amer, il s'était dit que c'était injuste. Et aussitôt il avait échafaudé un plan pour échapper à ce funeste destin.

* *

*

Lorsqu'il revint dans son bureau, Fedora Kulak avait déjà enfilé sa pelisse en zibeline qui descendait jusqu'à ses chevilles – le cadeau de son amant pour ses quarante ans. Avec sa chapka assortie, elle avait l'allure d'une reine. Ils gagnèrent l'ascenseur, après avoir activé le système de sécurité.

Dans le hall, ils s'arrêtèrent au stand de journaux près de la cafétéria pour acheter le *Herald Tribune*, et passèrent ensuite devant la statue de Dzerjinski plantée au milieu du hall de marbre et toujours fleurie.

* *

*

La Mercedes 260 remontait Vemaskogo Prospekt à vive allure, précédée d'une Volvo banalisée occupée par quatre hommes du SVR munis de radio qui faisaient passer les feux au vert sur le parcours de la voiture du général Evgueni Polyakov. Dernier petit privilège depuis le bouleversement de 1989. Avant, on roulait à cent vingt à l'heure au milieu de la chaussée, sur la voie réservée aux officiels.

À l'arrière de la voiture, Evgueni et Fedora demeuraient silencieux. Il fallait près de quarante-cinq minutes, de Yasnov, pour parvenir à la rue Sadovinskaïa, en plein cœur de Moscou, entre la Moskova et le canal Vodovodni, dans un des quartiers les plus recherchés de la

capitale. Dans cette rue calme, un certain nombre d'immeubles avaient été restaurés, modernisés, pourvus du confort occidental. Ils étaient tous réservés aux dignitaires de la Russie. Evgueni Polyakov occupait au numéro 24, tout près de l'ancien Institut de technologie, un grand appartement au troisième étage, plus de deux cents mètres carrés, avec des boiseries, des tapis du Caucase, des meubles anciens, des tableaux de maîtres. À deux pas de l'hôtel *Kempinski*.

La Mercedes ralentit, ils arrivaient. Le chauffeur du SVR se gara devant l'entrée et ouvrit les portières.

— On va marcher un peu, lança le général Evgueni Polyakov en prenant Fedora par le bras.

Ils s'éloignèrent vers le quai Sofiyskaïa d'où on apercevait les murs du Kremlin. Promenade habituelle pour eux, quel que soit le temps.

Automatiquement, deux des membres de leur sécurité rapprochée leur emboîtèrent le pas, à distance respectueuse. Armés et reliés par la radio à leur PC, ils assuraient officiellement la sécurité d'Evgueni Polyakov. En réalité, ils avaient pour mission de le surveiller étroitement. Non qu'il soit soupçonné ou soupçonnable, mais c'était le système... Un homme dépositaire de tels secrets ne pouvait pas être livré à lui-même. Cependant, ils se tenaient assez loin pour ne pas entendre les conversations du couple. Celui-ci s'accouda à la balustrade de pierre dominant la Moskova pas encore gelée.

Enfin seuls !

Nulle part, dans le building du SVR ou dans l'appartement, on ne pouvait parler. Evgueni Polyakov savait que les pièces étaient truffées de micros dont les piles duraient au moins deux ans, et qui recueillaient toutes leurs conversations.

— Tu as pu apprendre quelque chose ? demanda anxieusement Fedora.

Le lendemain de son rendez-vous avec l'envoyé spécial de la CIA, elle avait découvert le meurtre de ce dernier dans les journaux, ce qui leur avait fait un énorme choc à tous les deux.

Depuis qu'Evgueni Polyakov avait décidé de passer à l'Ouest, il avait associé Fedora à son projet. D'abord, parce qu'il ne voulait pas s'en séparer, ensuite, parce qu'il avait besoin d'elle : il ne pouvait se déplacer et c'est Fedora qui assurait la liaison avec les Américains grâce aux « dead drops ».

— Pas tout, répondit Evgueni Polyakov.

Il lui était très difficile de faire une enquête sur ce meurtre sans éveiller les soupçons. Mais un officier du département K – le contre-espionnage – était venu lui demander s'il avait dans ses dossiers le nom de Lee Brookner. Les Russes avaient identifié le mort comme un ancien agent de la CIA, sans lien particulier avec la Russie. Evgueni Polyakov n'avait rien trouvé non plus, mais il était pratiquement

certain que le meurtrier venait de l'extérieur. Si le FSB avait été dans le coup, Fedora aurait été arrêtée sur-le-champ. Et ils n'auraient pas abattu l'Américain.

— Ça ne vient pas de chez nous ? interrogea Fedora.

— Non, dit-il, j'en suis pratiquement sûr, mais c'est encore plus dangereux.

Elle fronça les sourcils.

— Pourquoi ?

— Je pense avoir fait une erreur en parlant du dossier « Venona », admit-il. Il intéresse des gens puissants qui ne veulent pas que je vienne en Amérique.

« Je suis persuadé qu'on a tué l'homme que tu as rencontré pour récupérer le dossier que tu lui avais remis. Il n'y a pas d'autre explication.

— Mais qu'est-ce qu'on va faire, alors ? Nous avons besoin des Américains pour quitter le pays.

Evgueni Polyakov demeura silencieux quelques secondes, regardant un bateau-mouche qui remontait la Moskova.

— Nous allons nous débrouiller pour partir très vite, fit-il. Il est trop dangereux d'attendre. Maintenant, il y a souvent des réunions Est-Ouest. Si on prononce mon nom, même sans preuve, nous ne pourrions plus rien faire.

— Mais pourtant, les gens de la CIA ici donneraient n'importe quoi pour que tu viennes avec eux...

— Eux, oui, reconnut le Russe, mais il y en a d'autres. Je comptais sur les Américains pour nous exfiltrer. Il va falloir nous débrouiller nous-mêmes. J'ai une idée, mais j'ai encore besoin des Américains pour une chose. Tu vas aller au rendez-vous de *Smolenskaïa*. J'espère qu'il y aura quelqu'un. Sois très prudente.

— Ne crains rien, dit-elle. Maintenant, je suis sur mes gardes.

Elle était championne de tir à l'arme de poing et possédait un Makarov avec lequel elle s'entraînait régulièrement.

— Voilà ce que tu demanderas... expliqua Evgueni Polyakov tandis qu'ils regagnaient leur appartement.

Derrière eux, les étoiles rouges lumineuses brillaient au sommet des tours du Kremlin et, pour la première fois de sa vie, Fedora Kulak les trouva menaçantes.

* *

*

Malko sortit de l'hôtel *Metropol*, et, ignorant les taxis, s'éloigna à pied vers le Bolchoï. Il était arrivé la veille de Vienne, avec un visa « business » délivré sans problème par le consulat de Russie en

Autriche.

Il s'engouffra dans l'entrée du métro, en face du Bolchoï, là où pullulaient les marchands de billets au marché noir. Aussitôt entouré par une meute, il en acheta deux pour deux cent mille roubles, ce qui lui permit de s'assurer qu'il n'était pas suivi, et regagna le métro. La station *Teatralnaïa* était au croisement de deux lignes : *Zamotzvoreskaïa* et *Arbatsko-Pokrovskaïa*, qui desservait *Smolenskaïa*. Il attendit d'abord sur le quai de la première, puis traversa les quais et s'engagea dans l'interminable couloir tapissé de vendeurs à la sauvette qui menait à l'autre ligne. On était loin de certaines stations luxueuses du métro moscovite, croulant sous le marbre, les cathédrales du communisme, comme *Komsomolskaïa* ou *Mayakovskaïa*. La plupart des stations étaient sales, mal éclairées, pas entretenues. Là encore, il attendit la dernière seconde pour monter dans une rame. Ensuite, il laissa passer *Smolenskaïa* pour descendre à la gare de Kiev et repartir en sens inverse.

Enfin, il débarqua à la station *Smolenskaïa* et laissa s'écouler les gens en faisant semblant d'examiner un plan collé au mur. Son pouls battait à cent vingt. Le rendez-vous était prévu dans un quart d'heure. Il ignorait si on le guettait. Les nerfs aux aguets, il regarda autour de lui. Il aurait donné cher pour avoir une arme, mais il n'aurait pu passer les contrôles de sécurité des aéroports.

Une rame entra en gare, déversant un flot de voyageurs qui le bousculèrent sans ménagement. Il se dit que, dans cette foule, il était facile de le tuer.

CHAPITRE IV

Fedora Kulak regarda les voyageurs qui l'entouraient dans le wagon. Elle avait pris le métro à la gare de Kursk, après avoir laissé sa petite Saab dans un parking. Souvent, elle n'allait pas au SVR et circulait dans Moscou pour faire son shopping ou celui de son amant. Elle savait qu'on ne la surveillait pas. Des sondages de temps à autre, son téléphone sur écoute, et des micros dans son studio de l'*Ukrainia* suffisaient. Pour passer inaperçue, elle avait laissé sa zibeline, se contentant d'une veste de cuir noir très ajustée, rehaussée de vison noir, d'une chapka assortie et d'un pantalon de cuir moulant qui disparaissait dans ses hautes bottes. Dans son éternel sac noir porté à l'épaule, il y avait cette fois un pistolet Makarov 9 mm, une balle dans le canon.

Chaque lundi, de huit heures à dix heures, elle s'entraînait au tir dans le stand souterrain réservé aux membres du KGB, à Yasnov. Son arme était enregistrée et elle était autorisée à l'avoir sur elle.

La rame ralentit. Elle lut le nom de la station qui défilait : *Smolenskaïa*. Elle était arrivée. Avec sa haute taille, encore grandie par les hauts talons de ses bottes, elle dépassait la plupart des gens d'une tête. Elle sauta sur le quai en souplesse. À quarante ans, grâce à la gymnastique, elle était aussi en forme qu'à vingt ans. Elle suivit la foule sans se presser, examinant les voyageurs qui attendaient sur le quai, et repéra tout de suite l'homme avec qui elle avait rendez-vous. Un blond, nu-tête, grand et mince, le visage énergique. Il avait dans la main gauche une petite gerbe d'œillets et un exemplaire du *Herald Tribune* dépassait d'une poche de sa pelisse. Lui aussi dévisageait les voyageurs. Elle passa d'abord devant lui sans le regarder, continuant vers la sortie et s'engageant dans les escaliers roulants. Arrivée en haut, elle redescendit à pied, lentement, regardant autour d'elle. Parvenue à l'entrée du quai, elle s'arrêta. L'homme aux œillets était toujours là et le quai se remplissait à nouveau.

Elle examina rapidement les voyageurs. Tous avaient des allures de Russes. Pourtant, Fedora Kulak attendit encore, laissant passer une nouvelle rame. Puis, elle s'avança et se planta en face de l'inconnu, remarquant pour la première fois ses prunelles couleur d'or.

— *Gospodine. Vy zhdeté Potato ?*

Elle vit la surprise dans les prunelles dorées, se sentit déshabillée du regard et se dit instantanément que cet homme aimait les femmes.

— J'attendais un homme, fit l'inconnu, en excellent russe.

Elle vit la méfiance dans ses yeux et se hâta de dire :

— Evgueni n'a pas pu venir. Je suis sa partenaire.

Elle vit son interlocuteur se détendre.

— C'est vous qui avez rencontré Lee Brookner la semaine derrière à la station *Biblioteka Lienina* ?

— Oui.

— Vous savez ce qui lui est arrivé ?

— Oui, par les journaux. Il a été assassiné. Mais j'étais déjà repartie.

Une nouvelle rame pénétra dans la station dans un fracas d'enfer. Des gens les bousculaient sans cesse.

— Venez, dit Malko.

Elle le suivit jusqu'aux escaliers mécaniques et ils émergèrent sur le boulevard Novinskiy, à quelques pas de la place *Smolenskaïa* dominée par l'hôtel *Praga*. Juste à l'entrée de l'Arbat, devenue rue piétonnière, se trouvait un petit kiosque qui servait sur des tables en plein air des sandwiches et des boissons chaudes.

Malko alla chercher deux thés et ils s'installèrent. Le cœur battant, Fedora Kulak ouvrit sa veste de cuir, révélant sa lourde poitrine moulée par un pull orange. Elle but quelques gorgées de son thé brûlant et demanda :

— Qui a tué cet Américain ?

— Nous n'en savons rien, reconnut Malko. J'espérais que vous le sauriez.

— Evgueni Trofimovitch pense que ce sont des gens de chez vous, à cause du dossier que je lui avais remis, répliqua la jeune femme.

— Le dossier « Venona » ?

— Oui.

Un ange passa. Franck Capistrano allait être conforté dans ses soupçons.

— Qui êtes-vous ? demanda Malko. Quel est votre lien avec le général Polyakov ?

— Je m'appelle Fedora Dimitrova Kulak, dit-elle. Je suis major du KGB et mon sort est lié à celui d'Evgueni.

Soutenant son regard, elle ajouta :

— Le général Polyakov ne peut pas prendre de contact lui-même. C'est avec moi que vous devez tout mettre au point.

— Bien, dit-il. Je pense qu'il faut organiser une exfiltration, le plus vite possible. Probablement par la Carélie et la Finlande. Les Britanniques l'ont déjà fait. Cependant, cela va prendre quelque temps.

— Non, fit calmement Fedora Kulak.

Malko la regarda, surpris.

— Non, quoi ?

— Nous ne voulons pas que vous organisiez une exfiltration pour nous. Pour deux raisons. D'abord, cela prendra trop de temps et,

depuis l'incident de la semaine dernière, nous sommes pressés de partir. Ensuite, si votre opération a été interceptée une fois, elle peut l'être une deuxième fois.

Elle se tut, sortit de son sac un paquet de Gauloises blondes et en plaça une entre ses lèvres. Malko s'empressa de l'allumer avec son Zippo en argent massif à ses armes.

— *Spasiba*, fit-elle d'une voix plus douce.

Malko jeta un coup d'œil circulaire. Une foule épaisse se pressait dans l'Arbat et plusieurs autres couples faisaient comme eux, profitant de la température relativement clémente.

Il trempa les lèvres dans son thé brûlant. Il ne s'attendait pas à trouver cette femme sexy à l'allure de star à la place du général du KGB. Leurs regards se croisèrent. Il n'y avait aucune émotion dans les grands yeux bleu cobalt. Leur froideur contrastait avec la sensualité de la bouche épaisse. La compagne du général Polyakov était une professionnelle.

— Que voulez-vous faire, dans ce cas ? demanda-t-il. Vous renoncez à votre projet ?

— Pas du tout, affirma-t-elle aussitôt, mais nous agissons de notre côté. Nous vous demandons une seule chose qu'il doit vous être facile de nous procurer : deux passeports russes en blanc. Ils doivent être authentiques. Nous les remplirons à des noms que nous serons seuls à connaître.

Malko la regarda, sidéré.

— Mais le général Polyakov est trop surveillé. Comment franchirez-vous une frontière officiellement ?

— C'est notre problème, coupa-t-elle sèchement. Vous acceptez ou non ?

— Je pense que cela doit être possible, admit Malko.

Elle plongea la main dans son sac, si brutalement qu'il crut qu'elle allait en sortir une arme. Ce n'était qu'une pochette transparente contenant des photos d'identité.

— Voilà pour les passeports, dit-elle.

Malko mit les photos dans sa poche.

— Comment vais-je vous les faire parvenir ? Par le « dead drop » du pont Luzhnetski ?

— Non, dit-elle, nous ignorons si cet endroit n'est pas « pollué ». Lorsque vous aurez les passeports, vous passerez une annonce dans le *Herald Tribune* disant simplement : « Clara est arrivée à Paris. Attends nouvelles. » Le lendemain de la parution de cette annonce, il faut que les passeports se trouvent dans la chasse d'eau de la cabine de gauche des toilettes pour dames de l'hôtel *Kempinski*... Dans une enveloppe étanche, bien entendu. Il faudra y ajouter dix mille dollars.

Ils avaient tout prévu. Sans attendre de réponse, Fedora Kulak

reboutonna sa veste de cuir, faisant disparaître ses seins magnifiques. Elle jeta un dernier coup d'œil à Malko.

— Vous n'êtes pas américain ?

— Non, fit-il, autrichien.

— Votre russe est excellent.

— Merci, je l'ai appris lorsque j'étais enfant.

— Qu'allez-vous faire ?

— Retourner à Washington et rendre compte.

— À qui ?

— À un homme qui ne vous trahira pas. Il a juré de vous faire venir aux États-Unis. Il n'y a plus que lui et moi qui trahissions cette affaire.

Fedora Kulak sembla soulagée. Elle glissa de son tabouret et sourit à Malko. Celui-ci demanda aussitôt :

— Comment allons-nous savoir que vous avez réussi ?

Elle hésita.

— Je vous recontacterai dès que nous serons sortis de Russie. Comment puis-je vous joindre ?

Malko lui tendit une carte de visite, avec ses numéros à Liezen.

— C'est chez moi, dit-il. Appelez de la part de M. Potato.

Elle lui tendit la main.

— *Karacho. Da svidania.*

Il la vit s'éloigner et pénétrer dans l'étrange bâtiment rond de la station *Smolenskaïa*, en face de l'Arbat. Resté seul, il regarda les photos. Celles de Fedora Kulak ne l'avantageaient pas, accentuant la dureté de son visage slave. Quant au général Polyakov, il ressemblait à un vieux fermier du Middle West. Son nom de code était bien choisi.

Le voyage de Malko avait été payant. Il n'avait plus qu'à regagner dare-dare Washington.

* *

*

Il faisait plus froid à Washington qu'à Moscou ! Même à la cafétéria de l'hôtel *Willard*, Franck Capistrano n'avait pas ôté sa pelisse, réchauffant ses grosses mains autour de sa tasse de café.

— Voilà les photos, fit Malko en lui tendant le sachet transparent.

Le *Spécial Advisor for National Security* les examina longuement, puis leva les yeux.

— C'est elle que vous avez rencontrée ?

— Oui, mais elle est mieux au naturel.

L'Américain hocha la tête avec un demi-sourire.

— On comprend que le camarade Polyakov ne la laisse pas derrière lui.

— Vous connaissiez son existence ?

Franck Capistrano secoua la tête.

— Non, mais nous ne savons rien de cet homme. Cette photo est la première de lui.

— Et si c'était une manip ? avança Malko.

Un silence pesant se prolongea d'interminables secondes.

— On ne peut pas totalement l'exclure, reconnut l'Américain de sa voix rocailleuse. Mais je ne crois pas. Autre chose me préoccupe.

— Quoi ?

— Le meurtre de Lee Brookner. Ce n'était pas le SVR, ni le FSB. Cela vient de chez nous et on voulait bien voler cette enveloppe. Mais ceux qui ont tué Lee Brookner feront tout pour liquider Polyakov, s'il sort de Russie. Et nous avec, si nous apprenons des choses qu'il ne faut pas savoir.

La serveuse s'approcha pour leur resservir du café. À cette heure, la cafétéria était vide. Malko ne savait plus où il se trouvait, malgré la mélatonine prise pour effacer le décalage horaire. Il se sentait bizarre. La veille, il était encore à Moscou... Moscou-Paris, puis le Concorde d'Air France et le *shuttle* pour Washington. C'était quand même long...

— Qui peut avoir fait assassiner Lee Brookner ? demanda-t-il. Qui était au courant de ce rendez-vous ?

— Très peu de gens, avoua Franck Capistrano. Seul le président savait qui allait au contact à Moscou. J'avais dû lui demander son feu vert, qu'il m'a donné sans réticence.

Malko réprima un haut-le-corps.

— Vous ne voulez pas dire que...

— Non. Mais j'ai fait un mémo pour les membres du NSC. Il a pu y avoir des fuites. Ou Brookner a été imprudent.

— Vous allez dire au président ce qui s'est passé ?

Franck Capistrano eut un soupir découragé.

— Je ne peux pas lui mentir. Il sait que je vous ai envoyé là-bas. La seule chose qu'il ignore, c'est le nom de Polyakov. Et ça, je ne suis pas obligé de le lui dire.

— Et pourtant, quelqu'un de très bien informé a tué Lee Brookner.

— Je sais, reconnut Franck Capistrano. Il lui a fallu des complicités au plus haut niveau.

— Que peut contenir le dossier « Venona » ?

— Je l'ignore. Mais cela doit être très « *hot* ». D'après Polyakov, cela impliquerait le président... Souvenez-vous de l'Irangate. Il y a eu aussi des cadavres. Une « bavure » au plus haut sommet de l'État. Impliquant des gens insoupçonnables...

Un ange traversa la cafétéria, les ailes dégoulinantes de sang. À l'époque, la Maison-Blanche avait organisé un trafic d'armes clandestin au profit de l'Iran – l'ennemi officiel sous embargo –, pour financer les « Contrás » au Nicaragua, dans le dos du Congrès...

— Qu’allez-vous faire pour les passeports ? demanda Malko.

Franck Capistrano s’ébroua après un regard à sa Breitling.

— J’ai encore des amis à la TD (13), fit-il. Cela ne devrait pas poser de problème. Ils ont des passeports russes qu’il suffit de « rafraîchir ». Donnez-moi quarante-huit heures. OK ?

— OK, fit Malko, je vais pouvoir dormir.

— Vous êtes certain de vouloir rapporter vous-même ces passeports à Moscou ? Nous ignorons ce qui se passe dans cette histoire. Et si les « sponsors » du meurtre de Lee Brookner apprennent que vous continuez, c’est vous qu’ils vont « taper ».

— Et si on ramène ici Evgueni Trofimovitch et ses secrets ?

Le visage de Franck Capistrano s’éclaira.

— Ce sera le plus beau coup de votre carrière ! Et vous aurez droit à une poignée de main...

— C’est un bon deal, fit Malko en se levant.

« *Nachrichten Dienst ist Herren Dienst* »...(14)

* *

*

Evgueni Trofimovitch Polyakov regardait CNN capté par sa parabole, en essayant de ne pas trop penser. Depuis trois jours, il avait beaucoup réfléchi, et agi. Sur le papier, son exfiltration était au point. Mentalement, il en avait cherché les failles sans les trouver. Mais il fallait toujours compter avec les imprévus. Et là, le moindre dérapage coûtait la vie.

Il regarda le carton qu’il venait de recevoir. Une grandiose réception dans les salons d’honneur du SVR, pour fêter la fin de sa carrière. Même l’ancien patron du SVR, Evgueni Primakov, devenu ministre des Affaires étrangères de la Russie, serait là. Ce serait le 29 décembre.

Fedora Kulak, éblouissante dans une robe de lainage orange tranchant sur ses bas noirs, entra dans le salon, portant sur un plateau une boîte de caviar Béluga Petrossian, une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne rosé 1991, des blinis et de la crème.

Leur dîner. Contrairement à la plupart des Russes, Evgueni Polyakov préférait le champagne à la vodka, avec le caviar... Et comme celui qu’on trouvait à Moscou était infâme, il s’en faisait envoyer de Paris par le *rezident* du SVR.

Il caressa la cuisse de sa maîtresse debout près de son fauteuil, remonta le long du bas jusqu’à la chair nue. Elle était toujours aussi sexy, mais il n’avait pas la tête à la bagatelle.

— Toujours rien ! remarqua-t-il tandis qu’elle déposait le caviar dans les assiettes.

— C'est normal, assura-t-elle. Il n'est parti que depuis trois jours.

Chaque matin, il recevait à son bureau le *Herald Tribune* avec les journaux russes et le *Times* de Londres. La petite annonce n'était toujours pas parue. Fedora se pencha sur lui et l'embrassa.

— Tout va bien se passer, *moi dorogoy* (15).

Elle s'assit sur le bras de son fauteuil pour qu'il puisse la caresser. Le contact de son corps sculptural était pour Evgueni Polyakov le meilleur euphorisant du monde. Il prit la cuillère en cristal et avala une bouchée de caviar. Il fallait absolument faire fondre la boule qui lui bloquait l'estomac. Il avait commis une faute en révélant trop tôt ce qu'il savait. Jamais il n'aurait imaginé une telle réaction des Américains. Finalement, leur univers était aussi féroce que le sien.

* *

*

Il y avait un monde fou dans l'immense hall du Dulles Airport, l'aéroport international de Washington, et personne ne prêtait attention aux deux hommes en train de bavarder au fond d'un box de l'un des bars. Franck Capistrano poussa une épaisse enveloppe marron vers Malko.

— Les deux passeports sont là, annonça-t-il. Des vrais qu'on avait récupérés sur des citoyens ordinaires. Il n'y a plus qu'à les remplir. Regardez.

Malko examina les deux passeports à la couverture rouge, frappés du sigle « CCCP » (16) et de l'ancien emblème de l'Union soviétique. Il les ouvrit à la première double page qui recelait l'identification du porteur.

La photo d'Evgueni Polyakov était collée sous un timbre bleu à l'encre. Le passeport, valable cinq ans, avait été émis à Moscou le 16 juillet 1995. Il portait le n° 21 N. 110 5252, et comportait trente-quatre pages vierges numérotées, d'un rose pisseux. Le second, celui de Fedora Kulak, était tout aussi parfait. Il ne restait plus qu'à remplir les blancs.

Il aperçut dans l'enveloppe une épaisse liasse de billets de cent dollars nouveau modèle, tout neufs...

— Votre viatique, expliqua l'Américain. Pour acheter les billets et couvrir les frais. Il ne faut aucune trace de chèque ou de carte de crédit. Il y a trente mille dollars, j'espère que cela suffira. Ne me demandez pas d'où ils viennent, je ne vous le dirai pas. Maintenant, *good luck*. Je ne bouge pas de Washington. Appelez-moi dès que vous serez revenu de Moscou.

— Ce que j'ai à faire n'est pas très difficile, remarqua Malko.

Franck Capistrano secoua la tête, le visage sombre.

— C'est ce que pensait aussi Lee Brookner... Vous ne vous rendez pas compte à quoi vous touchez... J'espère que cela en vaut la peine. *Take care.*

Malko le regarda s'éloigner. Qu'est-ce qui l'attendait à Moscou ? Le SVR pouvait avoir été averti de la trahison en cours et l'attendre au nouveau « dead drop » de l'hôtel *Kempinski*. Ou « les autres » pouvaient déjà le surveiller. Et là, c'était encore plus dangereux. À Moscou, il ne serait même pas armé. Il avait l'impression de se préparer à plonger dans un bassin d'eau sale rempli de requins.

CHAPITRE V

Le maître d'hôtel de la salle à manger de l'hôtel *Jefferson* se précipita pour aider le nouveau venu à ôter son imperméable.

— Votre table est prête, Mr Moody, annonça-t-il, mais vous êtes le premier.

La petite salle à manger en L, aux murs couverts de boiseries, à l'éclairage volontairement réduit – une bougie sur chaque table –, était un des endroits les plus « in » de Washington. Situé sur la 16^e Rue, à quelques centaines de mètres de la Maison-Blanche, c'était un rendez-vous discret très apprécié. Beaucoup de chambres de l'hôtel étaient louées au mois, et servaient parfois de lieu de rendez-vous galant ou professionnel.

— OK, fit Howard Moody, je vais au bar.

Il s'installa au bar désert et commanda un double Defender « Very Classic Pale » *on ice*, qu'il but pratiquement d'un trait.

Pour la première fois depuis son arrivée à Washington, trois ans plus tôt, Howard « Tell'em Nothing » Moody n'était pas bien dans sa peau. *Lawyer* très connu de Little Rock, intime de Bill Clinton, il était arrivé à Washington dans les bagages du nouveau président des États-Unis. Comme conseiller très spécial, en charge des affaires délicates. Sa formation d'avocat et son cynisme l'avaient très vite fait connaître. Avec sa haute taille, son visage buriné et ses cheveux gris ondulés, il ressemblait à un play-boy sur le retour. Mais il ne se contentait pas d'emmener dans les chambres du *Jefferson* quelques minettes d'occasion appâtées par ses liens présidentiels...

Son portable se mit à sonner au fond de sa poche et il le sortit en maugréant. La conversation fut brève.

— Je te rappelle, Charlie, je n'ai encore rien, fit-il. Et, *for Christ's sake*, appelle-moi sur l'autre numéro !

Il avait deux portables, dont l'un réservé aux conversations vraiment importantes. Il allait commander un second Defender lorsqu'une brune plutôt pulpeuse, avec une masse énorme de cheveux frisés, fit son apparition. Débarrassée de son vison par le maître d'hôtel, elle apparut dans une robe en lainage bleu électrique qui la moulait comme un gant. La plupart des clients mâles du restaurant la suivirent des yeux tandis qu'elle et Howard Moody allaient s'installer à une table dissimulée dans un renforcement.

— Qui est-ce ? demanda un *congressman* californien en train de déjeuner avec un haut fonctionnaire du Trésor.

— Une putain de salope bandante ! répliqua son vis-à-vis. Yolanda Casas. Il paraît qu'elle s'est tapé le président. En tout cas, elle est au

NSC et a le bras vachement long. Elle fait partie des « Little Rock Hillbillies » (17) qui ont envahi la ville.

Les « Little Rock Hillbillies », c'était la bande de copains de Bill Clinton qui s'étaient abattus comme des vautours sur Washington, cherchant à grappiller les miettes juteuses du pouvoir grâce à leurs relations privilégiées avec le nouveau président des États-Unis.

— *You care for a cocktail, miss Casas ?* demanda le maître d'hôtel.

— « Original Margarita », fit la jeune femme. Avec beaucoup de Cointreau.

— Et moi, un autre Defender « V.C.P. », réclama Howard Moody.

Comme la plupart des Américains, ils ne buvaient pas de vin au déjeuner. Dès qu'ils eurent commandé leur New York steak et qu'ils furent seuls, Howard Moody demanda nerveusement à voix basse :

— Alors ? Il y a du nouveau ?

— Oui, laissa tomber Yolanda Casas en allumant une cigarette.

— Mauvais ?

Elle fit la moue.

— Ça pourrait être pire.

À voix basse, elle lui résuma la situation. L'avocat ne sembla pas rassuré par les faits nouveaux.

— Ça va nous retomber sur la gueule ! conclut-il.

Yolanda Casas fit la moue.

— L'opération d'exfiltration a très peu de chances de réussir. À mon avis, nous serons tranquilles d'ici peu de temps. Définitivement. De toute façon, pour l'instant, il n'y a rien à faire. Et si, par malheur, les choses ne se passaient pas comme nous le souhaitons, il reste la possibilité d'intervenir plus tard. Comme nous l'avons déjà fait. J'ai assez d'éléments pour cela.

— On va vivre sur un putain de volcan, conclut Howard Moody.

Lui qui avait gagné son surnom en conseillant une méthode très simple à ses clients – ne dites rien ! – semblait avoir perdu toute sa superbe. Ils attaquèrent leur steak sans trop d'appétit. La salle se vidait. À Washington, on déjeunait à midi et demi. Arrivés au café, ils n'étaient plus que deux dans la salle à manger. Howard Moody héla le garçon :

— Apportez-nous deux cognacs Gaston de Lagrange XO, si vous avez.

Yolanda Casas acheva de se remaquiller et laissa tomber :

— *Take it easy !* Ça s'arrangera, mais vous avez été vachement imprudent. Maintenant, il faut préserver le président. À tout prix.

L'avocat prit son cognac et en huma le parfum, ce qui lui remonta un peu le moral. Yolanda sourit.

— Ça a marché une fois, ça marchera deux. Allez, il faut que je retourne à la W.H. *We keep in touch.*

Elle se leva et il la suivit des yeux, se disant que quand tout serait terminé, il lui donnerait rendez-vous directement dans une des chambres du *Jefferson*.

* *

*

Comme tous les matins, Fedora Kulak pénétra dans le bureau du général Polyakov avec un plateau de thé et de charcuterie. Elle y avait ajouté un exemplaire du *Herald Tribune* plié de façon à découvrir la page des petites annonces.

L'officier du SVR s'en empara aussitôt. Les deux lignes lui sautèrent aux yeux : « Clara est arrivée à Paris. Attends nouvelles. » Ils échangèrent un long regard, et Fedora Kulak sentit son poulx s'envoler. Aussi fort que le jour lointain où elle s'était agenouillée devant Evgueni Polyakov pour lui administrer sa première fellation. Dans les deux cas, c'était le début d'une longue aventure.

Leur silence ne se prolongea pas. Le *Herald Tribune* était celui de la veille, donc les passeports devaient se trouver dans le « dead drop » de l'hôtel *Kempinski*.

— *Tovaritch* général, demanda Fedora Kulak d'un ton neutre, puis-je m'absenter en début d'après-midi ? Je voudrais acheter quelques cadeaux.

Evgueni Polyakov lui répondit aussitôt :

— Je déjeune avec le major Nabokov, fit-il, à la salle à manger du sixième. Ensuite, nous avons une réunion de travail. Soyez de retour pour quinze heures.

— *Karacho, spasiba bolchoi, tovaritch* général, répondit avec chaleur Fedora Kulak.

Elle ressortit du bureau, quand même émue, en songeant que dans quelques heures, elle aurait les passeports. Le bureau était écouté en « temps réel », donc le service de sécurité était déjà au courant de ses projets. Cela n'avait pas d'importance car elle s'absentait fréquemment pour faire du shopping, notamment dans la galerie commerciale du *Kempinski* où se trouvaient une boutique Versace et un hall d'exposition des meubles du décorateur parisien Claude Dalle qu'elle pillait régulièrement. Elle y avait acheté récemment un lit de repos en acajou Napoléon III, qui avait appartenu à Nouréïev.

Il restait l'autre risque. Pour ça, elle avait son Makarov, et était bien décidée à s'en servir.

* *

*

Malko venait de rentrer d'une promenade dans les rues de Moscou qui l'avait mené jusqu'au *Kempinski*. La veille, il y avait déposé, à l'endroit convenu, les deux passeports dans leur pochette étanche ainsi que les dix mille dollars. Il aurait voulu retourner vérifier qu'ils ne s'y trouvaient plus, mais une femme de ménage zélée l'en avait empêché, occupant les toilettes dames avec son seau et sa serpillière. Il en serait quitte pour y retourner le lendemain.

Son téléphone se mit à sonner, envoyant une sacrée décharge d'adrénaline dans ses artères. Qui pouvait l'appeler ? Personne ne connaissait sa présence à Moscou. Il décrocha et fit « allô ».

— *Gospodine* Linge ?

Une voix russe qui lui disait vaguement quelque chose.

— *Da*, fit Malko.

— C'est votre ami, Anatoly Roudzik ! *Welcome in Moscow* !

Malko crut que son cœur s'arrêtait ! Le général Roudzik était le directeur d'une des branches du FSB, l'homme à qui il avait eu affaire lors de son dernier séjour à Moscou (18). Comment l'avait-il retrouvé ? Et surtout, qu'est-ce que cela voulait dire ?

— C'est une bonne surprise, dit-il. Mais comment...

L'officier russe le coupa et précisa d'une voix chaleureuse :

— Ce sont mes amis des gardes-frontière qui m'ont signalé votre présence à Moscou. Vous restez quelques jours ?

— Je repars demain ou après-demain.

— Venez donc dîner avec moi ce soir, proposa le général Roudzik. Nous avons un petit club très agréable. Je vais vous donner l'adresse... Au 8 Murmanskyy Pereulok. Ça donne dans Mira Prospekt, juste en face du Pyanitskoe. Vers vingt heures. *Dobre* ?

— *Dobre*, fit Malko avant de raccrocher.

Le poulx à cent cinquante au moins.

Que signifiait cette invitation ? Ce n'était pas vraiment une surprise que les services russes aient repéré sa présence à Moscou. La question était : avait-il été suivi ? Et ce dîner était-il un piège ? De toute façon, il ne pouvait pas ne pas s'y rendre. Mais c'eût été d'une imprudence folle désormais de retourner au *Kempinski*.

* *

*

Enfermés dans leur chambre, Fedora Kulak et Evgueni Polyakov examinaient les deux passeports trouvés dans la chasse d'eau des toilettes pour dames du *Kempinski*. Ils étaient parfaits, visiblement authentiques, avec des numéros qui ne se suivaient pas.

Fedora les avait récupérés à une heure, achetant au passage un pull chez Versace. Elle avait ensuite commandé à la galerie de décoration

une superbe salle à manger Art Déco de Claude Dalle pour l'appartement de la rue Sadovinskaïa, versant mille dollars d'arrhes. Le général Polyakov disposait de dix mille dollars par mois de « prime » et Fedora s'appliquait à les dépenser jusqu'au dernier cent. Au cas où elle aurait été surveillée. Quelqu'un qui commande des meubles ne se prépare pas à quitter le pays... Ensuite, elle avait pris un taxi jusqu'à Tverskaïa, avait flâné un peu, pour terminer au bureau de l'Aeroflot de l'hôtel *Intourist*. L'avant-dernier pas vers la liberté. Elle était de retour à Yasnovο à quinze heures trente pile.

Evgueni Polyakov leva sur elle un visage transfiguré par la joie.

— Maintenant, dit-il, cela ne dépend plus que de nous.

* *

*

Malko regarda l'immeuble miteux aux volets fermés du 8 Murmanskï Pereulok en se disant qu'il avait dû mal comprendre l'adresse. À tout hasard, il sonna. Trente secondes plus tard, le battant s'ouvrit sur un jeune homme en uniforme, au crâne rasé. Il aperçut un hall de marbre, des meubles anciens, un énorme lustre et le général Roudzik, en civil, se matérialisa devant lui, l'étreignant comme une femme amoureuse.

— Quelle joie de vous revoir, fit-il chaleureusement. Vous nous avez rendu un tel service !

— Ce n'est rien, répliqua Malko qui n'avait pas envie de s'étendre sur son aventure tchéchène.

— Venez ! fit le général.

Malko le suivit dans un salon à l'éclairage tamisé, aux boiseries sombres, au sol recouvert de tapis. Aux murs, des tableaux plutôt osés et des gravures japonaises. On se serait cru, avec les canapés de velours rouge, dans un lupanar 1900 ! Une douce musique classique imprégnait l'atmosphère et on s'attendait presque à voir surgir un valet en perruque.

Deux jeunes femmes étaient déjà installées sur un des canapés. Une blonde au décolleté vertigineux et une brune.

En robes longues. La brune avait un nez retroussé, une énorme bouche trop rouge, les cheveux tirés en arrière et ramenés en chignon.

Roudzik fit les présentations, désignant d'abord la brune Valentina et son amie Tatiana.

La blonde au décolleté vertigineux adressa à Malko un sourire entendu. Le général Roudzik arracha du seau à glace une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne, blanc de blancs 1988 et remplit des coupes.

— Buvons à nos retrouvailles ! proposa-t-il.

La bouteille dura cinq minutes... Ce n'est qu'après avoir terminé la troisième que Malko parvint à placer un mot.

— C'est gentil de m'inviter, dit-il. Je ne m'attendais pas à trouver un endroit aussi agréable...

Le général Roudzik cligna de l'œil.

— C'est une de nos *safe-houses*, comme vous dites en anglais, mais nous l'avons aménagée de façon à pouvoir recevoir des amis. Ce soir, je fête ma troisième étoile ! Et votre retour à Moscou. *Davai !*

Et le Taittinger se remit à couler à flots. Le garçon rasé n'arrivait plus à suivre la cadence... Valentina vint s'asseoir près de lui, le regard allumé, décidée à faire mieux connaissance, mais le général Roudzik frappa dans ses mains.

— À table ! Nous allons nous servir, j'ai congédié Igor pour être tranquille.

Il s'arracha à Tatiana et au profond divan et se dirigea en titubant légèrement vers la salle à manger, suivi de Malko. Un gigantesque buffet froid était dressé sur une grande table : du caviar dans des bols de cristal, du saumon fumé à la caucasienne, comme chez Petrossian, de la charcuterie, du bœuf stroganoff, des poulets à la Kiev, des pâtisseries et surtout des boissons. Les bouteilles étaient rangées les unes à côté des autres. Vodka d'abord : Absolut et Smirnoff ! Une honte en Russie. Puis des magnums de Taittinger Comtes de Champagne, du cognac Gaston de Lagrange XO et VSOP, du Cointreau, de la tequila, et d'autres liqueurs moins répandues. De quoi abreuver une cinquantaine de personnes.

Anatoly Roudzik empila une montagne de caviar dans une assiette, planta dedans une cuillère en vermeil et regagna son canapé.

La fête commençait.

* *

*

La Breitling *Chronomat* de Malko indiquait 1 h 10 du matin. Il ne voulait même pas penser à ce qu'il avait bu. Depuis un moment, Valentina mélangeait de la vodka et du Cointreau avec du citron vert dans un carafon et lui servait ce cocktail dans d'énormes verres en cristal... Ils étaient quand même venus à bout du caviar...

Il tourna la tête en entendant un rire chatouillé. Le général Roudzik, qui avait depuis longtemps ôté veste et cravate, la chemise ouverte jusqu'au ventre, venait de faire glisser les épaulettes de la robe de Tatiana, la dénudant jusqu'à la taille. Et il était en train de lui arroser les seins de Taittinger Comtes de Champagne ! La bouteille vide, il se mit à lécher le champagne à grands coups de langue, la main droite enfoncée jusqu'au coude sous la robe de la jeune femme

qui gloussait comme une folle...

Mise en appétit, Valentina avala ce qui restait de « Balalaïka » et fit à son tour glisser les épaulettes de sa robe, découvrant deux superbes seins en poire. Elle se laissa glisser sur le tapis en face de Malko et s'attaqua derechef à la ceinture de celui-ci.

— Tu vas voir comme je sais bien me servir de ma bouche, lança-t-elle d'un ton canaille. Tu n'arrêtes pas de la regarder depuis que tu es arrivé.

Déjà, ses doigts se refermaient autour de la virilité de Malko, très vite remplacés par ses lèvres épaisses. De l'autre canapé, le général Roudzik cria, entre deux hoquets :

— Ne crains rien, *tovaritch* ! Je leur ai dit que je les expédiais au goulag si elles nous filaient le sida.

On était entre gens de bonne compagnie.

Malko comprit très vite pourquoi Valentina s'était dépoitraillée. Dès qu'il fut présentable, elle l'ôta de sa bouche et emprisonna son membre entre les deux masses tièdes de ses seins. Le regard trouble – un vrai regard de salope – qu'elle lui adressa montrait qu'elle s'amusait vraiment...

Pendant un long moment, elle fit monter et descendre ce fourreau aux longues pointes brunes, guettant dans les yeux d'or de Malko le moment critique où il allait exploser. Lui avait maintenant envie de s'enfoncer dans la bouche charnue qui semblait le narguer.

Valentina le guignait du coin de l'œil. Tenant ses seins à deux mains pour emprisonner confortablement le sexe érigé, elle s'inclina un peu plus et cette fois, ses lèvres épaisses effleurèrent leur cible. Malko en éprouva une véritable décharge électrique. Puis, une langue aiguë l'agaça une fraction de seconde... Involontairement, il se tendait en avant mais Valentina esquivait habilement, se contentant de touches imperceptibles.

Ce fut Malko qui céda le premier.

— Donne-moi ta bouche ! fit-il.

Elle lui adressa un regard triomphant et cette fois, les lèvres se refermèrent quelques secondes sur lui, tandis que la langue virevoltait autour de son gland gorgé de sang. Valentina continua ainsi. À chaque génuflexion, elle l'enfonçait un peu plus, le caressant de sa langue.

C'était infernal et il sentait la sève s'accumuler dans ses reins. Au moment où elle acceptait enfin de le prendre à demi, il ne put résister davantage et posa la main sur son chignon, pesant de toute sa force. Il crut mourir de plaisir en sentant son membre avalé tout entier dans la caverne brûlante. Brutalement, Valentina se mit à le happer à toute vitesse, déclenchant une sensation si violente que Malko hurla, au moment où il se vidait dans sa bouche.

Machinalement, il avait crispé ses mains sur la tête de Valentina, se

maintenant enfoncé jusqu'à la luette. Son cri attira l'attention du général Roudzik qui avait maintenant la tête enfouie entre les cuisses de Tatiana. Il se redressa et hurla :

— Hurrah ! Hurrah ! Hurrah !

Attrapant une bouteille de Defender entamée, il en but au goulot une formidable rasade, comme pour saluer l'orgasme de Malko. Valentina, elle, se rinçait la bouche à la « Balalaïka », dégustant la saveur contrastée du Cointreau, de la vodka et du citron.

Malko se redressa. Il avait assez donné pour ce soir. Comme le général Roudzik essayait de le retenir, il lui expliqua qu'il se levait très tôt le lendemain, pour reprendre son avion pour Vienne.

— *Karacho ! Karacho !* fit le général du FSB. Je te raccompagne.

Les yeux injectés de sang, titubant, il escorta Malko jusqu'au hall. Puis au moment d'ouvrir la porte, d'une voix brusquement menaçante, il lança :

— À propos, *tovaritch* Malko, pourquoi es-tu venu à Moscou ?

CHAPITRE VI

Malko eut l'impression de recevoir un coup de poignard en plein cœur. Ainsi, tout cela n'était qu'un piège. Il avait été idiot de croire à un simple événement « social ». Le général Roudzik le devisageait avec un sourire ambigu. Il fallait tout de suite trouver une réponse adéquate. Parce que le Russe n'était pas aussi ivre qu'il le paraissait. En dépit de la quantité fantastique d'alcool qu'il avait absorbée... Les pensées s'entrechoquaient dans le crâne de Malko. Instinctivement, il choisit la solution la plus audacieuse.

— Anatoly Ivanovitch, dit-il, tu ne m'en voudras pas, mais je ne peux pas te le dire. Tu sais bien que nos maisons ont encore des secrets l'une pour l'autre.

Le général Roudzik demeura muet quelques secondes, puis éclata d'un rire énorme.

— *Nitchevo* ! Je m'en fous, mais je te le demande parce qu'on va me le demander ! Je leur dirai ce que tu m'as répondu. De toute façon, nous sommes camarades de combat. Nous avons vaincu ensemble ces « culs-noirs » de Tchétchènes, que Dieu les fasse pourrir vivants !

Dans son élan fraternel, il embrassa Malko sur la bouche, l'haleine lourde de Cointreau, de champagne et de whisky mélangés !

En le lâchant, il baissa les yeux sur le poignet de Malko et fit :

— Tu as une bien belle montre, *tovaritch* !

Malko n'hésita pas. Défaisant le bracelet de sa Breitling *Chronomat*, il la mit dans la main du général russe.

— Si tu en prends soin, dit-il, tu la légueras à ton fils.

Da svidania.

Il fila avant que Roudzik lui rende la montre, et se retrouva dans la nuit froide de Moscou.

Son hôte était quand même très soûl... Il saurait le lendemain si la soirée était un piège ou non. En prenant son avion à Cheremetievo.

* *

*

Elle se leva doucement. Le cadran lumineux du réveil indiquait 6 h 10. D'habitude, le dimanche, Evgueni et elle dormaient tard et allaient ensuite prendre le breakfast au premier étage du *Kempinski*. Mais ce dimanche-ci était exceptionnel.

— Fais du thé ! demanda Evgueni Polyakov en l'entendant se lever.

Lui non plus ne donnait plus depuis deux heures déjà. Ils burent

leur thé et s'habillèrent. Sans un mot. Tout avait été dit la veille, sur les quais. En silence, Evgueni Polyakov s'installa à son bureau et vérifia pour la dixième fois les billets d'avion pris deux jours plus tôt par Fedora, puis les deux passeports qu'il avait remplis lui-même avec un soin maniaque à des noms correspondant à ceux des billets. Ils étaient parfaits, un peu fatigués, et seule la confrontation de leurs numéros dans l'ordinateur central du FSB aurait permis de découvrir la supercherie. Evgueni Polyakov s'appelait maintenant Serguei Ivanovitch Vorontsov et Fedora, Dimitrova Fedorova Koleshnichenko.

Lui était ingénieur, elle professeur.

À huit heures, tout était prêt, ce qui avait d'ailleurs été rapide, ils n'emportaient rien. Ils traînèrent encore un peu, regardant Vremia, les informations, et lisant les journaux déposés dans l'entrée. Durant les week-ends, le général disposait d'une protection allégée. Deux hommes du service de sécurité, dans une Volvo banalisée, selon les ordres de Fedora Kulak. Evgueni Polyakov avait donné congé à son chauffeur, comme cela lui arrivait parfois.

— Si on allait à Ismailovo ? suggéra Fedora d'une voix parfaitement naturelle.

— Tu crois qu'il y a encore des choses à acheter ?

— Il paraît, insista Fedora. Si on y va ce matin, on pourra déjeuner ensuite au japonais du *Rossia*.

Le restaurant le plus cher de Moscou.

— *Karacho* ! approuva le général Polyakov. Je prends de l'argent et on y va.

Il alla jusqu'à un petit coffre électronique dissimulé dans sa penderie et l'ouvrit. Il en retira des liasses de billets de cent dollars qu'il avait amassées depuis quelques mois, complétées par l'argent de la CIA. Un quart d'heure plus tard, ils étaient prêts. Fedora dans sa longue pelisse de zibeline, avec tous ses bijoux et sa montre Breitling *Wings Lady* au superbe cadran vert qu'elle ne mettait que dans les grandes occasions. Evgueni Polyakov, en pelisse, portait sa chapka en vison, son seul luxe. Il balaya son appartement d'un long regard.

Il ne le reverrait jamais, quoi qu'il arrive ; il le savait... C'était dur de ne pas pouvoir emporter un seul souvenir. Rien. Avant de descendre, il appela la sécurité pour qu'on sorte sa voiture. Quand ils arrivèrent en bas, le moteur tournait et le *praportchik* s'avança, saluant respectueusement.

— Nous allons à Ismailovo, annonça le général Polyakov, ensuite, on déjeune au *Rossia*. Vous pouvez en faire autant.

— *Karacho*, fit le garde, avant de regagner sa Volvo hérissée d'antennes.

Evgueni Trofimovitch Polyakov prit le volant de sa Mercedes pour gagner l'autre rive de la Moskova, puis s'engagea le long du canal

Yauza. Dans le parc d'Ismailovo, au nord-est de la ville, se trouvait, outre un complexe hôtelier, une immense foire aux puces où on trouvait de tout, depuis les fausses icônes jusqu'aux boîtes en papier mâché, et aux souvenirs de guerre... tout ce que les Moscovites pauvres vendaient pour vivre. Des petits stands offraient même des briquets Zippo volés à des touristes pour cinquante mille roubles. Les étrangers s'y ruaient mais aussi certains Moscovites.

Une demi-heure plus tard, il était à peine plus de neuf heures, la Mercedes se gara dans un des petits bois clairsemés qui cernaient les allées de la foire aux puces. La Volvo de protection en fit autant. Evgueni Polyakov adressa un signe amical à ses deux gardes.

— Venez, il y aura peut-être des paquets à porter.

De toute façon, ils avaient pour instruction de ne pas le lâcher d'une semelle... Tous les quatre, ils gagnèrent les allées où s'alignaient les stands et commencèrent à flâner, happés par les innombrables marchands. Fedora jeta un coup d'œil au cadran vert de sa Breitling. Ils avaient encore trois heures devant eux. Et beaucoup de choses à faire... C'est elle qui tomba en arrêt devant un vieux coffre de bois et commença à le marchander. Dix minutes plus tard, elle tendait trois cent mille roubles à la vieille vendeuse.

Un des gardes se précipita pour prendre le coffre.

— On rentre ! proposa Evgueni Polyakov, je voudrais passer à la galerie du *Metropol*, avant d'aller déjeuner.

Ils reprirent le chemin du bois, sans croiser personne. Le garde portant le coffre marchait en tête, suivi d'Evgueni et de Fedora, l'autre fermait la marche. Il faisait frais, sans plus. Arrivée à quelques mètres de la voiture, Fedora Kulak plongea la main dans son grand sac noir et en sortit un paquet de cigarettes. Elle en prit une et remit le paquet, farfouilla dans son sac, puis se retourna avec un sourire.

— Boris, tu as du feu ?

Le garde se fouilla aussitôt, déboutonnant son manteau. Il avait encore la main dans sa poche quand Fedora Kulak sortit la sienne de son sac, les doigts serrés sur la crosse du Makarov. Le bras tendu, elle tira une balle en plein visage, à moins d'un mètre.

La détonation claqua sèchement dans les bois. Le *praportchik* se retourna d'un bloc, tenant toujours son coffre, pour se heurter au regard glacial de la femme. Le bras tendu, comme au stand de tir, elle visa la tête et appuya sur la détente. Le premier projectile traversa la gorge du garde, le second pénétra au-dessus de la bouche, s'enfonçant dans le cerveau... L'homme tomba en arrière, lâchant le coffre.

Evgueni Polyakov était déjà agenouillé à côté de Boris et le fouillait. Il trouva immédiatement ses clefs et se rua vers la Volvo dont il ouvrit le coffre. Fedora, après avoir rangé son arme, regardait autour d'elle. Personne ne semblait avoir été alerté par les coups de

feu. Elle aperçut entre les arbres, à deux cents mètres, un homme avec son chien qui n'avait pas bronché. À Moscou, les coups de feu étaient fréquents et il valait mieux ne pas se mêler des affaires des autres.

— Vite, aide-moi ! lança Evgueni Polyakov en traînant le corps de Boris vers le coffre ouvert.

À deux, ils parvinrent à le faire basculer à l'intérieur et l'officier referma aussitôt le coffre. Déjà, Fedora, avec la force d'un homme, traînait sa seconde victime vers la Mercedes. Evgueni Polyakov ouvrit le coffre et le second corps disparut à l'intérieur. Ils se regardèrent, tendus. Maintenant, c'était irréversible. L'Amérique ou le peloton d'exécution... Sans un mot, Evgueni Polyakov prit le volant. Fedora fut heureuse de s'asseoir : ses jambes ne la portaient plus.

* *

*

Malko tendit son passeport au garde-frontière enfermé dans son box vitré et attendit, le cœur battant. Il s'était réveillé avec une affreuse migraine et avait pris directement un taxi pour Cheremetievo II. Il avait passé la douane sans le moindre problème. Le fonctionnaire avait pris et tamponné sa déclaration sans même la regarder. Maintenant, c'était le dernier obstacle...

Il essaya de se composer un air indifférent. Si on l'empêchait de quitter la Russie, c'était le début d'un processus long et pénible, pour ne pas dire dangereux. Il n'avait pas pu vérifier si les passeports destinés au général Polyakov avaient disparu du « dead drop » et il quittait Moscou à regret. Mais retourner au *Kempinski* après les questions du général Roudzik eût été de la folie.

— *Pajolsk* !⁽¹⁹⁾

La voix du garde-frontière le fit sursauter. Ce dernier venait de poser son passeport sur la tablette, l'air profondément blasé, et tendait la main vers le suivant.

Malko se retrouva dans la zone de départ, avec l'impression d'être rempli d'oxygène. Le général Roudzik ne lui avait pas raconté d'histoires. Il ne regrettait pas de lui avoir fait cadeau de sa Breitling...

Il lui restait une heure et il fila au *duty free shop* pour se détendre. Il en ressortit quelques minutes plus tard avec une bouteille de cognac Gaston de Lagrange XO, de quoi traiter dignement les invités du château de Liezen. Les Autrichiens raffolaient du cognac français... Il s'assit en face du tableau d'affichage des départs et essaya de deviner comment le général Evgueni Polyakov et sa maîtresse allaient pouvoir sortir de Russie.

Les immeubles bordant Ismailovskaïa Chosse défilaient à toute vitesse. Evgueni Polyakov conduisait très vite, sans se soucier du GAI (20). Avec sa carte du SVR, il ne craignait rien. À côté de lui, Fedora Kulak avait allumé une Gauloise blonde et fumait en silence, comptant intérieurement les minutes.

Vingt minutes plus tard, ils débouchèrent place du Manège et Evgueni Polyakov tourna à droite dans Tverskaïa. Il trouva facilement une place pour se garer, presque en face de l'hôtel *Intourist*. La Mercedes fermée à clef, lui et Fedora s'éloignèrent vers le passage souterrain menant à la place du Manège et s'y engouffrèrent. C'était une véritable caverne d'Ali Baba, avec des dizaines de boutiques et deux fois plus de marchands ambulants, offrant de tout, de la maroquinerie aux alcools frelatés.

En une demi-heure, ils eurent acheté deux valises et des vêtements. Ils ne pouvaient pas se présenter à l'aéroport les mains vides. Aucun Russe ne voyageait sans bagages.

Leurs valises à la main, ils remontèrent à la surface et marchèrent jusqu'à la station *Teatralnaïa*, place du Bolchoï, sur la ligne numéro 1. Ils attendirent une rame douze minutes. Quand elle démarra, Evgueni Polyakov vérifia le temps passé à sa montre. Il était 10 h 48. Ils devaient arriver au plus tard à l'aéroport de Vnukovo à 11 h 45. Ils avaient deux réservations sur le vol 1741 de Air Moldova à destination de Kichinev, capitale de la Moldavie, décollant à 12 h 55.

Le général Evgueni Polyakov avait choisi cette destination parce que les contrôles à Vnukovo, qui ne desservait pratiquement que la Russie et les États de la CEI, étaient infiniment moins stricts qu'à Cheremetievo. Les Russes n'avaient pas besoin de visa pour se rendre en Moldavie, encore occupée par la XV^e armée du général Lebed. Et de Moldavie, on pouvait ensuite passer en Roumanie, où les Américains étaient très influents. Ou partir directement vers l'Ouest. À partir du moment où ils étaient à Kichinev, ce serait à la CIA de se débrouiller.

Lorsqu'ils descendirent à la dernière station de la ligne 1, *Yugozapatnava*, il n'était que 11 h 10. C'était déjà la campagne, mais plusieurs taxis attendaient. La plupart des Moscovites se rendant à l'aéroport de Vnukovo partaient de là, car c'était beaucoup moins cher que de prendre un taxi dans le centre de Moscou. Evgueni Polyakov négocia le trajet pour quinze mille roubles et ils prirent place dans une vieille Volga cabossée qui semblait avoir fait la guerre de Tchétchénie... Son chauffeur ne valait guère mieux, grillant les feux et lampant de la vodka à même la bouteille. Si une voiture du GAI les repérait, les ennuis risquaient de commencer.

Vingt minutes plus tard, le taxi les déposa devant l'aérogare de Vnukovo. Le progrès n'était pas passé par là... Tout était sale, hors d'usage, pas entretenu. À l'entrée, un milicien mal rasé vérifiait les billets d'avion. Il jeta un coup d'œil distrait aux leurs, visiblement beaucoup plus intéressé par la bouche de Fedora Kulak.

Le hall ressemblait à un camp de réfugiés, avec des gens qui donnaient sur des bancs ou à même le sol, encombrés de paquets informes, les ivrognes de service, et deux minuscules kiosques vendant des journaux et à manger. Fedora Kulak se précipita vers le panneau d'affichage qui, par miracle, n'était pas hors d'usage.

Le vol Air Moldova à destination de Kichinev, prévu pour 12 h 55, n'était même pas affiché, alors qu'il était 11 h 30 !

Elle revint vers Evgueni Polyakov, du plomb dans l'estomac.

— Il est sacrément en retard ! annonça-t-elle d'une voix blanche.

À partir de maintenant, chaque seconde valait une éternité. Normalement, on ne découvrirait pas leur disparition tout de suite. Personne n'irait s'intéresser à la Volvo et la Mercedes était bien garée. Mais les deux gardes devaient contacter régulièrement leur centrale par radio, et le risque était là. Sans nouvelles d'eux, le service de sécurité pouvait s'alarmer. Et pour un personnage de l'importance du général Evgueni Trofimovitch Polyakov, on mettrait les petits plats dans les grands...

— Allons nous enregistrer, suggéra Evgueni Polyakov.

Une grosse femme rogomme officiait au guichet de Air Moldova. Elle prit leurs tickets, les examina, en détacha les coupons de vol et bougonna :

— Bagages ?

Ils mirent les deux valises sur la balance et les virent disparaître sur le tapis mécanique. L'employée leur rendit les billets avec les coupons de vol.

— Sortie 3.

Elle n'avait même pas regardé leur coupon de retour. Un billet aller-retour passait plus inaperçu qu'un aller simple.

— Le vol est à quelle heure ? demanda Fedora.

— J'en sais rien, fit l'employée sans même relever la tête, il est pas encore arrivé. Il aura sûrement beaucoup de retard... Allez passer la douane.

Un douanier sommeillant s'intéressa à peine à eux. Il restait le box des gardes-frontière où une douzaine de personnes faisaient la queue.

Volontairement, ils ne se mirent pas ensemble dans celle-ci. Le tour d'Evgueni Polyakov arriva le premier. Le garde-frontière était jeune, blond, apparemment consciencieux. Il examina soigneusement les billets et le passeport. Evgueni Polyakov essayait de maîtriser les battements de son cœur. Il n'y avait rien d'anormal : en Russie, les

fonctionnaires étaient toujours tatillons. Une seconde nature. Le blond leva les yeux, comparant la photo du passeport au visage devant lui, et demanda d'une voix égale :

— Qu'allez-vous faire en Moldavie ?

Il n'avait aucun droit de poser cette question, mais Evgueni Polyakov lui répondit d'un ton respectueux :

— J'ai des parents à Tiraspol... et mon entreprise m'a mis en chômage technique. Alors, j'en profite.

Le garde-frontière hocha la tête, compatissant, et lui rendit ses papiers.

— Bon voyage. Il doit faire plus chaud là-bas qu'ici.

Evgueni Polyakov se retrouva dans une salle d'attente aux vitres sales donnant sur le tarmac. Une demi-douzaine de vols étaient en partance, il s'assit sur une banquette de bois, surveillant la zibeline de Fedora. Il avait l'impression de courir une épuisante course d'obstacles. Dont chaque étape présentait un risque mortel.

* *

*

— *Praportchik* Boris Ivanovitch, répondez ! C'est la centrale.

Le sergent de permanence installé dans un sous-sol de Yasnovovo commençait à s'impatienter. Depuis trente minutes, il tentait en vain de joindre l'équipe attachée aux pas du général Polyakov.

— Sa radio doit être encore en panne, suggéra son adjoint.

La panne, c'était la hantise des Russes : tout tombait en panne, même leur président. Le pays entier était en « remontié » (21).

— Si on ne réagit pas, on va se faire engueuler, répliqua le *praportchik*. Je demande des ordres...

Il se lança dans un marathon téléphonique épuisant : trouver un responsable un dimanche matin... Enfin, il obtint un capitaine de méchante humeur, à qui il expliqua les faits.

— Où sont-ils supposés être allés ? demanda ce dernier.

— À Ismailovo, *tovaritch capitan*.

Avant tout, il avait appelé l'équipe de surveillance rapprochée, qui avait, bien entendu, enregistré la conversation entre le général et sa maîtresse.

— Où, à Ismailovo ?

— Au marché aux puces.

— Ce n'est sûrement qu'un incident technique, mais envoyez une voiture et rendez-moi compte.

Dix minutes plus tard, une Audi noire s'engageait sur le périphérique extérieur, avec à son bord deux hommes du Premier Directorate.

CHAPITRE VII

Il était 13 h 40 et le vol Air Moldova 1741 n'était toujours pas affiché, alors qu'il aurait dû partir quarante-cinq minutes plus tôt... Evgueni Polyakov et Fedora Kulak, la gorge nouée, ne cessaient de consulter le tableau d'affichage désespérément muet. La jeune femme avait franchi l'obstacle des gardes-frontière aussi facilement que son amant. Maintenant, tout reposait sur Air Moldova. Or, les vols de ce genre de compagnie pouvaient facilement avoir un jour de retard...

Le général du SVR consultait sa montre toutes les cinq minutes et Fedora se retournait sans cesse vers les bureaux vitrés des gardes-frontière. Bien que n'ayant pas déjeuné, ils n'avaient faim ni l'un ni l'autre. À chaque annonce cafouilleuse des haut-parleurs, leur cœur s'arrêtait, ils s'attendaient à ce qu'on annonce l'annulation du vol, ou, pire, à ce qu'on les appelle.

Fedora Kulak avait abandonné son Makarov dans la Mercedes. Pas question de franchir un portail magnétique avec. Et puis, à quoi bon ? Ils n'allaient pas engager une bataille rangée.

Le général Polyakov s'agita sur son banc et se pencha vers elle.

— Si dans une heure il n'est pas arrivé, nous repartons. On dira qu'on rentre chez nous.

— Mais on ira où ? demanda Fedora, folle d'angoisse.

— Je ne sais pas, avoua Evgueni Polyakov. On peut essayer par la Carélie de passer en Finlande.

Il ne croyait pas lui-même à ce qu'il disait. À la seconde où on se rendrait compte de leur disparition, tout l'appareil secret de la Russie se mettrait en branle pour les retrouver. Rien ne serait négligé.

L'enjeu était trop important. Pour y avoir travaillé trente ans, Evgueni savait de quoi le KGB était capable. Tant qu'ils ne seraient pas sortis de l'espace aérien russe, ils étaient en danger. Le Kremlin n'hésiterait pas à arraisonner ou même à abattre l'appareil qui les transportait.

Il y avait encore des dizaines de pilotes militaires, en Russie, capables d'abattre un avion civil s'ils en recevaient l'ordre...

Fedora se leva.

— Je vais aux nouvelles.

Elle y était déjà allée dix fois. Sans succès. Tout le monde se foutait de tout à Vnukovo. Elle se dirigea vers les grandes baies vitrées pour interroger un employé d'Aeroflot qui surveillait le décollage d'un Tupolev 134 à destination de Tula. Cette fois, elle avait ôté sa pelisse en zibeline et se présenta à lui dans un pull jaune canari moulant sa magnifique poitrine. Elle eut beau lui parler, il gardait le regard

obstinément fixé plus bas que son visage.

Mais, par radio, il commença à se renseigner...

— Le vol en provenance de Kichinev va se poser dans quelques minutes, annonça-t-il enfin.

Fedora l'aurait embrassé ! Elle se contenta de lui adresser un regard qui le poursuivrait jusque dans sa tombe et concentra son attention sur le tarmac. Effectivement, un avion se posait puis roulait vers l'aérogare. Quand il se rapprocha, elle distingua sur son fuselage une bande bleue et l'inscription Air Moldova.

Elle revint vers Evgueni Polyakov et lui prit la main.

— Nous sommes sauvés, murmura-t-elle.

Elle se voyait mal arpenter la forêt glacée de Carélie, traquée par les gardes-frontière...

— Pas encore, corrigea Evgueni Polyakov, pas tant que nous ne serons pas là-bas. Et encore.

Le haut-parleur crachouilla, annonçant l'arrivée du vol de Kichinev. Le départ pour Kichinev aurait lieu dans quarante-cinq minutes.

* *

*

L'Audi noire du SVR s'arrêta à côté de la Volvo, immobilisée dans les bois d'Ismaïlovo. Les deux gardes de la sécurité avaient tourné un long moment avant de la trouver. C'est en interrogeant des marchands qui se souvenaient du couple et de leur escorte qu'ils avaient pu arriver jusque-là.

L'un, qui s'appelait Sergueï, descendit et tenta d'ouvrir la voiture.

— Ils sont peut-être tombés en panne, suggéra-t-il, et ils sont partis dans la Mercedes.

— C'est bizarre, fit le second, ils auraient dû appeler.

Ils restèrent là à se demander quoi faire, puis Sergueï appela sa centrale et rendit compte. Immédiatement, l'officier de permanence fut sur ses gardes.

— Il est arrivé quelque chose à Evgueni Trofimovitch, lança-t-il, il faut le retrouver coûte que coûte. Ouvrez la Volvo, vérifiez que la radio marche.

Toutes les voitures du service avaient un double de leurs clefs collé sous le pare-chocs avant... Sergueï le trouva et ouvrit la portière puis s'installa dans la Volvo, essayant immédiatement la radio. Elle marchait... Il rendit compte.

Le capitaine de permanence jura intérieurement : ça ne pouvait tomber que sur lui.

— Fouillez cette voiture de fond en comble, ordonna-t-il.

Lorsque le coffre s'ouvrit, les deux gardes eurent l'impression que le

ciel leur tombait sur la tête. Le visage ensanglanté du garde Boris Salaguine les glaça d'horreur. Le sergent se rua à la radio.

— *Tovaritch capitan*, nous avons retrouvé un des gardes. Il a été tué. L'officier sentit le sang se retirer de son visage.

— Trouvez l'autre, aboya-t-il. Signalez la Mercedes au GAI et à la Milicija. Il s'agit sûrement d'un enlèvement ! Il faut retrouver le général Polyakov.

À peine l'appareil raccroché, il appela les numéros d'urgence de tous les responsables concernés, à commencer par le général Troubnikov.

Il fallait retrouver le disparu coûte que coûte.

* *

*

La file des voyageurs progressait avec une lenteur exaspérante. Un milicien et un garde-frontière vérifiaient les papiers de chaque passager avant qu'il ne franchisse la porte donnant sur le tarmac, où un vieux bus attendait en soufflant une fumée noire.

Evgueni Polyakov avait l'impression d'avoir cent ans. Son cœur cognait dans sa poitrine comme s'il avait avalé un litre d'adrénaline. Il se retourna, échangea un regard éloquent avec Fedora Kulak.

Enfin, il franchit la porte donnant sur le tarmac.

Cinq minutes plus tard, ils étaient dans le bus qui s'ébranla enfin. Jamais ils ne s'étaient assis dans un avion avec autant de plaisir. Leur joie fut cependant de courte durée. Tous les passagers semblaient être là et pourtant, on ne fermait pas les portes. De nouveau, l'angoisse les submergea. Fedora alla se renseigner auprès de l'hôtesse.

— On a perdu un passager, expliqua celle-ci. On le cherche...

Evgueni Polyakov essaya de se plonger dans les *Izvestia*, mais les lettres dansaient devant ses yeux. Un air glacé s'engouffrait par la porte encore ouverte. L'équipage bavardait gaiement et lui était à l'agonie. Il était 14 h 45.

* *

*

— Le GAI a retrouvé la Mercedes du général Evgueni Trofimovitch Polyakov garée rue Tverskaïa, annonça la radio.

— Qu'ils n'y touchent pas ! rugit l'officier de permanence. J'arrive.

Il n'y fut pas le premier, l'équipe de Serguei l'ayant précédé. Deux voitures du GAI étaient déjà là. Quand le capitaine stoppa, sirène hurlante, les radios crépitaient dans tous les coins. Il sauta à terre et courut à la Mercedes.

— Elle est fermée à clef, annonça Sergueï.

— Cassez une vitre, forcez le coffre.

Ce fut fait en quelques secondes. Quand le cadavre du second garde apparut au grand jour, il y eut un grand silence et le capitaine crut se trouver mal. D'autant qu'un de ses hommes venait de sortir un pistolet Makarov de la boîte à gants. Il ôta le chargeur et vit qu'il ne contenait plus que quatre cartouches...

— Voilà l'arme du crime ! annonça-t-il.

Ils se regardèrent, tous pensant la même chose. Cela ne ressemblait plus à un enlèvement, mais à quelque chose de plus grave encore. De sa voiture, le capitaine appela le général Troubnikov dans sa datcha. Le directeur du SVR l'écouta en silence, puis laissa tomber d'une voix glaciale :

— Prévenez immédiatement le général Nicolaïev. Qu'il diffuse un avis de recherche avec arrestation immédiate d'Evgueni Trofimovitch Polyakov et de la femme qui l'accompagne. Ne parlez à personne de cette affaire. Dites au GAI qu'il s'agit d'une affaire criminelle. Faites remorquer les deux voitures à Yasnovovo. Qu'une équipe commence à fouiller l'appartement du général Polyakov, ainsi que son bureau. Je vous retrouve à Yasnovovo dans une heure.

Le capitaine raccrocha, abasourdi. Cela lui paraissait impossible qu'un homme comme le général Polyakov ait trahi. Il pensa aussitôt à l'ambassade américaine, sans trop d'illusions. Il était près de quinze heures et le général Polyakov avait plus de quatre heures d'avance.

— Envoyez des gens autour de l'ambassade américaine, ordonna-t-il. Si le général Polyakov se présente, arrêtez-le.

Il faudrait une bonne heure pour que les consignes du général Nicolaïev, le patron des gardes-frontière, redescendent jusqu'aux points sensibles. Un homme comme Evgueni Polyakov avait sûrement tout prévu.

Décidément, la Russie partait en quenouille. Si des hommes comme lui changeaient de camp... Les passants qui regardaient la meute des voitures officielles rassemblées autour de la Mercedes ne se doutaient pas qu'ils assistaient au début d'une affaire d'État.

* *

*

— On l'a trouvé ! annonça l'hôtesse, radieuse.

Evgueni Polyakov crut que son cœur n'allait pas résister. Depuis une heure, il éprouvait une migraine atroce, avec des troubles de la vue. Trente-cinq minutes qu'ils attendaient dans le Tupolev 134, les yeux rivés sur l'aérogare. Chaque véhicule qui s'en détachait lui donnait un coup au cœur. Deux stewards hissèrent dans l'appareil un

homme mal rasé, au regard hébété, visiblement ivre mort. On l'avait trouvé dormant roulé en boule dans les toilettes.

À peine fut-il installé que les réacteurs grondèrent. Evgueni Polyakov ne se détendit un peu que lorsque les roues de l'appareil quittèrent le sol. Mais tant qu'ils survolaient le territoire russe, il garda une boule d'angoisse au fond de l'estomac. De temps à autre, il se retournait pour échanger un faible sourire avec Fedora, assise trois rangs plus loin. C'est elle qui se dérangea pour venir le voir et se pencher à son oreille.

— Le plus dur est fait ! murmura-t-elle.

Il sourit.

— Non, le plus dur est devant nous. Nous avons bénéficié de la surprise. C'est fini, maintenant. Tu les connais. Ils vont tout faire pour nous retrouver et nous tuer.

— Les Américains nous veulent, répliqua-t-elle, eux aussi vont tout faire, pour nous sauver.

— Que Dieu t'entende ! soupira-t-il.

* *

*

La neige avait envahi la campagne autrichienne et le château de Liezen ressemblait à un manoir de contes de fées. Installé dans sa bibliothèque, Malko, redevenu Son Altesse Sérénissime le prince Linge, noble autrichien, classait ses cartons d'invitation et les photos de ses soirées dans un grand album. La plupart des gens qui se trouvaient là ignoraient tout de sa double vie, pensant qu'il tenait son rang grâce à une fortune personnelle. Dans ce milieu, on ne posait pas de questions indiscretes...

Elko Krisantem s'affairait dans le château à de menues réparations, huiler les gonds des portes, remplacer une lame de plancher ou vérifier les radiateurs. La vieille Ilse touillait un ragoût dans sa cuisine. Malko avait mis une cassette de musique classique et se sentait emporté dans un autre univers. Alexandra allait revenir de Vienne où elle était allée faire son shopping, ils dîneraient en tête à tête puis monteraient dans la chambre bleue au lit à baldaquin, faire l'amour. Le lendemain soir, ils avaient un grand raout dans un château voisin, et, le surlendemain, une chasse. Entre deux missions, Malko se lavait le cerveau, sans parvenir à oublier que les vieilles pierres de son château ne suintaient pas d'humidité, mais de sang. Jusqu'à son dernier souffle, il lutterait pour maintenir cette vieille demeure où avaient vécu ses ancêtres.

Il ouvrit la bibliothèque pour ranger son album et son regard tomba sur son pistolet extra-plat. L'arme était toujours à portée de la

main, une balle dans le canon. Prête à servir. Elko Krisantem, lui, ne se séparait jamais de son vieux Parabellum Astra, toujours bien graissé. Depuis l'attaque surprise contre le château de Liezen(22), des années plus tôt, Malko était toujours sur ses gardes. Il y avait de par le monde pas mal de gens qui souhaitaient le voir mort. Chaque fois qu'un véhicule inconnu entraînait dans la cour de Liezen, il éprouvait un petit pincement au cœur...

Un coup de klaxon l'attira à la fenêtre. Alexandra, au volant de la Rolls Silver Spirit, venait de franchir le portail. Elle arrêta la voiture et sauta à terre, son manteau sur le bras. Malko ne put s'empêcher de l'admirer. Son pull en laine très fine moulait une poitrine de dessin animé, ses jodhpurs glissés dans ses bottes accentuaient la courbure de ses fesses. Une silhouette impériale. Une minute plus tard, elle était dans les bras de Malko. Ils échangèrent un baiser plein de sensualité, puis elle se détacha avec un petit rire.

— Je suis gelée. Prépare-moi une « Balalaïka ». Un tiers de Cointreau et deux tiers de Stolychnaya, avec beaucoup de citron. C'est bon pour la grippe.

Malko ouvrit le bar en laque noire acheté deux ans plus tôt à Paris chez l'architecte d'intérieur Claude Dalle et s'affaira au milieu des bouteilles et des carafons de cristal. Il venait de terminer la préparation du cocktail lorsque le téléphone sonna. Se trouvant à côté de l'appareil, Alexandra décrocha. Malko la vit se rembrunir et elle lui tendit le récepteur.

— C'est une de tes putes, lança-t-elle sèchement.

Du coup, elle avala sa « Balalaïka » d'un trait et sortit de la bibliothèque en claquant la porte. Malko ramassa le récepteur et le porta à son oreille. Il entendit d'abord un bruit de fond accentué. Cela venait de loin.

— Allô, dit-il, ici le prince Malko Linge.

— *Gospodine* Linge ? insista une voix de femme.

— *Da*.

— Nous nous sommes vus il n'y a pas longtemps, à une station de métro... fit la voix. Vous vous souvenez ?

Malko sentit son pouls s'accélérer. C'était Fedora Kulak ! Il n'en croyait pas ses oreilles : jamais il n'aurait pensé qu'elle et le général Polyakov puissent s'échapper de Russie. Il se revit en train de prendre un thé avec elle sur l'Arbat.

— Où êtes-vous ? demanda-t-il.

— À Kichinev.

— À Kichinev ! Mais où est-ce ?

— C'est la capitale de la Moldavie, précisa-t-elle avec un rire moqueur.

— Ah bon ! fit Malko qui situait vaguement la Moldavie entre

l'Ukraine et la Roumanie.

— J'aimerais bien vous revoir, continua Fedora. Si vous avez le temps...

— Je vais le prendre, affirma Malko. Je vous ai trouvée absolument ravissante...

— *Spasiba !* minaуда-t-elle. Je suis à l'hôtel *Seabaco*, le téléphone est le 23 28 75, chambre 80. Venez vite, je n'ai pas envie de rester longtemps ici, il fait trop mauvais temps.

— Je vous rejoins le plus vite possible, assura Malko avant de raccrocher.

Quiconque avait surpris cette conversation n'y verrait qu'un flirt téléphonique. Maintenant, il fallait prévenir Franck Capistrano...

La porte de la bibliothèque s'ouvrit à la volée sur une Alexandra aux traits déformés par la fureur.

— Je savais bien que c'était une de tes putes, glapit-elle, déchaînée. Et, en plus, tu vas la rejoindre ! Et elle n'hésite pas à téléphoner ici ! Eh bien, bon vent.

— Mais, protesta Malko, elle n'est pas seule, elle accompagne un général du SVR qui vient de passer à l'Ouest...

Alexandra le fusilla du regard.

— Parce qu'elles sont deux ! Je ne voudrais pas te fatiguer, *auf wiedersehen !*

Elle sortit en claquant la porte et, quelques instants plus tard, Malko la vit remonter dans la Rolls et repartir dans une gerbe de graviers. La récupération du défecteur commençait bien.

Il consulta un atlas et trouva la Moldavie. Elle était bien coincée entre l'Ukraine et la Roumanie, délimitée par deux fleuves, le Dniepr et le Prout. Quatre millions d'habitants et les restes de la XV^e armée du général Lebed. Un État bâtard tirailé entre deux civilisations, avec une forte minorité russophone. Le SVR devait y avoir encore le bras long.

Ce qui n'était pas de bon augure.

* *

*

Par les hautes fenêtres, on apercevait la Place Rouge, mais aucun des hommes assis autour de la longue table rectangulaire ne pensait à s'intéresser au paysage. Cette salle, au premier étage du Sénat, où se trouvaient les bureaux du président de la Russie, servait à toutes les réunions importantes du Kremlin.

En l'absence du président Eltsine, Michael Batourine, secrétaire du Conseil de sécurité, présidait la réunion. Il parcourut des yeux les participants. À sa droite, se trouvait le général Troubnikov, directeur

du SVR, qui ressemblait à un Britannique avec sa cravate club et ses lunettes sans monture. Son visage énergique au menton proéminent semblait taillé dans la pierre. À sa gauche, en uniforme avec ses trois étoiles sur ses épaulettes, le général Nicolaïev, responsable des cent quatre-vingt-dix mille gardes-frontière de la Russie. Assis à côté de lui, le général Ladyguine, en uniforme lui aussi, les yeux dissimulés derrière des lunettes aux verres fumés. Patron de l'organisme le plus secret de Russie, le GRU (23), le renseignement militaire. À côté de lui, un autre général, Gregory Starovoïtov, directeur de la FAPSI, agence gouvernementale des communications. Son agence était chargée de la surveillance des systèmes de communication et des banques de données. Enfin, le général Nicolai Kovalyov, responsable du FSB depuis juillet 1996 – l'ancien Second Directorate du KGB –, de la Milicija et des forces spéciales du ministère de l'Intérieur, qui semblait accablé.

Michael Batourine rompit le silence d'une voix pesante et lente :

— Le général Evgueni Trofimovitch Polyakov a disparu depuis trois jours, annonça-t-il. Nous sommes maintenant certains qu'il s'agissait d'une disparition préméditée. Il a abattu froidement les deux gardes chargés de sa sécurité. Il est accompagné de sa maîtresse, Fedora Kulak. Avez-vous des informations ?

Son regard parcourut lentement les visages. Seul un silence de plomb lui répondit. Le général Troubnikov était blême. Il ôta ses lunettes pour les essuyer, les mâchoires serrées. Michael Batourine lui lança d'une voix chargée de venin :

— Viatcheslav Ivanovitch, c'est vous qui le connaissiez le mieux ici. Rien ne vous avait laissé prévoir cet... incident ?

— Rien, avoua d'une voix blanche le chef du SVR. Mais je n'ai pris mes fonctions qu'en janvier.

— Vous étiez directeur-adjoint depuis 1992, cingla Batourine.

Le général Troubnikov s'agita, mal à l'aise.

— Je ne voyais pas beaucoup le général Polyakov. Il avait surtout une fonction d'archiviste, il ne participait pas aux opérations.

Batourine ne le lâcha pas.

— Avez-vous une idée des informations qu'il détenait et qu'il a pu emporter ? demanda-t-il d'une voix douce, bien qu'il connût parfaitement la réponse.

Troubnikov pâlit encore un peu plus.

— C'était la mémoire du service, bredouilla-t-il. Il était chargé de répertorier toutes les « sources » humaines, depuis des années, sous leur nom réel ; et nos opérations les plus secrètes. S'il est passé à l'étranger, nous allons perdre une grande partie de nos capacités offensives.

— Quelles peuvent être ses motivations ?

Un silence pesant lui répondit. Puis Troubnikov se lança à l'eau.

— J'ai fait effectuer une enquête par notre service de sécurité intérieure. Le général Polyakov était irréprochable. Il allait prendre sa retraite dans quelques jours. Il aurait déjà dû quitter le service depuis deux ans, mais le général Primakov l'avait prolongé.

Façon habile de déplacer les responsabilités. Batourine ne s'y laissa pas prendre.

— Vous alliez laisser partir un homme détenant tant de secrets d'État ?

Troubnikov baissa la tête.

— Certaines mesures étaient prévues. Une opération « humide ». Mais pas avant quelques semaines.

— Polyakov s'en doutait-il ?

— Non, je ne pense pas.

Le général Troubnikov ne voyait pas la fin de son supplice. S'il avait eu Polyakov sous la main, il l'aurait écartelé vivant. Michael Batourine continua :

— On a retrouvé sa voiture rue Tverskaïa. Depuis, plus rien.

Le général Kovalyov prit la parole :

— Je pense qu'il a quitté le pays. Le FSB a lancé une opération de grande envergure. Nous avons interrogé tous ceux qui le connaissaient, sans résultat. La Milicija le recherche activement. Bien sûr, il peut se cacher quelque part à Moscou...

Michael Batourine le coupa :

— S'il n'est plus chez nous, il est à l'étranger. Général Nicolaïev, où en est votre enquête ?

Le directeur des gardes-frontière s'ébroua.

— Nous avons vérifié tous les aéroports du pays, tous les points de passage. Le général Polyakov et sa maîtresse n'ont pas été repérés. Je dois ajouter qu'aucun des deux ne possédait de passeport. Ils ont donc dû sortir clandestinement du pays.

— Par la Carélie ?

— C'est possible.

Michael Batourine hocha la tête.

— Je suis persuadé qu'en effet, Polyakov ne se trouve plus sur le territoire national. Qu'il a reçu l'aide d'un service étranger. Je ne vois que les Américains ou les Britanniques. Général Staïovoïtov, vos services ont-ils intercepté des communications pouvant avoir trait à cette affaire ?

Le directeur de la FAPSI secoua la tête.

— Rien. Mais nous sommes vigilants.

Michael Batourine s'empourpra.

— Ce salaud de Polyakov ne s'est pas volatilisé ! On va bien trouver une piste. Général Ladyguine, qu'en pensez-vous ?

L'homme aux lunettes fumées tourna lentement la tête dans sa direction et dit d'une voix glaciale :

— Il faudra trouver les responsables de cette épouvantable affaire et les punir. Sévèrement.

Un froid polaire envahit le grand bureau. Du temps de Staline, la plupart des responsables présents à cette réunion auraient déjà été fusillés... C'est ce que voulait dire le directeur du GRU. Michael Batourine comprit que rien de plus ne sortirait de cette réunion. D'une voix sévère, il lança :

— Je vous donne l'ordre de retrouver coûte que coûte le général Polyakov. Où qu'il soit. Et de procéder à son élimination physique. Cette mission est une priorité absolue. Général Troubnikov, je crains que ce ne soit votre service qui soit concerné au premier chef. Car Polyakov se trouve déjà sûrement à l'étranger. Utilisez tous les moyens, mais trouvez-le et tuez-le.

Au moment où il allait lever la séance, un colonel frappa à la porte et vint déposer un pli devant le général Kovalyov, responsable du FSB. Celui-ci l'ouvrit et le lut rapidement.

— J'ai peut-être une information, annonça-t-il dans un silence de mort. Le général Roudzik me signale la présence d'un agent de la CIA à Moscou, juste avant la disparition du général Polyakov. Cet homme, un Autrichien nommé Malko Linge, est spécialiste des opérations délicates. Il pourrait avoir un lien avec...

— Arrêtez-le ! lança Michael Batourine.

— Il n'est plus à Moscou, précisa le général Kovalyov.

— Trouvez-le. Nous avons peut-être encore une chance de mettre la main sur ce salaud de Polyakov !

Aucun des présents n'avait jamais vu le général Evgueni Polyakov. Il faisait partie des obscurs, des bureaucrates qui ne se mettent jamais en avant. Seulement, en raison de sa fonction, il détenait les secrets les plus brûlants du SVR. Ce qui faisait de cet officier falot l'ennemi public numéro un de la Fédération de Russie.

CHAPITRE VIII

Malko suivait des yeux le Concorde d'Air France qui venait de se poser à 17 h 45 en provenance de New York et roulait vers l'aérogare. Franck Capistrano devait se trouver à l'intérieur. Immédiatement après l'appel de Fedora Kulak, la veille au soir, Malko avait joint le *Spécial Advisor* de la Maison-Blanche. Franck Capistrano avait tout de suite réagi.

— Retrouvons-nous au même endroit que la dernière fois, avait-il suggéré. Vers dix-huit heures.

Ce qui signifiait le *hub* Air France de Roissy, mais à l'arrivée du Concorde. Malko avait pu partir de Vienne à 15 h 25, ce qui l'avait fait arriver vingt minutes avant le vol de New York. Il en avait profité pour acheter au *free-shop* une nouvelle Breitling *Crosswing* pour remplacer celle offerte au général Roudzik. Franck Capistrano apparut quelques minutes plus tard, un petit *brief case* à la main. Avec son chapeau écossais, il avait plus que jamais l'air d'un mafioso. Il entraîna Malko jusqu'au salon des premières, commanda un café et s'assit.

— Maintenant, je vous écoute.

— Ils sont en Moldavie, à Kichinev, annonça Malko.

Franck Capistrano alluma une Gauloise blonde et souffla la fumée, jouant avec son Zippo aux armes de la Maison-Blanche.

— Votre coup de fil ne m'a surpris qu'à moitié, avoua-t-il.

— Comment ? Qui est au courant ?

— Personne, en principe, à part vous, moi et le président, mais la NSA, grâce à ses « grandes oreilles », a capté des messages échangés entre plusieurs agences de sécurité de la Russie : SVR, FSB, gardes-frontière, *rezidenturas* du KGB dans plusieurs pays. Ces messages évoquaient la disparition du général Polyakov et donnaient comme mission prioritaire de le retrouver.

— Pourvu qu'ils n'y arrivent pas avant nous ! remarqua Malko.

— La NSA a rédigé à l'attention de la Maison-Blanche un mémoire qui a été communiqué au NSC. Immédiatement, le président m'en a parlé. C'était juste avant votre coup de fil.

— Le président sait que vous êtes venu me retrouver ?

Franck Capistrano sourit.

— Évidemment. Puisqu'il sait que c'est vous qui travaillez à la récupération de Polyakov. Et, à mon retour, demain, je serai obligé de lui rendre compte.

Un ange passa et s'enfuit, horrifié. Si on ne pouvait même plus se fier au président des États-Unis. Franck Capistrano continua :

— J'ai convaincu le président de laisser la *Company* en dehors de l'exfiltration et de la récupération de Polyakov. Puisque nous savons qu'il y a des taupes à l'intérieur de l'agence. Il m'a écouté. Le rapport de la NSA n'a pas été transmis à Langley. De ce côté-là, nous sommes tranquilles.

— Je peux être demain à Kichinev, dit Malko. Le mieux n'est-il pas de les emmener à l'ambassade américaine ?

Franck Capistrano secoua négativement la tête.

— Non. Après, on risque de se retrouver coincés. Nous bénéficions d'une petite avance : les Russes ne savent pas encore où ils se trouvent. Il vaut mieux les exfiltrer directement.

— Comment ?

— J'ai une idée. Il y a à Bucarest quelqu'un qui peut nous aider. Un certain Stalian Andreanu. C'était un copain des Ceausescu qui possédait une affaire d'exportations d'armes. La *Company* a beaucoup travaillé avec lui dans les années 80. Il nous procurait les derniers modèles d'armes soviétiques, au prix fort évidemment. Il a même réussi à nous expédier des chars T. 72. Il possède un avion privé, un Falcon 50. Vous allez le trouver de ma part et faire un *deal* avec lui.

Il sortit son carnet électronique et fit surgir le nom qu'il cherchait sur l'écran, dictant ensuite à Malko des numéros de téléphone. Cela prit un temps fou. Il y en avait partout : en Roumanie, à Londres, à New York, plus deux portables...

— Il est sûr ? demanda Malko.

— Je ne lui achèterais pas une voiture d'occasion, mais pour un cas pareil, oui. Évidemment, il faudra payer.

— Combien ?

— N'allez pas au-delà de deux cent mille dollars, plus les frais. Il ne faut pas lui donner de mauvaises habitudes. Appelez-le dès que vous serez à Bucarest. Le mieux, c'est d'aller dans son avion à Kichinev, de récupérer là-bas nos deux clients et de filer sur l'Italie avec un faux plan de vol.

— Parfait, approuva Malko. Mais il ne me reste que quinze mille dollars environ. Il me fera confiance ?

— *No problem*. Dites-lui qu'il sera payé après. On a toujours fonctionné de cette manière avec lui. À propos, il y a encore quelqu'un qui peut vous aider à Bucarest. Un certain Marin Sorescu. Il a dirigé la branche extérieure de la Securitate jusqu'en 1992. Il est à la retraite maintenant, mais a gardé pas mal de relations.

— Vous faites confiance à un membre de la Securitate ? s'étonna Malko. C'étaient les partenaires du KGB...

Franck Capistrano sourit.

— Les temps ont changé. Tous ces gens ont retourné leur veste et Sorescu s'est montré très coopératif pour nous remettre certains

dossiers. Si vous avez un problème, allez le voir.

Le carnet électronique ressortit et Malko nota un numéro et une adresse : 212 0474 ; 4, rue Gluceru Sandru.

— Vous serez quand à Washington ? demanda Malko.

— Je prends un vol pour Londres tout à l'heure. J'ai un dîner là-bas. Je repartirai demain matin par le Concorde. Vous pourrez me joindre à mon bureau à partir de trois heures de l'après-midi. Mais, sauf urgence absolue, attendez d'avoir atterri à Naples pour appeler.

— Pourquoi Naples ?

— Parce que c'est une base NATO. Notre ami Andreanu connaît bien. C'est là qu'il rencontrait nos gens. (Il soupira.) *For Christ's sake*, j'ai hâte que vous soyez de retour avec Polyakov. On va faire un sacré ménage à la *Company* et on saura qui a tué Lee Brookner.

— Vous apprendrez peut-être aussi des choses désagréables, insinua perfidement Malko. Derrière l'assassin de Lee Brookner...

Un ange passa qui avait la tête de Bill Clinton. Franck Capistrano balaya l'objection d'un geste sans appel.

— Personne ne sera à l'abri, jura-t-il en se levant. J'y veillerai personnellement. *Take care*. Dites à Evgueni Polyakov qu'il sera traité comme un roi.

* *

*

Yolanda Casas gara sa voiture dans un petit parking juste en face du 4012 Main Street, une bâtisse blanche en bois, coquette, sans une écaille de peinture. Fairfax, en Virginie, à une trentaine de kilomètres de Washington sur la route 66, c'était l'Amérique profonde. Pratiquement pas de buildings, des petites maisons en bois ou en brique éparpillées dans la campagne, quelques centres commerciaux, concentrés dans Main Street.

Elle traversa en courant sous la pluie battante, gagnant directement une entrée latérale du 4012. Un petit escalier menait directement au premier étage où se trouvait le bureau de Mark Spry, le patron de Security Inc., une petite boîte de surveillance et d'installation de contrôles d'accès. Ancien de la CIA, affecté à la Central America Task Force, du temps des « Contrás » nicaraguayens, Mark Spry avait vu sa carrière fâcheusement compromise, suite à l'Irangate. Obligé de donner sa démission, il s'était reconverti dans le business, sans rencontrer un succès extraordinaire.

Yolanda Casas frappa sans hésiter à la porte blanche encore ornée d'une couronne de gui et entendit la voix de Mark Spry crier *Come on in !* Seuls ses intimes passaient par là, les clients « ordinaires » utilisaient l'escalier partant de la réception, en bas.

Dès qu'il la vit, Mark Spry sauta sur ses pieds, contourna son bureau et vint vers elle. Avec sa moustache noire, son mètre quatre-vingt-cinq légèrement enrobé et son air de play-boy, il avait encore belle allure.

— Babe ! lança-t-il. Quelle bonne surprise ! Pourquoi tu n'as pas téléphoné ?

Yolanda Casas se débarrassa de son imperméable, apparaissant moulée par un pull angora bleu électrique et une jupe noire très courte qui exposait la plus grande partie de ses jambes un peu fortes. Elle se retourna et, tranquillement, poussa le loquet de la porte menant au rez-de-chaussée. Puis, avec un sourire salace, elle s'approcha de Mark Spry. Sans un mot, elle défit sa ceinture, et d'un geste presque brutal, fit tomber sur ses chevilles pantalon et caleçon. Face à cette agression sexuelle, Mark Spry avait déjà une semi-érection.

Dans la foulée, Yolanda se laissa tomber à genoux sur l'épaisse moquette et, d'un seul coup, enfonça le sexe dans sa bouche jusqu'à la racine.

Mark Spry en tituba de bonheur.

— *Oh ! My God !* gémit-il, s'appuyant à son bureau pour ne pas tomber.

Cela le ramenait une douzaine d'années en arrière, à Little Rock, Arkansas. À l'époque, travaillant pour la branche clandestine de la CIA, il expédiait des armes au Honduras pour les « Contrás » à partir de l'aéroport de Mena, en Arkansas. Il prenait ses permissions de détente à Little Rock. C'est là qu'il avait rencontré Yolanda Casas, superbe brune pas trop farouche qui travaillait dans un organisme gouvernemental, mais traînait souvent au bar de l'hôtel *Excelsior*. Un soir, après avoir épuisé à deux une bouteille de Defender « Success », il l'avait emmenée dans sa chambre. Trop fatigué pour négocier, il s'était contenté de descendre son pantalon et son caleçon en disant :

— *Suck me off !*

Une chance sur dix que ça marche. Mais, à son émerveillement, Yolanda Casas avait obéi, y prenant visiblement un plaisir certain. Après qu'il se fut répandu dans sa bouche, elle lui avait simplement dit :

— La prochaine fois, laisse-moi tout faire moi-même. Ça m'excite.

C'était ensuite devenu un rite. Dès qu'ils se retrouvaient, d'une façon très irrégulière d'ailleurs, elle se comportait comme elle venait de le faire. Ils n'avaient jamais fait l'amour...

— *Ah ! God !*

Mark Spry se cassa en deux, secoué par un orgasme violent, aspiré jusqu'à la dernière goutte par sa fellatrice. Celle-ci, une main glissée entre ses cuisses, venait également de se faire jouir. Ils reprirent leurs

esprits ensemble et l'ex-agent de la CIA se laissa tomber dans un canapé de cuir, les jambes coupées. Yolanda Casas tira sur son pull angora d'un geste machinal et habituel, et s'assit en face de lui. C'est alors que Mark Spry réalisa qu'elle n'était peut-être pas venue de Washington uniquement pour lui administrer cette gâterie...

— Je crois que je vais avoir encore besoin de toi, annonça-t-elle d'une voix neutre.

— Ah bon ! fit Mark Spry, sur la défensive.

Quelques semaines plus tôt, il avait reçu la même visite, et découvert que Yolanda Casas, qu'il n'avait pas vue depuis un an, était parfaitement au courant de sa situation financière peu brillante. Divorcé, il versait tous les mois mille cinq cents dollars à son ex-femme et son découvert à la City Bank montait régulièrement. Les affaires marchaient mal. Alors, quand elle lui avait offert de gagner cinquante mille dollars pour une affaire très particulière, il n'avait pas pu dire non. Mais il avait sous-traité l'exécution du projet à un vieux copain, Dell Claridge, un ancien des « Spécial Forces » qui se trouvait sous ses ordres au Honduras. Ce dernier ayant un peu abusé des « interrogatoires spéciaux », on avait résilié son contrat, et depuis, il végétait. Il avait ouvert une petite agence de détective privé à Washington, vivait dans son bureau parce qu'il n'avait même pas les moyens de s'offrir un appartement. Lui non plus n'avait pas hésité à gagner vingt mille dollars.

Cela arrangeait bien Mark Spry, qui ne se serait jamais mouillé dans une affaire aussi tordue et dangereuse si Yolanda elle-même ne le lui avait pas demandé. Seulement, la jeune femme travaillait à la Maison-Blanche et ses liens avec le président étaient un secret de Polichinelle. Cela supposait, en cas de problème, un niveau de protection élevé.

Malgré tout, Mark Spry n'avait pas envie de recommencer, sa visiteuse le devinait.

— Cette fois, c'est un peu plus délicat, mais tu gagneras beaucoup plus, précisa-t-elle avant d'expliquer ce qu'elle attendait.

Mark Spry, perturbé, prit une bouteille de Defender « Cinq ans » dans le bar et s'en versa une rasade sans eau ni glace. Il lui fallait du courage pour affronter ce genre de situation.

— Je ne crois pas que je puisse, avança-t-il.

Yolanda Casas lui jeta un regard glacial.

— C'est aussi dans ton intérêt. Si ce type arrive à Washington, cela produira un tremblement de terre. Tu peux prendre des éclats...

Le voyant ébranlé, elle revint à un sourire mielleux, sortit de son sac une lourde enveloppe brune et la jeta sur le bureau.

— Là, il y a cinquante mille, dit-elle. Plus les instructions. Dès que c'est en route, tu en auras autant et, à l'arrivée, encore cent mille. Plus

les frais.

Sans attendre la réponse, elle se leva, effleura sa moustache noire d'un chaste baiser, déverrouilla la porte et disparut.

* *

*

Le ciel, au-dessus de Bucarest, était plat et noir comme le couvercle d'un cercueil. La chaussée Kiseleff, descendant vers le centre, était encombrée de vieilles Dacia, d'Oltcit aux couleurs qu'on trouvait jadis dans le monde communiste : des rouges délavés, des gris crasseux, des jaunes pisseux. Les boutiques n'avaient guère changé depuis la fin de Ceaucescu, les gens étaient mal habillés, moroses. Tout était noirâtre, sans grâce, usé.

La façade d'un blanc éblouissant de l'hôtel *Lido*, refait récemment, illuminait le boulevard Magheru, comme posée là par erreur. Malko, au volant d'une Daewoo de location, luttait contre la tristesse qui se dégageait de cette ville plate, grise, qui semblait à l'abandon. La pluie fine et glaciale, les passants emmitouflés, les auto-stoppeurs n'égayaient pas l'atmosphère. Il arriva enfin à la haute tour de l'*Intercontinental*, juste à côté du Théâtre national, en plein cœur de la ville.

On lui attribua une chambre, avec une vue imprenable sur la place de l'Université.

À peine installé, il se mit au téléphone. Fedora Kulak et le général Polyakov devaient attendre anxieusement son appel. Mais auparavant, il devait s'organiser. Il attaqua la longue liste des téléphones de Stalian Andreanu, le contact de Franck Capistrano. Au bout de cinq minutes, il était passablement découragé : soit les numéros ne répondaient pas, soit ils n'étaient plus en service. Il passa au portable.

Cette fois, on répondit. Une femme qui fit « Da ? »(24).

— Je cherche à joindre Stalian Andreanu, fit Malko en anglais.

— Stalian ? Qui êtes-vous ?

— Un de ses amis. Malko Linge.

Il y eut un silence chargé de méfiance, puis la femme reprit :

— Je suis Ruxandra Andreanu, la femme de Stalian. Je ne vous connais pas...

— En réalité, précisa Malko, c'est Franck Capistrano qui m'envoie. Immédiatement, l'atmosphère se réchauffa.

— Ah, Franck ? Que devient-il ?

— Il fait toujours la même chose, répondit Malko sans se compromettre. Savez-vous où je pourrais joindre votre mari ?

Ruxandra Andreanu eut un rire léger.

— Tout à fait ! À la prison centrale de Bucarest.

Franck Capistrano n'avait pas prévu ça. Ruxandra Andreanu enchaîna aussitôt :

— Oh, ce n'est pas très grave, il a été un peu fort sur l'immobilier et il avait beaucoup d'ennemis dans l'équipe Ilescu. Il sortira bientôt.

Elle paraissait prendre cet incident de parcours avec une grande philosophie. Malko était catastrophé. Tout le beau plan de Franck Capistrano tombait à l'eau.

— Je suis désolé, dit-il.

— Attendez, fit-elle, sentant qu'il allait raccrocher. Vous êtes à Bucarest ?

— Oui.

— Que vouliez-vous demander à Stalian ?

— C'est difficile à expliquer au téléphone...

— Eh bien, rencontrons-nous. Je pourrai probablement vous aider. Justement, aujourd'hui, je vais à Bucarest pour le voir au parloir de la prison. Nous pouvons nous rencontrer ensuite. Où êtes-vous descendu ?

— À l'*Intercontinental*. Chambre 504.

— Alors, à tout à l'heure. Vingt heures.

À Bucarest, on dînait tôt. À peine eut-il raccroché que Malko appela le second contact de Franck Capistrano, Marin Sorescu, l'ancien patron de la Securitate. Il risquait d'en avoir besoin... Il eut un répondeur en anglais où il laissa un message, donnant son nom, celui de Capistrano et ses coordonnées. Ensuite, il se pencha sur une carte d'Europe de l'Est. Il y avait environ quatre cents kilomètres jusqu'à Kichinev, la capitale de Moldavie. En plus, il fallait un visa. Pas question d'un aller-retour rapide. Mais les deux défecteurs, là-bas, devaient commencer à s'angoisser.

Il composa le numéro de l'hôtel *Seabaco* à Kichinev, puis demanda la chambre 80. On décrocha tout de suite, mais personne ne parla.

— C'est moi, annonça Malko.

— Vous êtes ici ?

C'était la voix de Fedora Kulak. Tendue. Malko répondit d'une voix enjouée :

— Non, je suis à Bucarest, mais je vais venir très vite. J'ai hâte de vous voir...

Il avait volontairement adopté le ton d'une conversation d'amoureux. Fedora Kulak enchaîna aussitôt, sur le même ton :

— Dépêchez-vous. Si vous me laissez trop longtemps seule...

— Je sais, coupa Malko. Tout va bien ?

— Tout va bien.

— À très bientôt.

Il raccrocha, à moitié rassuré. Pourvu qu'il puisse utiliser l'avion de Stalian Andreanu ! Sinon, il faudrait un « back-up » rapide. Pour se

changer les idées, il appela le château de Liezen, afin de persuader Alexandra qu'il n'était pas parti retrouver une « créature »... C'est Elko Krisantem qui répondit.

— La comtesse Alexandra est partie dîner à Vienne, annonça-t-il d'un ton réprobateur.

Le Turc, qui avait des principes, estimait qu'une femme, en l'absence de son homme, ne devait mettre le pied dehors que pour des causes graves : incendie, décès, accouchement...

— Rien d'autre ? demanda Malko, déçu.

— Si. Un monsieur vous a demandé. Il parlait anglais. Ce doit être un de vos amis de Washington. Je lui ai dit que vous étiez à Bucarest, à l'*intercontinental*. Il ne vous a pas appelé ?

— Non, dit Malko.

À peine eut-il raccroché qu'il composa la ligne directe de Franck Capistrano, chez lui. En Virginie, il était cinq heures du matin.

— C'est vous qui m'avez appelé à Liezen ? demanda Malko dès qu'il l'eut en ligne.

— Non, fit Capistrano, visiblement surpris. C'est moi qui attendais vos nouvelles. Tout va bien ?

— Oui. Votre ami n'est pas là, mais je dois rencontrer son épouse.

— Elle est tout à fait bien, assura l'Américain d'un ton lourd de sous-entendus.

Autrement dit, c'était une franche crapule, comme son mari. Enfin une bonne nouvelle...

Malko raccrocha. Ce mystérieux coup de fil à Liezen l'intriguait. Qui pouvait lui avoir téléphoné, sans chercher ensuite à le joindre en Roumanie ?

Il ne « sentait » pas Bucarest. En Roumanie et en Moldavie, le SVR devait garder le bras long. Il n'y avait plus qu'à prier pour que Ruxandra Andreanu soit vraiment efficace.

* *

*

Le lieutenant Georgi Arbatov avait attaqué sa corvée quotidienne, qui consistait à enfourner dans l'ordinateur du SVR de la *rezidentura* de Bucarest les listes de passagers communiquées par son contact au SRI (25) roumain, afin de repérer éventuellement des déplacements intéressant la centrale de Moscou.

Tâche horriblement fastidieuse, car à peine un nom sur cinq cents déclenchait une réaction. Georgi Arbatov s'arrêta quelques instants pour boire un peu de thé. Il régnait dans cette annexe de l'ambassade de Russie, vaste bâtiment situé sur la chaussée Kiseleff, un froid sibérien. Faute d'argent, on ne chauffait plus que les pièces réservées à

l'ambassadeur. Puis, il reprit son travail et à 6 h 45, un voyant rouge se mit à clignoter. Le nom qu'il venait de taper était enregistré par l'ordinateur central du SVR, à Yasnovó.

Il nota les informations : Malko Linge, vol Air France 2146 en provenance de Paris. Ensuite, il rédigea une courte note qu'il fit porter immédiatement au chauffeur pour envoi instantané.

— On vous attend dans le hall, annonça l'employé de la réception au téléphone.

Il était vingt heures pile. Ruxandra Andreanu était ponctuelle. À peine Malko fut-il en bas qu'une tornade fauve fonça sur lui. Des cheveux blonds tirés en arrière, un profil d'oiseau, moulée dans une veste de cuir mauve cintrée s'arrêtant à une jupe en cuir noir munie d'une énorme fermeture Éclair sur le devant, des bas noirs disparaissant dans des bottes à hauts talons, Ruxandra ne ressemblait pas vraiment à un homme d'affaires.

En plus, elle était littéralement couverte de bijoux ! Une montre-serpent Bulgari, des bagues à tous les doigts, des boucles d'oreilles en diamant, des bracelets à la douzaine. Malko eut du mal à trouver un coin de peau nue pour lui baiser la main. Elle l'enveloppa d'un regard gourmand.

— Vous ressemblez à mon mari, en plus jeune et plus sexy, ajouta-t-elle avec un rire de gorge.

Son regard, planté dans le sien, était sans équivoque. Ruxandra Andreanu était de la race des barracudas.

— J'ai retenu au *Primiera*, annonça-t-elle. C'est très bon. Ma voiture est dehors.

Ils gagnèrent une Mercedes framboise écrasée, d'où jaillit un chauffeur tout juste sorti d'un conte de Dracula. Une bête à la nuque épaisse et au front bas, avec des mains comme des battoirs, une casquette enfoncée jusqu'aux oreilles. Cent mètres plus loin, ils étaient arrivés !

Le *Primiera* ressemblait à un décor de théâtre sophistiqué, avec des dais, des bougies sur les tables, des tableaux aux murs, une atmosphère feutrée. Un pianiste chenu égrenait des notes mélancoliques et plusieurs tables étaient occupées par de très jolies femmes.

Ruxandra Andreanu écarta les dentelles de sa veste, découvrant deux seins pointus qui défiaient les lois de la pesanteur. Le silicone était passé par là. Au garçon accouru, elle commanda une double « Original Margarita » 1/3 Cointreau, 2/3 tequila Don Julio, tandis que Malko se contentait d'une vodka.

— C'est le restaurant à la mode de Bucarest, expliqua-t-elle. Mon mari vient toujours là pour draguer de jeunes créatures. Tenez, là-bas, c'est l'ambassadeur des États-Unis...

En un clin d'œil, elle eut avalé sa double « Original Margarita ». Quand elle ne buvait pas, elle parlait... Son regard se posait sans cesse

sur Malko, gourmand et intrigué.

— Vous portez des lentilles de contact ? demanda-t-elle un peu plus tard, en attaquant l'agneau.

— Non, pourquoi ?

— Vos yeux ! Ils sont extraordinaires.

Extatique, elle portait, écrit sur le front : « Baise-moi. » Ce n'est qu'à la fin du repas qu'elle demanda d'une voix légèrement pâteuse :

— Quel service vouliez-vous demander à mon mari ?

Malko hésita. Ruxandra Andreanu paraissait un peu folklo, mais il n'avait guère le choix.

— J'ai besoin d'un avion privé, je crois que votre mari...

Elle l'arrêta d'un geste.

— Le Falcon est en réparation à Paris depuis six mois et je ne veux pas payer la note. Il se débrouillera quand il sortira. Où voulez-vous aller ?

— À Kichinev.

— À Kichinev ! Quelle horreur, les Moldaves sont des fous. Ils écrivent notre langue en caractères cyrilliques. Et puis, il y a des avions tous les jours de l'aéroport Baneasa.

— Bien sûr, approuva Malko, mais je voudrais un vol discret. De Kichinev jusqu'à Naples, par exemple. Nous sommes prêts à vous régler une somme importante.

Ruxandra Andreanu sortit une cigarette que Malko s'empressa de lui allumer avec son Zippo armorié.

— Pourquoi voulez-vous aller à Kichinev ?

En dépit des assurances de Franck Capistrano, Malko hésitait à lui révéler la vérité. Elle se pencha vers lui, effleurant volontairement son oreille d'une bouche chaude.

— Il faut me faire confiance, souffla-t-elle. Je sais que Mr Capistrano a parfois des demandes étranges. Vous avez de la marchandise « sensible » à transporter ?

— Pas de la marchandise.

— Des gens ?

— Oui. Deux défecteurs qu'il faut exfiltrer rapidement de Moldavie.

Ruxandra Andreanu sourit.

— Il n'y a pas besoin d'avion pour cela. Nous pouvons aller à Kichinev par la route. Il y en a pour cinq heures environ. Pour le retour, c'est pareil. On prend les visas à la frontière.

Elle continuait à manger de bon appétit. Malko, lui, touchait à peine à son mixed-grill. La laissant dévorer, il suivit du regard un groupe qui venait d'arriver : trois hommes et une fille splendide aux longs cheveux d'Ophélie, avec un gros pull et des bottes, le regard lointain. Ruxandra Andreanu lui donna un léger coup de pied sous la table.

— Elle est belle, non ? C'est une actrice du Théâtre national. Ce n'est pas gentil pour moi de la regarder comme ça.

Ce n'était pas le moment de vexer sa seule alliée... La botte de Ruxandra, sous la table, resta collée à sa jambe et le regard de la Roumaine se faisait de plus en plus éloquent. Apparemment, elle vivait mal, sexuellement, l'incarcération de son mari.

Malko revint à la charge.

— Si nous payions la facture du Falcon, vous pourriez le récupérer quand ?

— Il faut que je téléphone. Mais j'ai donné congé à l'équipage. Il faut que je le retrouve.

— Tout cela peut prendre combien de temps ?

— Une semaine, peut-être.

— C'est trop long, dit Malko, ces gens sont en danger. J'ai peur de la réaction des Russes.

Ruxandra Andreanu repoussa son assiette, appela la serveuse, commanda une île flottante et un cognac Gaston de Lagrange XO, et se tourna vers Malko.

— J'ai une proposition à vous faire. Demain, vous prendrez un visa pour la Moldavie. C'est facile. Nous partons tous les deux à Kichinev avec ma voiture, c'est plus simple. Après-demain, nous revenons ici à Bucarest avec vos amis, et on les installe chez moi.

— Chez vous ?

— Oui. J'ai une grande maison à Sagov, à vingt kilomètres de Bucarest, là où Ceausescu avait sa résidence. Lorsqu'il s'est enfui de la ville en hélico, il est venu se poser à côté de chez moi. Là-bas, c'est tranquille, je n'ai que des gens sûrs.

— OK ! Et ensuite ?

Elle prit le temps de boire une gorgée de son cognac avant de répondre :

— Lorsqu'on travaillait avec Mr Capistrano, nous faisons expédier ses marchandises à partir de Constantza, notre port sur la mer Noire. En utilisant des cargos chypriotes dont je connais l'armateur. Celui-ci sera ravi de me rendre service. Et là, c'est discret. Personne ne saura comment ils sont partis. Une fois à bord, on va où on veut.

Une fois au large, un sous-marin américain pouvait récupérer les fugitifs.

— Ça me paraît envisageable, dit-il.

— Vous avez une voiture ? demanda soudain la Roumaine.

— Oui.

— Attendez-moi.

Elle se leva et fonça vers la sortie, pour revenir quelques minutes plus tard.

— Il n'y a pas de problème, affirma-t-elle. J'ai renvoyé mon

chauffeur.

— Pourquoi ?

Elle eut un rire de gorge.

— Je vais vous montrer ma maison et je dois préserver ma réputation... Je ne veux pas qu'il me voie ramener un homme chez moi la nuit. Même si c'est pour du business...

Sa jambe à nouveau collée à la sienne ne disait pas exactement la même chose...

Ils finirent de dîner, sous le regard gobuleux du pianiste qui semblait prêt à défaillir à chaque note. Pathétique... Ruxandra Andreanu, après avoir consciencieusement réchauffé son cognac Gaston de Lagrange XO entre ses doigts fuselés, l'acheva d'une traite et se leva, le regard allumé. Dehors, elle se pendit au bras de Malko comme une jeune épousée.

— Je suis ravie que vous m'ayez téléphoné, dit-elle. Il y a longtemps que j'ai rien fait d'amusant...

— C'est surtout dangereux, releva Malko. Le SVR ne restera sûrement pas les bras croisés. Or, ils feront n'importe quoi pour récupérer ces deux défecteurs...

— Je connais bien ce pays, affirma Ruxandra Andreanu. On les battra.

— À propos, demanda Malko. Quel est le prix de votre collaboration ?

La Roumaine sourit.

— Je vous dirai cela plus tard.

Cinq minutes après, ils étaient devant *l'Intercontinental* et Malko récupérait sa Daewoo. Il remonta le boulevard Magheru, puis la chaussée Kiseleff, contournant ensuite un arc de triomphe pour s'engager sur la route Bucarest-Ploesti.

— C'est à vingt minutes, expliqua Ruxandra. Après l'aéroport d'Otopeni.

* *

*

La température s'était brutalement refroidie à Moscou et il régnait un froid glacial dans les bureaux du SVR. Depuis la fin de l'Union soviétique, même le chauffage était mesuré. En dépit de l'heure tardive, le général Troubnikov était toujours à son bureau. Broyant du noir.

Deux jours supplémentaires s'étaient écoulés et il n'y avait toujours aucune trace d'Evgueni Polyakov. Or, le président Boris Eltsine lui avait fait savoir de sa clinique que, s'il ne remettait pas la main sur le défecteur, sa carrière était terminée. Au mieux... Troubnikov avait eu

beau relancer toutes les *rezidenturas* du SVR à travers le monde, insulter les gardes-frontière, ils n'avaient pas avancé d'un pouce. Sa hantise était que les Américains aient déjà récupéré le défecteur. Ils risquaient de le garder au chaud assez longtemps pour le *débrief*, avant de le sortir triomphalement auréolé d'un conte de fées expliquant qu'il avait choisi la liberté à partir d'un pays autre que la Russie. Les nouvelles bonnes relations entre les deux pays interdisaient les actions « directes ».

On frappa à la porte du bureau et un sous-officier du chiffre entra, salua et déposa un papier devant lui. Dès qu'il y eut jeté un coup d'œil, le général Troubnikov se sentit rajeunir de vingt ans. Il s'empara du *vatrouchko* (26) et composa la ligne directe de Michael Batourine au Kremlin.

— La *rezidentura* de Bucarest vient de localiser l'agent de la CIA Malko Linge, dont la présence nous avait été signalée à Moscou la semaine dernière par le général Roudzik. Il est arrivé ce matin à Bucarest en provenance de Vienne.

— Cela voudrait dire que ce salaud d'Evgueni Polyakov se trouve en Roumanie ? demanda Batourine.

— Cela ne peut être une coïncidence, plaida le général Troubnikov. Je vais demander aux gardes-frontière de « cribler » tous les vols de ces derniers jours à destination de Bucarest et Kichinev.

— Pourquoi Kichinev ?

— Parce qu'il a pu arriver plus facilement à Kichinev qu'à Bucarest. Il a peut-être bénéficié de complicités au sein de la XV^e armée. Ils ont des vols tout le temps, qui ne passent pas par les circuits surveillés.

— Mais ce n'est pas une très bonne nouvelle... laissa tomber Michael Batourine.

— Pourquoi ? demanda Troubnikov, stupéfait.

— Parce que les Américains sont très bien implantés en Roumanie depuis 1991. Polyakov est déjà probablement dans un avion, en route pour Washington...

— Je vais me rendre moi-même à Bucarest, proposa le général Troubnikov, galvanisé.

— Faites ce que vous voulez, conclut Batourine, mais je veux avoir le plaisir d'écarteler moi-même ce salaud de Polyakov.

Le général Troubnikov n'écoutait déjà plus. Il raccrocha et composa un message à coder pour la *rezidentura* de Bucarest. Il avait à peine terminé que son *vatrouchko* sonna. C'était Michael Batourine.

— Finalement, n'allez pas là-bas, ordonna sèchement le bras droit d'Eltsine. Mettez plutôt une équipe de Spetnatz à la disposition de la *rezidentura* de Bucarest. C'est plus utile.

— Parfait, répondit Troubnikov sans discuter. Je me mets en rapport avec le QG de la XV^e armée à Tiraspol.

Il appela aussitôt son homologue, le général Ladyguine, directeur du GRU, et parvint à le joindre chez lui. Il lui expliqua qu'il lui fallait absolument des Spetnatz de la XV^e armée pour une opération contre le défecteur. Le général Ladyguine n'accueillit par sa requête avec un enthousiasme débordant.

— Je dois demander au général Godionov, qui commande maintenant la XV^e armée, l'autorisation de mettre des gens à votre disposition. En Transistrie, la situation est extrêmement volatile. Il ne faudrait pas que le nouveau président moldave Lichinski considère une action de notre part comme une provocation. Je vous rappelle.

Le général Troubnikov raccrocha, écumant de rage. Le GRU avait toujours méprisé le KGB, puis le SVR. En réalité, Ladyguine se frottait les mains de ce qui arrivait. Le GRU en sortirait grandi, comme le seul organisme en qui on pouvait avoir confiance. Il allait être obligé de faire intervenir Batourine.

Il jouait sa tête. À aucun prix, le défecteur ne devait quitter la Roumanie. Il termina son message pour le résident de Bucarest, lui intimant de découvrir, grâce à leurs amis roumains, où se trouvait Malko Linge, l'agent de la CIA. Car c'est par lui qu'on pourrait remonter au général Polyakov, découvrir sa planque et frapper.

* *

*

La route, droite comme un I, s'enfonçait tout droit vers le nord, au milieu d'une morne plaine noyée de brouillard. Ils avaient passé l'embranchement de l'aéroport international d'Otopeni et roulaient en pleine campagne.

— Tournez à droite, ordonna soudain Ruxandra en montrant un chemin qui s'enfonçait à travers une forêt de bouleaux.

Malko obéit. Ils ne se trouvaient qu'à une vingtaine de kilomètres de Bucarest, mais il avait l'impression d'être dans un autre monde. Les phares éclairèrent un petit lac, au milieu duquel on apercevait une île minuscule, supportant ce qui semblait être une église.

— C'est le monastère de Sagov, expliqua Ruxandra Andreanu. C'est là qu'est enterré Vlad l'Empaleur, celui que vous nommez Dracula... On n'a jamais retrouvé son corps, mais il est là.

Ils bifurquèrent dans une allée bordée de grandes villas rococo isolées dans des parcs à l'abandon. Le refuge de l'ex-nomenklatura roumaine et des nouveaux riches.

— Le portail noir ! dit Ruxandra Andreanu. À gauche.

Un majestueux portail encadré de deux piliers carrés portait le numéro 24. Les grilles de chaque côté se prolongeaient sur une bonne centaine de mètres. Cela tenait plus du château de Versailles que du

pavillon de banlieue.

La Roumaine sortit un bip de son sac et les deux vantaux du portail s'écartèrent lentement, dévoilant une grosse maison rococo, dont l'accès se faisait par un imposant perron. La Mercedes S 320 framboise était garée devant.

Le moteur de la Daewoo éteint, Malko fut frappé par le silence absolu, minéral. L'obscurité empêchait de voir le parc, il n'y avait pas une lumière dans la maison. Ruxandra fit claquer ses talons sur le perron et ouvrit une porte monumentale. Malko la rejoignit dans un hall dont on apercevait à peine le plafond.

— Vos amis seront très bien ici, dit la Roumaine dans la pénombre. Personne ne viendra les y chercher.

— En effet, reconnut Malko. Vous vivez seule ici ?

— Pour le moment. Derrière, il y a une petite maison pour le chauffeur et un couple.

— Bien, conclut-il. Je vais repartir à Bucarest. Il faut que je me lève tôt demain, pour aller chercher mon visa moldave.

— Attendez ! Je veux vous montrer ma tanière ! protesta-t-elle. Venez.

Elle le fit entrer dans un vaste salon entièrement meublé en Art Déco – avec une commode en palissandre au décor de tortues, transformée en bar – entouré de profonds canapés recouverts de cuir rouge très fin.

— Je fais tout venir de Paris, expliqua-t-elle. Mon architecte d'intérieur, Claude Dalle, vient lui-même ici ! C'est superbe, non ?

— Tout à fait ! affirma Malko.

— Venez, fit-elle, il y a encore autre chose.

Il la suivit au long d'un couloir presque pas éclairé, jusqu'à une double porte qu'elle poussa, s'effaçant pour laisser Malko entrer le premier.

D'abord, il ne vit que des dizaines de points lumineux dans un grand trou noir ! Il lui fallut quelques secondes pour réaliser qu'il s'agissait de bougies brûlant dans des chandeliers disséminés dans une pièce immense. À part ces chandeliers en argent, tout était noir ! Les murs, les rideaux, la moquette, les meubles ! Il devina un très grand lit à baldaquin, quelques meubles Haute Époque et ce qui ressemblait à un attirail de gymnastique, dans un coin. Un parfum entêtant flottait dans la pièce, qui s'élevait de plusieurs brûle-parfums répartis dans la pièce. On aurait dit un sulfureux décor de théâtre.

— Vous aimez ? demanda Ruxandra Andreanu.

— C'est votre chambre ?

— Non, ma salle de jeu...

Il la regarda : dans la pénombre, il distinguait à peine son visage, mais se sentait mal à l'aise. La CIA avait vraiment d'étranges alliés.

— Et à quoi jouez-vous ? demanda-t-il, volontairement enjoué.

Sans répondre, elle s'approcha d'un mur et tourna un commutateur. Une rampe s'alluma qui éclairait un Immense tryptique. Malko s'approcha. Cela évoquait le *Jardin des délices*, de Jérôme Bosch, en beaucoup plus cruel et infiniment plus érotique. Une vaste fresque où des femmes superbes et nues subissaient toutes sortes de supplices sexuels.

Le centre était occupé par une femme en partie masquée, maintenue par quatre hommes qui l'empalaient avec lenteur sur un pal impressionnant taillé comme un sexe monstrueux. Son rictus évoquait aussi bien le plaisir qu'une douleur atroce. D'autres se faisaient sodomiser par des ânes, enchaînées sur des machineries complexes ; une autre subissait les assauts d'un dragon à demi humain au membre démesuré.

Des vestales en cuir, à genoux, s'appliquaient à satisfaire des gladiateurs à la musculature puissante, harnachés de cuir. Une blonde extatique au long corps de liane écartait d'interminables jambes devant une créature fantomatique qui présentait un vit torsadé aussi grand que lui. Plus loin, une autre jeune femme, uniquement vêtue de bas, allongée sur un immense coussin mauve porté par des monstres, s'enfonçait langoureusement un olisbos noir sculpté de démons, jusqu'au milieu du corps...

Une autre « victime », le visage renversé en arrière, le regard trouble, subissait l'assaut d'une sorte de guerrier moyenâgeux en armure qui tordait les pointes démesurées de ses seins entre ses gants d'acier. Son visage exprimait une satisfaction morbide, perverse, troublante aussi.

Les estampes japonaises, comparées à cette œuvre, n'étaient que des images de première communiant... La voix de Ruxandra, déjà changée, souffla à l'oreille de Malko :

— C'est à ça que je joue.

Il se retourna. Elle avait ôté sa veste de cuir qui gisait à terre et semblait le menacer de ses seins incroyablement pointus, prolongés par des pointes presque aussi longues que celles du tableau, et qui déformaient la laine de son pull.

— Qui a peint ce tableau ? demanda-t-il.

— Mon mari. Il a beaucoup d'imagination.

Il devait s'ennuyer, en prison...

Ils se mesurèrent du regard quelques instants. Puis Ruxandra adressa un sourire sulfureux à Malko.

— Vous m'aviez demandé mon prix. Le voici. Je n'ai pas besoin d'argent, seulement de sensations très fortes. Lorsque je vous ai vu, j'ai tout de suite pensé que je pourrais les éprouver avec vous. Vos yeux, et puis, autre chose : vous sentez le danger, la mort.

Il était tombé sur une vraie frappadingue...

— Ce n'est pas vraiment ma forme d'érotisme, plaïda-t-il.

Ruxandra Andreanu accentua son sourire.

— Je ne vous force pas. Mais, dans ce cas, notre collaboration s'arrête ici et maintenant. Vous connaissez le chemin du retour. N'essayez plus de m'appeler, je ne répondrai pas.

Il sonda son regard brillant : elle était absolument sincère. Et elle le tenait. Sans logistique, il lui était impossible d'exfiltrer rapidement Evgueni Polyakov et sa maîtresse. C'était bien la première fois qu'il se trouvait confronté à ce genre de dilemme.

— Suis-je tellement repoussante ? demanda Ruxandra.

Elle lui faisait face, les jambes légèrement écartées, la bouche entrouverte : l'incarnation même du vice. Il baissa les yeux sur ses seins pointus et sentit un picotement au bas de sa colonne vertébrale. Comme envoûté, il avait tout à coup envie d'entrer dans le jeu trouble de la Roumaine.

Une expérience qu'on ne fait qu'une fois dans sa vie, sous peine de passer de l'autre côté du miroir...

Il fit un pas en avant et saisit entre ses doigts les longues pointes gainées de laine fine. Puis, il les tordit lentement, serrant de plus en plus fort. Le regard de Ruxandra chavira. Elle émit un soupir rauque. D'une seule main, elle défit le long zip de sa jupe de cuir et glissa l'autre entre les pans ouverts, commençant à fourrager furieusement entre ses cuisses. Il serra encore plus et elle poussa un cri extasié, puis se mit à respirer à toute vitesse, comme si elle allait s'évanouir.

Cela dura un temps qui parut très long à Malko, puis Ruxandra lança un cri aigu, tout son corps fut secoué d'un spasme et elle tomba à genoux, prosternée devant lui, terrassée par un orgasme dévastateur.

La pause ne dura pas longtemps. La Roumaine se releva, le regard halluciné, et prit Malko par la main, l'entraînant vers ce qu'il avait pris pour des instruments de gymnastique.

En fait, c'était un attirail sadomaso ! D'elle-même, Ruxandra s'allongea sur un chevalet en X incliné, équipé de bracelets de cuir sur ces quatre branches.

— Attache-moi et viole-moi, dit-elle d'une voix qui semblait venir du lac de Dracula.

Il lui immobilisa les poignets et les chevilles. Par les pans de sa jupe ouverte, il voyait son ventre et ses cuisses coupées par les jarretelles. Un coup d'œil au tableau lui donna l'inspiration. Au point où il en était, autant satisfaire tous les fantasmes de la belle Roumaine. D'autant qu'il avait une puissante érection, sûrement due à cette mise en scène étrange.

Ruxandra secouait la tête de droite à gauche, comme si elle souffrait. Malko se défit, saisit ses cheveux de la main gauche et lui

enfonça brutalement son sexe jusqu'au gosier. Il coulisssa ensuite comme dans un sexe. Aux anges, Ruxandra se décollait presque du chevalet, les mâchoires écartées au maximum, les yeux pleins de larmes, sa langue dansant une gigue endiablée. À ce train-là, Malko n'allait pas tarder à rendre l'âme...

Il se dit que c'était sûrement trop simple pour elle et se retira.

C'est alors que son regard tomba sur une rangée d'olisbos d'ébène dressés sur un guéridon, à côté du chevalet. Ils n'étaient assurément pas là par hasard... Sans hésiter, il prit un des plus imposants et s'approcha de Ruxandra. De nouveau, le regard de la jeune femme se révolta. Elle lança d'une voix rauque et suppliante :

— Non, vous n'allez pas faire ça ! Vous allez me déchirer.

Malko commençait à se prendre au jeu. Sans douceur, il enfonça l'énorme engin entre les cuisses de la jeune femme. Les parois intimes s'écartèrent difficilement devant cette intrusion. Ruxandra se mit à hurler, si fort qu'il se demanda si le jeu continuait. Mais son expression extatique le rassura, il n'avait pas franchi la ligne.

Soudain, les mouvements spasmodiques de Ruxandra firent pivoter le chevalet et elle lui offrit son dos et sa croupe. Le X du chevalet était juste au creux de ses reins, suivant ensuite la ligne des jambes. Ce qui dégageait les fesses, et n'était sûrement pas un hasard.

Décidé à aller au bout de cette expérience étonnante, Malko saisit le plus gros des olisbos, un membre énorme. Quand il en appuya l'extrémité sur l'entrée de ses reins, Ruxandra commença à gigoter en le suppliant. En roumain, d'une voix aiguë et larmoyante. Elle s'y croyait vraiment...

Bien entendu, Malko ne tenait aucun compte de ces supplications, car l'engin s'enfonçait dans l'étroite ouverture sans trop de mal. Hallucinant ! Malko continua à peser, gagnant millimètre par millimètre, jusqu'à ce que l'olisbos soit totalement englouti ! Le corps de la jeune femme était secoué de sursauts et elle gémissait à fendre l'âme. Malko se demanda ce qu'elle attendait encore de lui. La solution lui parut évidente. Faisant le tour du chevalet, il se plaça en face d'elle et força de nouveau sa bouche. Les yeux noyés de plaisir, elle l'aspira d'une seule traite. Cette fois, il ne se retint pas. Il était si excité qu'en quelques allées et venues, il sentit la sève monter de ses reins. Au bord d'exploser, il se ficha encore plus loin. Ruxandra émit un cri inarticulé et son spasme de plaisir fut si violent que son poignet gauche se détacha du chevalet.

Malko s'ébroua mentalement. Il avait l'impression d'avoir participé à un jeu de rôle un peu malsain. Tandis qu'il se rajustait, Ruxandra Andreanu se détacha, puis se débarrassa des deux olisbos encore enfoncés en elle et s'étira. Les flammes des bougies dansaient sur son visage, lui donnant un air vaguement maléfique, mais elle semblait

ravie.

— Il y a huit mois que je n'avais pas joui ainsi, soupira-t-elle. Depuis que Stalian est en prison. Cela me manquait tellement...

Elle paraissait épuisée, les yeux au milieu de la figure, une lueur folle dansant encore au fond des prunelles. Malko voulut en avoir le cœur net.

— Si j'avais refusé...

— Je ne vous aurais jamais revu, dit-elle. Je ne suis pas stupide, je sais que cela va être dangereux. Je connais les Russes. Mais ce que j'ai éprouvé est tellement extraordinaire ! Et je ne peux pas demander cela à n'importe qui. Vous devez me croire folle.

— Non, assura Malko. Spéciale.

Elle le précéda hors de la pièce. Intrigué, il demanda :

— Ces bougies, elles brûlent tout le temps ?

La Roumaine sourit.

— Non, je les ai fait allumer pour vous. J'espérais bien que vous accepteriez. Je vais dire à la femme de chambre de venir les éteindre, quand vous serez parti.

Ils se retrouvèrent dans le hall d'entrée.

— Je viens vous chercher à l'*Intercontinental* vers midi, demain, proposa-t-elle. Prenez votre visa dans la matinée, nous partirons tout de suite.

— Parfait, dit Malko. Et le bateau ?

— Je m'en occuperai demain matin.

Elle alla à une commode et ouvrit un tiroir, en sortit un gros pistolet automatique noir, un Radom 9 mm qu'elle tendit à Malko.

— Prenez cela. On ne sait jamais. Vous retrouverez le chemin ?

— Sans problème, assura Malko.

Elle l'embrassa chastement sur les lèvres et le regarda descendre le perron.

La route de Bucarest était absolument déserte. Vingt minutes plus tard, il se garait devant l'*Intercontinental* et jetait un coup d'œil à sa Breitling : minuit dix. Les jeux sulfureux de Ruxandra n'avaient pas été très longs.

En se dirigeant vers l'ascenseur, il devina, dans le bar circulaire du rez-de-chaussée, plongé dans l'obscurité, deux hommes attablés dans le noir. Il n'y aurait plus pensé si son téléphone n'avait pas sonné quelques minutes plus tard. Il décrocha, mais il n'y avait personne au bout du fil.

Intrigué, il glissa le Radom dans sa ceinture et redescendit. Cette fois, le bar était vide. Il remonta au premier, alla jeter un coup d'œil au casino. À part les croupières et une poignée d'Asiatiques, il n'y avait personne. Son sixième sens lui disait que les deux clients attardés au bar avaient un lien avec le coup de fil blanc. Pris d'une brusque

inspiration, il alla récupérer sa voiture, consulta le plan de Bucarest et prit le chemin de la rue Gluceru Sandra, là où demeurait Marin Sorescu, ancienne barbouze de la Securitate, rallié à la CIA.

C'était, dans l'est de la ville, une petite voie calme bordée de pavillons qu'il trouva après avoir suivi l'interminable boulevard Bessarabia. Il déposa une lettre dans la boîte aux lettres du numéro 4. C'est en repartant qu'il repéra une voiture arrêtée au coin du boulevard Bessarabia. Il passa devant. Elle semblait vide. Mais il n'avait pas parcouru cent mètres que ses phares s'allumaient et qu'elle démarrait, le suivant à bonne distance.

Son pouls s'accéléra. Il était suivi. Par qui ? Les gens du SVR ? Des Roumains ? Ou bien ceux qui avaient abattu Lee Brookner à Moscou ?

Lorsqu'il tourna à droite pour gagner l'entrée de l'hôtel, la voiture continua, remontant le boulevard Magheru. Il regagna sa chambre, perturbé. Cette filature modifiait tous ses plans. Il fallait s'en débarrasser avant d'aller à Kichinev. Sinon, il mènerait ceux qui le surveillaient tout droit à Evgueni Polyakov.

CHAPITRE X

Malko s'était réveillé tenaillé par l'angoisse. Qui le surveillait ?

Impossible d'aller même à l'ambassade de Moldavie tant qu'il ne serait pas débarrassé de cette surveillance. Il avait tenté de joindre Ruxandra Andreanu pour lui demander de venir plus tôt, mais elle était déjà partie et son portable hors circuit. Par ailleurs, le mot qu'il avait déposé chez Marin Sorescu n'avait pas déclenché d'appel. Donc, l'ancien patron de la Securitate ne devait pas se trouver à Bucarest. Encore un allié qui s'évanouissait...

Pour tromper son attente, il contempla la circulation place de la République, réglée au cordeau. Terrifiés par des policiers tatillons, les automobilistes roumains affichaient un respect quasi religieux pour les piétons. On était toujours dans un système communiste où le citoyen n'avait aucun droit.

Les deux coups frappés à sa porte le ramenèrent à des considérations plus immédiates... Ruxandra Andreanu avait troqué sa veste mauve pour un classique vison, gardant toutefois ses cuissardes noires et sa jupe de cuir. Elle ôta ses lunettes noires et sourit à Malko.

— J'ai passé une merveilleuse soirée. Vous avez votre visa moldave ?

— Non.

Il lui expliqua pourquoi. Soucieuse, la Roumaine ôta son manteau, prit un paquet de Gauloises blondes dans son sac et alluma une cigarette. Bucarest s'était toujours considéré comme un petit Paris et les produits français y avaient la cote... L'attitude de la Roumaine envers Malko était totalement différente, presque indifférente. D'un animal, on aurait dit qu'elle n'était plus en chaleur.

— Vous pensez que ce sont des Russes ? demanda-t-elle.

— C'est probable, fit Malko.

S'il n'y avait pas eu l'étrange coup de fil à Liezen, il aurait répondu oui sans hésiter.

— Vous voulez toujours aller à Kichinev ?

— Je dois y aller. Mais sans traîner personne derrière moi.

— Si ce sont des Russes, cela sera très difficile de s'en débarrasser, avança-t-elle. Ils ont encore beaucoup d'amis dans ce pays. Voilà ce que nous pouvons faire. Connaissent-ils nos liens ?

— Je n'en sais rien, avoua Malko.

— Il faut savoir qui vous suit. Je vais redescendre et prévenir mon chauffeur. Il me déposera chez le coiffeur et reviendra ici avec la voiture. Dans vingt minutes, prenez la vôtre et remontez le boulevard Magheru. Sur la droite, vous trouverez la rue Pitar Mos. Garez-vous et

continuez à pied. La rue est en sens unique. Ceux qui vous suivent vont sûrement en faire autant. Virgil, mon chauffeur, verra alors dans quelle voiture ils sont et à quoi ils ressemblent. Au bout de la rue Pitar Mos, il y a une petite place où on trouve toujours des taxis. Prenez-en un et filez à l'ambassade de Moldavie, 4, allée Alexander, dans le quartier des ambassades. Rendez-vous ensuite à l'hôtel, nous ferons le point.

— Cela me paraît une bonne idée, approuva Malko.

Ruxandra Andreanu avait décidément plusieurs cordes à son arc.

* *

*

Le boulevard Maghera était aux Champs-Élysées ce qu'une merguez est au foie gras, mais c'était quand même le cœur de Bucarest. Avec surtout de vieilles librairies, d'innombrables boutiques de change, trois McDonald's sur deux kilomètres et pas une vitrine attrayante. Seul l'hôtel *Lido*, refait, brillait de sa peinture blanche toute neuve. Malko stoppa à un feu, entouré aussitôt de gosses au visage maussade, un bonnet de laine jusqu'aux yeux, qui se mirent à essuyer mollement son pare-brise. À côté, un policier jaillit d'une Dacia blanche pour aller sermonner le conducteur d'une vieille Olcit qui avait mordu sur le passage protégé de dix centimètres...

Un peu plus haut, Malko aperçut le début de la rue Pitar Mos et se gara, s'éloignant à pied. C'était une petite rue aux pavés inégaux bordée de vieilles maisons et d'immeubles noircis des années 50 qui avaient très mal vieilli...

Au bout, il trouva la petite place décrite par Ruxandra Andreanu. Un tramway mauve démarra, révélant une station de taxis. Le raisonnement de la Roumaine était imparfait. Lui pouvait sauter dans un taxi, mais son éventuel suiveur en ferait autant... Il revint donc sur ses pas et pénétra dans un des immeubles de la rue Pitar Mos. Il y resta quelques minutes et repartit vers sa voiture.

Retour à *l'Intercontinental*. De nouveau, il dut ronger son frein. Ruxandra débarqua une heure plus tard, toute pimpante et ravie.

— Cela a marché, annonça-t-elle. Ce ne sont pas des Russes !

Malko eut un coup au cœur.

— Comment le savez-vous ?

— Virgil les a suivis. Ils ont une voiture de location. J'ai le numéro B 47AVS. Et puis, ils ne sont pas habillés comme des Russes. Ce sont des Occidentaux. Ils sont deux. L'un est gros, presque chauve, l'autre plus jeune, la peau très foncée, mince.

— Où sont-ils maintenant ?

— Probablement dans la rue Batistei, juste en face de l'hôtel. C'est

là qu'ils planquaient. Vous avez votre visa ?

— Non, avoua Malko, je n'irai pas tant qu'on ne se sera pas débarrassé de cette filature. Ce sont peut-être des gens dangereux. Du moins, j'ai des raisons de le croire. Je voudrais les identifier.

Il y avait de fortes chances pour qu'il ait affaire à ceux qui avaient assassiné Lee Brookner à Moscou. Et qui disposaient de complicités haut placées à Washington. Très peu de gens savaient que Malko traitait cette affaire de défecteur.

— J'ai un ami qui peut nous aider, proposa Ruxandra. Je vais l'appeler.

Elle prit le téléphone et eut une longue conversation en roumain. Quand elle raccrocha, elle était radieuse.

— On va déjeuner avec lui. Il s'appelle Vasil Malutan.

— Qui est-ce ?

— Quelqu'un sur qui on peut compter. Mon mari l'a employé un moment. Il trafique les cigarettes et il est un peu maquereau. Mais je sais qu'il a besoin d'argent en ce moment. Il gérait une douzaine de call-girls qui travaillaient ici et au *Lido*. Mais les propriétaires, les frères Peaunescu, les ont virées pour ne pas avoir de problèmes avec le nouveau gouvernement. Depuis, il végète en exploitant les petits Tziganes qu'il loue aux pédophiles étrangers. Mais cela rapporte beaucoup moins et puis ces petits sont d'affreux voyous : ils dissimulent l'argent qu'on leur donne pour ne pas lui verser sa commission.

Encore un allié sympathique... Avec Ruxandra Andreanu, c'était vraiment la bandera des cloportes. Penser que la CIA employait quinze mille personnes, pour la plupart honnêtes et normales !

— Que peut-il faire ? demanda Malko.

Ruxandra lui expédia un sourire dégoulinant de perversité.

— Vasil a été aussi un peu dans le racket... Il pourrait leur faire peur. Ou bien...

Elle laissa sa phrase en suspens, avec une mimique éloquente.

— ... Les tuer ? compléta Malko.

— Si ce sont des étrangers, se hâta de dire Ruxandra, ça ne devrait pas lui poser de problèmes. Mais évidemment, cela coûtera plus cher.

— Je ne veux pas les tuer, précisa Malko. Surtout savoir qui ils sont. Je pense qu'une fois démasqués, ils n'insisteront pas.

— Vasil aura sûrement une idée, affirma la Roumaine. Allons déjeuner.

* *

*

La brasserie *Carul eu Bere* semblait née de l'union contre nature

d'une taverne bavaroise et d'une église gothique. Des plafonds peints dignes de la chapelle Sixtine, des boiseries sombres, des vitraux délicats, mais le sol était noir de crasse, les tables et les chaises usées jusqu'à la corde. Quant à la clientèle, ce n'était pas les « beautiful people ». Du roumain un peu en dessous de la moyenne, hâve et mal vêtu. La salle immense était presque vide.

— C'est une des tavernes les plus anciennes de Bucarest, expliqua Ruxandra en s'installant à une table en face de la porte.

Une vieille en haillons vint leur proposer des cartes postales, puis un orchestre se mit en place, des musiciens aux costumes élimés, une chanteuse qui, avec sa longue robe noire et ses cheveux jusqu'aux reins, semblait sortir de la *Famille Adams*. D'autorité, la serveuse avait apporté de la bière et des hors-d'œuvre de charcuterie, à la russe. Cinq minutes plus tard, la porte s'ouvrit sur un jeune homme de haute taille coiffé d'un étrange chapeau en daim, très maquereau des années 40, avec des épaules trop larges et une veste de cuir noir. Il les rejoignit, arborant un sourire de jeune premier. Il avait un visage de pâte grec, de longs cils veloutés qui ombrageaient des yeux à l'expression dure, des lèvres bien ourlées. Le regard qu'il coula à Ruxandra ne laissa aucune illusion à Malko. Elle avait dû utiliser ses talents. D'ailleurs, dès qu'il fut près d'elle, il posa une main possessive sur sa cuisse. Pas la façon classique de traiter son employeur.

— Il ne parle pas bien anglais, expliqua Ruxandra, je vais lui expliquer.

Vasil Malutan en profita pour prendre une Gauloise blonde dans le paquet de la Roumaine et l'alluma. Il n'y a pas de petits profits. Ruxandra parlait à toute vitesse et Malko ne saisissait que quelques mots. Le garçon apporta le plat du jour : des boulettes de viande nageant dans une sauce rougeâtre, avec des pommes de terre quasiment crues. Le beau Vasil posa enfin une question.

— Il veut être sûr que ce ne sont ni des Russes ni des Roumains, traduisit Ruxandra. Je le lui ai confirmé.

Tout en mangeant de bon appétit, le Roumain lâcha des bribes de phrases.

— Il a une idée, traduisit Ruxandra. Cela peut se faire aujourd'hui, en fin de journée.

— Quoi ?

— On s'empare d'eux. Ensuite, on les fait parler.

— Comment ?

Elle le lui expliqua. Ça parut possible à Malko. Nouveau sourire doux.

— Combien veut-il ?

— Mille dollars.

— Pas plus ? s'étonna Malko, surpris par la modicité de la somme.

— Ici, c'est beaucoup d'argent. Cinq millions de lei. Le salaire moyen est de trois cent mille...

— C'est d'accord.

Vasil Malutan le remercia d'un battement de cils ému. La chanteuse s'approcha de la table, encadrée de deux violonistes. En voyant Vasil Malutan, elle vint littéralement s'enrouler autour de lui. Ruxandra Andreanu se pencha à l'oreille de Malko.

— Ce salaud a baisé tout Bucarest. Il bande sans arrêt et il est monté comme un âne.

Apparemment, cela ne suffisait pas à assurer ses besoins. La chanteuse se décolla de lui avec un bruit de ventouse et reprit ses roucoulades, tandis qu'ils s'attaquaient à une salade de fruits anémiques. Ils terminèrent le déjeuner rapidement, et Vasil Malutan fila le premier, après avoir remis son étonnant couvre-chef. Il se considérait visiblement à la pointe de l'élégance.

— Il est sérieux ? demanda Malko, plutôt inquiet.

Ruxandra lui adressa un sourire de louve.

— Avec moi, très.

* *

*

La route Bucarest-Ploesti filait à travers des champs et des bois plats comme la main. Une carte sur ses genoux, Malko se concentrait sur son itinéraire. Il venait de dépasser le petit aéroport de Baneasa. Quelques kilomètres plus loin, il aperçut sur sa droite un embranchement qui s'enfonçait dans un bois clairsemé au nord de l'aéroport. Un bus desservant les villages mornes attendait, vide. Malko tourna à droite sur une route rectiligne et déserte, filant vers l'est. À gauche, une forêt, à droite, le terrain d'aviation.

Il était seul dans la Daewoo. Après avoir roulé un kilomètre, il regarda dans le rétroviseur et aperçut une voiture, assez loin derrière lui.

Encore cent mètres. Il se mit à surveiller les bois sur sa gauche et aperçut une sorte d'auberge en retrait de la route. Un chemin en U y conduisait et permettait d'en repartir, le bâtiment se trouvant au fond du U. Malko s'y engagea. Il arrivait à la hauteur de l'auberge lorsqu'il vit une voiture tourner à son tour dans le chemin. La preuve qu'il était vraiment suivi. Cette auberge n'était fréquentée que l'été. En hiver, il n'y avait pas un chat. Il tourna à gauche, derrière le bâtiment fermé, disparaissant du champ de vision de ses suiveurs.

Il passa derrière le bâtiment désert et repartit vers la route principale par l'autre branche du U. Il aperçut dans le sous-bois une vieille Dacia beige. Le piège était tendu. Il était presque arrivé à la

route principale quand la voiture qui le suivait émergea à son tour derrière l'auberge. Au moment où elle accélérât pour le rattraper, la Dacia surgit du sous-bois, lui coupant la route.

Quatre hommes en jaillirent.

Malko stoppa et repartit en marche arrière. Un coup de feu claqua. Un des occupants de la Dacia s'effondra. Les trois autres s'écartèrent. Un homme jaillit de la voiture immobilisée et partit en zigzaguant dans le sous-bois. Il avait un pistolet à la main. Fonçant en marche arrière, Malko parvint à hauteur des deux véhicules.

Le feutre en bataille, Vasil Malutan menaçait d'un long couteau le conducteur de la voiture interceptée, une Golf noire. Deux autres jeunes gens à la tignasse noire et frisée qu'on n'aurait pas aimé rencontrer dans un endroit désert étaient penchés sur leur troisième camarade, étendu sur le dos, paraissant mal en point. Le chauffeur de la Golf, un basané aux cheveux ondulés, au teint olivâtre et au menton chevalin, semblait partagé entre la fureur et la terreur. En voyant Malko, il lui lança :

— *Who are you ? What the Hell it means !*

Il parlait anglais, mais avec un fort accent espagnol.

— Sortez de cette voiture, répliqua Malko, et dites-moi pourquoi vous me suiviez avec votre ami ?

Le visage de l'inconnu se ferma instantanément et il ne répondit pas. Vasil Malutan jeta une interjection en direction de ses trois copains. Les deux en état de marche accoururent. L'un fit le tour de la Golf, se glissa sur le siège avant et piqua le flanc du conducteur avec un couteau, comme on fait avancer un animal, jusqu'à ce qu'il jaillisse de la voiture en proférant des injures, moitié espagnol, moitié anglais.

Vasil Malutan continuait à appuyer la pointe de son couteau contre une de ses carotides. Malko fouilla le prisonnier, trouva une liasse de lei, une de dollars et un passeport américain. Il l'ouvrit et lut le nom : Duarte Gomez, né le 13 juin 1956 à Varadero, Cuba.

— Pourquoi me suivez-vous ? demanda à nouveau Malko, de plus en plus étonné.

Duarte Gomez baissa la tête sans répondre. Son compagnon s'était volatilisé dans les bois. Que faisait un Cubano-Américain au fond de la Roumanie ? Vasil Malutan commençait à jeter autour de lui des regards inquiets. Il lança à Malko :

— *We go ! Politia.*

Visiblement, il craignait l'irruption de la police. Malko désigna le jeune homme étendu qui, visiblement, ne respirait plus.

— Et lui ?

Vasil Malutan eut un geste désinvolte.

— *Tzigan ! No problem !*

Il jeta un ordre aux deux survivants, et, à trois, ils entraînèrent

Duarte Gomez vers la Dacia grise. Au passage l'un des deux frisés se pencha sur le mort et lui fit les poches rapidement, mais efficacement, sortant une mince liasse de lei.

Tout cela déplaisait souverainement à Malko... Mais il ne pouvait plus reculer. Il se pencha à l'intérieur de la Golf et ouvrit la boîte à gants. Le contrat de location qui s'y trouvait était établi au nom de Duarte Gomez. Il le laissa sur place. Vasil et ses deux amis venaient de faire entrer leur « prisonnier » dans le coffre de la Dacia, en tapant dessus comme des sourds... Vasil revint vers Malko avec un sourire angélique.

— *Domnul (27), we go see my friend*, annonça-t-il.

Malko n'avait plus qu'à suivre la Dacia. Ils regagnèrent la route Ploesti-Bucarest, pour filer vers le centre, descendant ensuite le boulevard Ana Ipatescu. Puis la Dacia s'engagea dans un dédale de ruelles mal pavées, pour s'arrêter finalement sur une petite place triangulaire, bordée de vieilles maisons, en face d'une porte en bois où s'étalait une inscription : « Vulcanizar auto. »

Un garage.

Vasil Malutan jaillit de la Dacia et pénétra dans l'échoppe, après un clin d'œil à Malko. Il y resta une dizaine de minutes, ressortit et rejoignit Malko dans la Daewoo. Avec le même sourire angélique, il expliqua à Malko que le garagiste réclamait cent dollars pour les laisser entrer avec le prisonnier.

Résigné, Malko lui donna l'argent, et le jeune voyou disparut à nouveau pour réapparaître en compagnie d'un type mal rasé en salopette qui ouvrit les deux battants de bois pour laisser entrer la Dacia. Vasil se mit au volant et entra, traversa un premier atelier pour stopper dans un second local encombré de matériels divers. Un établi, des piles de vieux pneus, des moteurs rouillés, des bouteilles d'air comprimé.

Une porte coulissante séparait les deux pièces : le garagiste la fit coulisser, les séparant de son atelier. Aussitôt, un des « assistants » de Vasil Malutan ouvrit le coffre de la Dacia, et, à trois, ils forcèrent Duarte Gomez à se mettre debout. Avec un vieux câble électrique, ils lui ligotèrent les mains derrière le dos, et, d'une bourrade, l'envoyèrent dinguer sur une pile de vieux pneus.

Vasil Malutan ressortit alors son couteau et demanda à Malko dans son anglais quasi incompréhensible :

— *Domnul, you want him talk ?*

En voyant le couteau, le prisonnier se mit à glapir des injures et des menaces. Comme il essayait de se remettre debout, un des frisés lui décrocha un formidable coup de pied dans le foie qui le renvoya sur les pneus. Malko était écoeuré. Il aurait volontiers relâché l'homme, mais ce dernier savait sûrement qui avait tué Lee Brookner à Moscou.

Et cela, il fallait qu'il le dise.

Et surtout, comment il avait retrouvé Malko à Bucarest.

CHAPITRE XI

Malko s'approcha de Duarte Gomez, le passeport de celui-ci à la main. Le Cubain, maintenu par les deux sbires de Vasil Malutan, gardait la tête obstinément baissée, fuyant son regard. Les mâchoires serrées, tous les muscles de son corps bandés, il s'apprêtait visiblement à subir un interrogatoire pénible, sans la moindre intention de dire un mot.

— Mister Gomez, dit Malko, qui vous a envoyé en Roumanie ?

Autant parler à un mur. Malko répéta sa question à plusieurs reprises, sans même obtenir du prisonnier un regard. Duarte Gomez était tassé sur lui-même, comme un animal pris au piège, prêt à saisir la moindre occasion de s'enfuir. Vasil Malutan le fixait, comme un chat affamé regarde un pigeon bien gras, en claquant des mâchoires... Il secoua la tête avec accablement et dit à Malko :

— *Domnul*, il pas parler. Il faut laisser aller.

— Pas question, fit Malko furieux.

C'était justement cette réponse qu'attendait le Roumain... Avec son habituel sourire angélique, il s'interposa entre Malko et le prisonnier.

— *Domnul*, vous laissez moi... suggéra-t-il.

Au même moment, la porte séparant la pièce où ils se trouvaient de l'atelier coulissa, laissant apparaître la tête du « vulcaniseur ». Celui-ci lança quelques mots à Vasil Malutan avant de refermer. Le jeune Roumain traduisit aussitôt :

— Il ferme dans un quart d'heure. *Domnul*, il faudra repartir.

Le Cubain, qui comprenait l'anglais, sembla se détendre. Le temps jouait en sa faveur. Furibond, Malko jeta à Vasil :

— Vous avez une idée pour le faire parler ? Proprement.

L'autre échangea quelques mots avec ses deux complices dont l'un éclata de rire en racontant une histoire visiblement très drôle. Du moins, à ses yeux.

— *Domnul*, Yatcha a idée, dit-il. Pas douleur, mais beaucoup peur.

Si quelqu'un avait inventé la torture indolore, cela se saurait... Sceptique, Malko demanda :

— C'est quoi son idée ?

Vasil Malutan lui expliqua, en dépit de son vocabulaire indigent :

— C'est abominable ! objecta Malko.

Le Roumain baissa ses longs cils sans répondre, arborant un sourire faussement niais signifiant que l'on ne faisait pas d'omelette sans casser des œufs. Les secondes passaient. Malko savait que Duarte Gomez était détenteur d'un secret explosif qui mettait en danger la vie des deux défecteurs et que, dans quelques minutes, il serait obligé de

le relâcher.

— Bon, essayez, lança-t-il à Vasil Malutan. Mais faites attention.

Le Roumain n'attendait que cela. Il lança un aboiement et aussitôt les deux Tziganes se ruèrent sur le prisonnier et l'allongèrent sur le ventre. L'un s'assit à califourchon sur son dos, lui donnant des coups de bâton sur la nuque qu'il tentait de redresser. L'autre fit glisser son pantalon et son slip le long de ses hanches, découvrant des fesses poilues. Duarte Gomez se mit à hurler.

Malko détourna la tête, réprimant une sérieuse envie de vomir. Le renseignement n'était décidément pas toujours un métier de seigneur. Mais il devait penser à l'enjeu de cette mission : arracher les ongles du SVR pour des années et débusquer les « branches pourries » de la Maison-Blanche.

Un des Tziganes était en train de traîner une bouteille d'air comprimé sur le sol, d'où sortait un long tuyau de caoutchouc terminé par un embout de métal. On s'en servait tous les jours moyennant la somme modique de mille lei. Les yeux brillants d'une joie sadique, le jeune Tzigane enfonça violemment la canule métallique dans l'anus du prisonnier. Celui-ci se débattit en vain, hurlant des injures en anglais et en espagnol. Câlin, Vasi ! Malutan vint s'accroupir devant lui, et dit dans son mauvais anglais :

— Il faut dire...

— *Fuck you !* hurla le Cubain, fou de terreur.

Son cri se termina en un hurlement déchirant. Le Tzigane debout à côté de la bouteille d'air comprimé venait de tourner la valve cannelée. Un jet d'air sous pression avait fusé dans les intestins du prisonnier ! Celui-ci se tordit de douleur, désarçonnant l'homme assis à califourchon sur son dos.

— Arrêtez tout de suite ! cria Malko.

Au lieu d'obéir, le jeune Tzigane, les yeux luisants comme ceux d'un loup, tourna encore un peu la valve, envoyant une giclée supplémentaire d'air sous pression.

Le hurlement de Duarte Gomez fit trembler les murs de l'appentis. De rage, Malko bondit sur le jeune Tzigane qui tenait la bouteille. Au lieu de la lâcher, ce dernier s'y accrocha et dans la bousculade, il perdit l'équilibre, les doigts encore crispés sur la valve. Lui et la bouteille tombèrent en même temps, mais la lourde bouteille pivota dans sa chute et la valve accomplit un quart de tour, libérant une importante quantité d'air comprimé.

Les yeux écarquillés, le second Tzigane continuait stupidement à maintenir l'embout enfoncé dans l'anus du Cubain. Une puissante giclée d'air comprimé se déversa dans ses intestins déjà dilatés. Il poussa un nouveau hurlement atroce, en roulant sur le côté.

Malko, d'un coup de pied, venait enfin de faire lâcher prise au

Tzigane accroché à la bouteille, et fermait frénétiquement la valve. Il se redressa et son regard tomba sur Duarte Gomez. Bleu à force d'être blanc, la bouche grande ouverte, bavant, les yeux hors de la tête, il n'arrivait même plus à crier. Les intestins éclatés, il risquait une mort atroce.

— Vite, cria Malko, il faut l'emmener à l'hôpital.

Vasil et ses deux équipiers ne bougèrent pas. L'ami de Ruxandra dit avec un sourire de hyène :

— Pas possible, *Domnul*, la *politia*...

— Faites ce que je vous dis, intima Malko, blême de fureur et de dégoût.

Sans obtenir plus que des sourires gênés. Le Cubain se tordait toujours à terre, laissant échapper des jappements horribles. La porte de l'atelier coulisssa bruyamment sur le garagiste écarlate, qui interpella Vasil Malutan d'une voix courroucée. Le jeune Roumain lui répondit de son habituelle voix pleine de douceur, tandis que les cris du Cubain devenaient de plus en plus aigus, vrillant les tympans d'une manière atroce.

Malko se pencha sur lui pour défaire ses liens. Il vit à peine le garagiste surgir, brandissant une énorme clef anglaise qu'il abattit avec une violence inouïe sur le crâne de Duarte Gomez. Malko entendit les os craquer et vit la calotte crânienne s'enfoncer sous le choc. Déjà, le garagiste recommençait. Cette fois, le prisonnier cessa de crier d'un coup. Cela sentait le sang, les gaz, la graisse. Malko avait l'impression de vivre un cauchemar...

Le garagiste jeta la clef anglaise sur un tas de ferraille et hurla quelque chose avant de claquer la porte. Vasil Malutan, qui n'avait pas bronché, dit de sa voix douce et respectueuse :

— *Domnul*, il veut nous partis vite. Avec lui...

Malko l'aurait tué. Mais à quoi bon discuter. Devinant sa fureur, le Roumain proposa d'un ton conciliant :

— *Domnul*, *you go. I take care.*

— Qu'est-ce que vous allez en faire ? demanda Malko.

Vasil Malutan eut un sourire tranquille.

— Beaucoup petits lacs près Baneasa, *Domnul*. C'est hiver. Tranquilles jusqu'au printemps.

Livide, Malko sortit de l'atelier. Dans toute sa carrière, jamais il n'avait vécu une telle scène d'horreur. Répugnant. Il était vraiment chez les brutes. Au passage, le garagiste le salua poliment, comme s'il venait de réparer une roue... L'air frais et humide lui fit du bien, mais quand il se mit au volant, ses mains tremblaient. Il conduisit comme un automate jusqu'à l'*Intercontinental*. Maintenant, personne ne le suivait plus, mais à quel prix...

Après trois vodkas, Malko n'avait pas encore retrouvé son calme. Il avait feuilleté le passeport du mort sans y trouver la moindre indication utile. Le document était tout neuf, émis un mois plus tôt. Devant l'importance de sa découverte, il se résolut à appeler Franck Capistrano.

— Vous avez du nouveau ? demanda le *Spécial Advisor* de la Maison-Blanche.

Malko fut évasif, à cause des écoutes possibles, lui communiquant simplement le numéro du passeport et le nom du Cubain.

— Je vérifie avec le State Department et je vous rappelle, promit l'Américain.

À Washington, il était deux heures de l'après-midi, ce qui laissait du temps pour des recherches administratives. Ruxandra Andreanu frappa à sa porte quelques minutes plus tard, visiblement soucieuse.

— Vasil m'a appelée, dit-elle d'emblée. Il est désolé, c'est un accident. Les Tziganes utilisent souvent cette méthode pour faire payer les victimes de racket récalcitrantes. Vous n'auriez pas dû vous en mêler.

— On ne doit pas vivre sur la même planète, fit sèchement Malko. Vasil et ses amis sont d'abominables crapules.

Ruxandra Andreanu n'eut pas le temps de répondre : le téléphone sonnait.

— J'ai appris deux ou trois choses intéressantes, annonça Franck Capistrano. Duarte Gomez était un Cubain anticastriste, qui a fui La Havane en 1970. Il a été récupéré par nos forces spéciales de la Central America Task Force en 1982, quand on participait à la lutte contre les sandinistes, au Nicaragua. Il était alors rattaché à la direction des opérations.

Malko tiqua intérieurement. Duarte Gomez avait donc appartenu à la CIA !

— Il a quitté le Honduras en 1986, continua Franck Capistrano. On ne lui a pas renouvelé son contrat. Il avait détourné cent trente-cinq mille dollars et il avait été convaincu de violences mortelles exercées sur des prisonniers. Il balançait les sandinistes qui refusaient de collaborer du haut d'un pont surplombant un torrent de trente mètres...

Malko se sentit un peu moins coupable.

— C'est tout ? demanda-t-il.

— Non. En 1990, il s'est fait piquer à Miami avec de la cocaïne qu'il ramenait du Honduras. Comme il a collaboré avec le DA (28), il n'a pris que six ans. Grâce aux remises de peine, il est sorti du

pénitencier d'Atlanta il y a six mois. Depuis, on n'a rien sur lui.

— Il n'était pas seul, dit Malko, je vais essayer d'identifier et de retrouver l'homme qui se trouvait avec lui.

* *

*

— Je l'ai retrouvé ! souffla Ruxandra, la main sur le récepteur. Il est au *Lido*.

Depuis vingt minutes, elle appelait tous les hôtels de Bucarest en demandant Duarte Gomez.

— On y va, dit Malko, qui grillait d'impatience.

Avant de partir pour Kichinev, il fallait lever cette hypothèque. Or, chaque heure comptait. Affolés par son silence, Evgueni Polyakov et son amie pouvaient commettre une imprudence fatale.

Dix minutes plus tard, il poussait la porte tournante du *Lido*. À l'intérieur, ce n'étaient que boiseries, cuivres, épaisse moquette. Une atmosphère élégante bien éloignée de l'austérité de l'*Intercontinental*. Sur la droite, il y avait un magnifique bar en acajou, désert.

— Attendez-moi là, dit Ruxandra, et commandez-moi une « Original Margarita » une part de citron vert, deux parts de Cointreau, trois parts de tequila « Tres Maguyes ».

Elle fonça à la réception tandis que Malko s'installait au bar. La Roumaine le rejoignit dix minutes plus tard, but son cocktail d'un trait et en recommanda un, après avoir allumé une Gauloise blonde.

— Ce Cubain habitait bien ici, annonça-t-elle, mais seul. Il avait un ami qui venait le chercher tous les jours : un Américain d'une cinquantaine d'années, chauve, gros, d'apparence négligée.

— Son nom ?

— Il ne sait pas. Il ignore aussi où il habitait.

— Vous croyez qu'on pourrait fouiller la chambre de Duarte Gomez ?

Elle sourit.

— Je peux essayer. Attendez-moi là. J'ai son numéro de chambre.

— Non, je viens avec vous, dit Malko.

Ils firent le tour de la salle à manger pour ne pas passer devant la réception et prirent l'ascenseur jusqu'au troisième. Une femme de chambre poussait un chariot de linge et Ruxandra l'aborda avec un sourire innocent.

— On a oublié notre clef. 326. Vous pouvez nous ouvrir ?

Trente secondes plus tard, ils pénétraient dans la chambre de Duarte Gomez. La fouille fut rapide. Quelques affaires, des magazines X, un briquet Zippo de la nouvelle série « Formule 1 ». Pas un papier personnel. Juste un billet d'avion avec un retour open

Bucarest-Washington que Malko empocha.

Il n'y avait plus qu'à repartir.

— L'ami de Duarte Gomez est sûrement déjà loin, conclut Malko. Comme nous ignorons son nom, il n'y a aucune chance de le retrouver.

— De toute façon, conclut Ruxandra, il ne vous embêtera plus. Nous pouvons partir pour Kichinev demain, dès que vous aurez votre visa.

* *

*

Dell Claridge n'arrivait pas à se débarrasser de son angoisse. Depuis le moment où leur voiture avait été entourée par les quatre Tziganes, son cœur n'avait pas repris un rythme normal. Au début, il avait agi instinctivement, tirant sur ses adversaires pour se frayer un passage, courant ensuite à travers bois à perdre haleine, jusqu'à ce qu'il soit sûr de ne pas être suivi.

Il avait débouché sur la route Ploesti-Bucarest, et était monté dans un bus qui attendait et, Dieu merci pour ses nerfs, avait démarré tout de suite. Il était descendu dans le nord de la ville, gagnant ensuite son hôtel, l'*Ambassador*, en taxi. En cinq minutes, il avait payé et fait sa valise, puis repris un taxi jusqu'à l'aéroport. Jamais il ne s'était autant félicité d'avoir été prudent. La voiture était louée au nom de Duarte Gomez, ils ne séjournaient pas dans le même hôtel, rien ne les reliait l'un à l'autre...

Pendant tout le trajet jusqu'à l'aéroport, il s'était creusé la tête, cherchant à se rappeler s'il avait laissé un indice dans la voiture. Le pire, c'est qu'il ignorait entre les mains de qui le Cubain était tombé et combien de temps il mettrait à parler. Il fallait coûte que coûte que lui, Dell Claridge, ait déjà quitté la Roumanie. Ne parlant pas un mot de roumain, il était paniqué à l'idée de se retrouver traqué dans ce pays.

À l'aéroport, il avait consulté le tableau des départs. Il y avait un vol pour Rome quarante minutes plus tard. Après avoir réservé une place, il était allé dans les toilettes se débarrasser de son pistolet, un Glock qui valait pourtant huit cents dollars et avait déjà franchi plusieurs contrôles, dont celui de l'aéroport de Moscou. Démonté et dissimulé dans sa valise, il ne risquait pas trop de déclencher les alarmes magnétiques, la plupart des pièces n'étant pas métalliques. Mais là, il ne voulait plus courir le moindre risque. Déjà, le retour aux États-Unis risquait d'être houleux. Là-bas au moins, il n'était pas seul...

L'Immigration passée, il s'était rendu au *duty free* pour rafler une

boîte de chocolats et s'en était bourré jusqu'au départ de l'avion. Maintenant, il avait deux heures à attendre une correspondance pour Londres. Il avait hâte de retrouver un pays où on parlait anglais. Il coucherait là-bas et prendrait un vol le lendemain matin pour Washington.

— Donnez-moi un autre Defender, demanda-t-il au barman.

L'alcool faisait fondre peu à peu la boule dure qui pesait sur son estomac. Tout avait pourtant si bien commencé, avec le coup de fil d'un de ses anciens chefs, Mark Spry, reconverti dans l'immobilier.

Depuis l'époque où ils transportaient des armes destinées aux « Contras » à partir de l'Arkansas, ils ne s'étaient pas beaucoup vus. Un coup de fil de temps à autre. Dell Claridge végétait. Avec l'argent gagné au service de la CIA, il avait ouvert une petite agence de détective privé, dans la 18^e Rue, à Washington. Filatures, adultères, recouvrement de créances, toutes les affaires foireuses d'une grande ville. Faute d'argent pour louer un appartement, Dell Claridge dormait dans son bureau et se négligeait de plus en plus.

Lorsque Mark Spry l'avait appelé, deux mois plus tôt, son compte en banque était à découvert de mille sept cent soixante-cinq dollars quarante-cinq et il ignorait comment le couvrir.

Il s'était dit tout de suite que Mark Spry était trop chaleureux pour être honnête, mais avait quand même accepté son invitation à déjeuner à l'*Occidental Grill*, sur Pennsylvania Avenue. Un restaurant qu'il n'avait pas les moyens de s'offrir, même en rêve.

Ce n'est qu'au troisième Defender, sans glace, que Mark Spry avait dévoilé ses batteries... Avec n'importe qui d'autre, Dell Claridge se serait levé et serait parti. Non par scrupules moraux, mais par frousse. Une chose l'avait retenu : du temps où il travaillait pour la CIA, il avait retenu qu'au service de gens puissants, on pouvait faire beaucoup de choses totalement illégales, sans le moindre risque.

Alors, finalement, l'offre de Mark Spry n'était pas idiote. Parce que Mark Spry avait de véritables connexions, au plus haut niveau. L'ancien agent de la CIA avait fait glisser sur la table, une enveloppe épaisse en disant à mi-voix :

— Là-dedans, il y a dix mille dollars. Tu auras les quarante mille à ton retour. Plus les frais.

Dell Claridge n'avait pu alors s'empêcher de mettre la main dessus et de l'empocher. C'était inouï. D'un seul coup, il n'avait plus de problèmes !

Et tout s'était bien passé. Il faut dire que Spry lui avait mâché le travail... Le seul point un peu délicat était d'introduire une arme en Russie. Grâce au Glock dont la plupart des pièces étaient en plastique, cela avait marché. L'homme qu'il avait abattu sur le quai du métro lui était inconnu et cela ne lui avait fait ni chaud ni froid. Il l'avait suivi

depuis son hôtel.

Le soir même, il reprenait l'avion pour New York avec l'enveloppe dérobée à sa victime et qu'il n'avait même pas été tenté d'ouvrir : Mark Spry l'avait averti que s'il le faisait, il pouvait dire adieu à la vie... De nouveau, ils avaient déjeuné à l'*Occidental Grill*. L'échange, enveloppe contre *brief case* contenant quarante mille dollars, s'était fait dans la Buick de Mark Spry. Dell Claridge avait bien été nerveux, les jours suivants, mais comme rien ne se produisait, il avait retrouvé sa sérénité. Il ne pensait pas revoir Mark Spry avant un bon bout de temps. Et puis, huit jours plus tôt, il y avait eu un nouveau coup de fil et un nouveau rendez-vous.

Cette fois, Mark Spry avait pris moins de précautions, allant droit au but. Il s'agissait d'éliminer trois personnes. Des non-Américains, dans un pays étranger. Pour deux cent mille dollars. Mark Spry avait fait miroiter à Dell Claridge qu'avec cette somme, plus ce qu'il avait déjà gagné, il pourrait monter une petite affaire en Floride et, enfin, se la couler douce... Il allouait encore cinquante mille dollars pour un éventuel complice. En laissant entendre qu'il n'était pas absolument indispensable de ramener celui-ci.

Dell Claridge n'avait pu dire non. Quant au complice, le ciel le lui avait déjà envoyé. Trois jours plus tôt, un Cubain rencontré jadis au Honduras et tout juste sorti de prison lui avait téléphoné pour lui demander un job.

Cette fois, tout avait foiré. Évidemment, il lui restait les cent mille dollars d'acompte, à peine écornés par les frais. Mais l'avenir n'était pas vraiment rose. Mark Spry allait être furieux d'apprendre l'échec de sa mission.

Pour se donner du courage, Dell Claridge commanda un nouveau Defender que le barman lui apporta avec un sourire complice. Il sentait bien que l'Américain n'était pas dans son assiette.

CHAPITRE XII

La voix du général Nicolaïev, directeur des gardes-frontière, vibrait d'émotion. C'était rarissime qu'il appelle lui-même, sans passer par une secrétaire.

— Viatcheslav Ivanovitch ! annonça-t-il, nous avons trouvé.

Le général Troubnikov eut l'impression que son cœur se dilatait. Depuis la disparition du général Polyakov et de sa maîtresse, le seul indice relevé sur leur éventuelle destination ou la façon dont ils avaient quitté la Russie était la présence à Bucarest d'un agent de la CIA, Malko Linge. Or, la *rezidentura* roumaine, en dépit de ses pressions sur le SRI roumain, n'avait pas encore localisé ce dernier.

— Bravo ! Hurrah ! fit-il. Où sont-ils ?

La réponse du directeur des gardes-frontière doucha un peu son enthousiasme.

— Où ils sont aujourd'hui, je n'en sais rien, avoua-t-il. Mais nous savons désormais que le jour du meurtre de leurs deux gardes, ils ont embarqué sur le vol Air Moldova de 12 h 55, à destination de Kichinev, au départ de l'aéroport de Vnukovo. Ils sont arrivés à Kichinev deux heures et demie plus tard.

— Mais comment avez-vous découvert cela ? interrogea le général Troubnikov, bluffé.

— Grâce à l'information que vous nous avez communiquée concernant la présence à Bucarest d'un agent de la CIA, Malko Linge, qui se trouvait à Moscou quelques jours plus tôt. J'ai demandé à mes services de vérifier toutes les listes de passagers à destination de Bucarest ou de Kichinev sur les vols ayant quitté Moscou le jour de la disparition du général Polyakov.

— Mais ils n'ont sûrement pas voyagé sous leur véritable identité, objecta Troubnikov.

— Non, bien sûr. Mais sur les fiches d'embarquement, on est obligé de noter le numéro de leur passeport. Nous avons donc vérifié tous les passeports de tous les passagers de ces vols. Afin de voir s'ils correspondaient à des individus identifiés. Cela a pris du temps. C'est ce matin seulement que mes services ont découvert la vérité. Sur le vol Air Moldova Moscou-Kichinev, il y avait deux passagers dont les numéros de passeport enregistrés par nos services ne correspondaient pas aux noms inscrits sur les fiches de départ.

— C'est-à-dire ?

— Il s'agit de passeports égarés par leur propriétaire et signalés disparus qui ont été « lavés » et maquillés avec de nouvelles photos correspondant à de nouvelles identités. Le général Polyakov est parti

sous le nom de Serguei Ivanovitch Vorontsov, et Fedora Kulak sous celui de Dimitrova Fedorova Koleshnichenko.

— Ils sont donc arrivés en Moldavie sous ce nom ?

— Évidemment. Mais s'ils ont utilisé deux passeports, ils en avaient peut-être quatre et ils sont déjà repartis de Moldavie sous d'autres noms. Avec l'aide de l'ambassade américaine de Kichinev.

Le cerveau du général Troubnikov tournait à cent mille tours minute.

— J'alerte la *rezidentura* de Kichinev immédiatement.

— J'espère qu'il sera encore temps, conclut le général Nicolaiev avant de raccrocher.

Le général Troubnikov était déjà en train de rédiger un message à l'attention du *rezident* de Kichinev. Un poste minuscule où on ne mettait pas les meilleurs... Sa secrétaire le porta aussitôt à la salle du chiffre. Le directeur du SVR eut le temps de fumer la moitié d'un paquet de cigarettes avant de recevoir la réponse de Kichinev.

— Il y a un certain Serguei Vorontsov à l'hôtel *Seabaco* de Kichinev.

* *

*

La route filait tout droit au milieu d'une plaine grise qui se prolongeait jusqu'à la mer Noire. Pas un relief, rien que cette morne étendue à perte de vue. Peu de circulation : des chariots à cheval, des camions et quelques voitures. En dépit de son nom pompeux, E-581, ce n'était qu'une modeste route à deux voies, plutôt mal entretenue, où on ne pouvait rouler qu'à quatre-vingts kilomètres à l'heure, des voitures de police étant embusquées partout.

Malko, qui conduisait la Mercedes de Ruxandra Andreanu, ralentit à l'entrée d'une agglomération, Birlad, laide et triste avec ses alignements de clapiers décatés.

— Nous ne sommes plus loin, annonça Ruxandra, la carte sur les genoux. Ensuite, il y a Husi et puis la frontière. De là, Kichinev est à une heure environ.

Ils avaient quitté Bucarest vers midi. Malko s'était rendu le matin même à la minuscule ambassade de Moldavie, au 40, allée Alexander où, pour quarante dollars, il avait obtenu instantanément un visa. Depuis, ils roulaient vers l'est, sous un ciel sombre et bas, dans ce paysage désolé. Le plan était simple : récupérer les deux fugitifs à Kichinev, et ensuite reprendre la route jusqu'à la frontière où ils prendraient des visas pour les deux Russes. Ruxandra avait juré que c'était possible... Le couple se cacherait ensuite chez elle jusqu'à son exfiltration par la mer Noire.

Malko se détendait un peu. Personne ne les avait suivis au départ de Bucarest. Il croisait mentalement les doigts pour que tout se passe bien à Kichinev. Il ralentit. La route glissante se faufilait entre quelques modestes collines. Entre les virages que rien n'annonçait et les tracteurs, mieux valait être sur ses gardes. Ils trouvèrent ensuite une longue ligne droite terminée par un panneau annonçant la frontière.

— Il va falloir être patients... soupira Ruxandra.

* *

*

La barrière de la douane franchie, la route montait doucement au milieu d'un bois de pins. Ils étaient en République moldave. Malko jeta un coup d'œil à sa Breitling *Crosswing*. Une heure et demie pour franchir la frontière ! Du côté roumain, c'était relativement rapide, mais les Moldaves, jaloux de leur indépendance toute neuve, étaient exaspérants. Une nuée de fonctionnaires s'était abattue sur eux, exigeant toutes sortes de taxes dont ils donnaient reçu sur des bouts de papier grisâtre, pour des sommes microscopiques. Cela sentait le bon vieux communisme... Les visages fermés, les fonctionnaires hautains, les maisons délabrées... Une voiture de police était garée devant le poste-frontière, un pneu crevé. Pour égayer le tout, une petite pluie fine s'était mise à tomber...

— Voilà le Prout ! annonça Ruxandra alors qu'ils franchissaient un pont sur une petite rivière, frontière naturelle entre la Moldavie et la Roumanie.

Le paysage était accidenté et boisé. On ne voyait presque pas de villages et encore moins de voitures. C'était la Russie en 1950. Des paysans emmitouflés et résignés attendaient sur le bord de la route d'improbables bus. On avait l'impression d'un pays abandonné. Ruxandra alluma une Gauloise blonde et annonça :

— Nous serons à Kichinev dans une heure.

Malko se sentit à nouveau étreint par l'anxiété. En Moldavie, les Russes étaient encore puissants. C'était un pays de la CEI, où le SVR était appuyé par les troupes russes de la XV^e armée. Le général Polyakov aurait pu trouver un meilleur refuge.

* *

*

Fedora Kulak se retenait aux barres d'appui bordant les marches de la piscine intérieure, superbe dans un flamboyant maillot rouge une pièce qui moulait ses formes somptueuses. Sur le carrelage blanc des

murs se reflétaient les néons blafards du plafond. Le *Seabaco* était moderne, certes, mais construit selon les normes soviétiques, et la façade avait toute la grâce d'un bunker avec son béton grisâtre... Quatre jours qu'ils se trouvaient à l'hôtel. Chaque heure était une épreuve. Elle n'osait plus téléphoner à l'homme de la CIA, par crainte des écoutes. On se trouvait dans un pays communiste où on écrivait le roumain en caractères cyrilliques... Avec une ambassade russe et une *rezidentura* du SVR.

Evgueni Polyakov et elle ne sortaient de leur chambre que pour se rendre à la salle à manger envahie de juifs new-yorkais d'origine moldave ayant fait fortune et revenant au pays. En l'absence d'instructions précises de la CIA, les deux défecteurs n'osaient pas bouger. La ville de Kichinev, surtout en hiver, était carrément sinistre. Bâtie sur une série de collines dominant le Brac, une rivière sinueuse allant rejoindre le Dniepr, elle avait été totalement détruite en 1941 et n'offrait que peu de curiosités aux touristes. Les rues se coupaient à angle droit, de vieilles maisons de bois les bordaient, quelques rares bâtiments du XIX^e siècle subsistaient, et de hideuses constructions futuristes s'élevaient partout, dont la présidence, qui ressemblait à un site de lancement de cap Canaveral...

Au moment où elle allait plonger dans l'eau tiède chlorée, Fedora Kulak accrocha du regard le reflet d'un homme debout dans l'encadrement de la porte menant aux ascenseurs. Les mains dans les poches d'une veste de cuir, un chapeau sur la tête, il la regardait... Son poulx monta d'un coup comme une flèche... L'inconnu ne bougeait pas. Ce n'était pas un admirateur. Elle se retourna lentement, prenant soin de faire saillir sa croupe et ses seins et lui fit face. En une fraction de seconde, elle fut sûre de son intuition et réprima une violente envie de vomir.

Ils les avaient retrouvés.

Elle n'avait plus envie de plonger... C'était sa seule distraction, à part les récréations sexuelles avec son amant. Elle avait toujours pratiqué le sport, depuis l'époque où elle s'entraînait à son métier de garde du corps. C'était un besoin chez elle. Nager dans ce bain de chlore n'était pas ragoûtant, mais c'était mieux que rien. Evgueni Polyakov, lui, s'était mis à écrire. Toutes les informations que dégorgeait son cerveau. Depuis deux jours, il alignait, d'une écriture fine et précise, des noms, des dates, des faits, des numéros de comptes bancaires, des références. La quintessence de ce qu'il avait archivé au cours des trente dernières années. Tout ce qui allait assurer son avenir.

Fedora lui avait proposé de prendre un peu d'exercice, mais il avait refusé. Plus les heures passaient, plus Polyakov et elle reprenaient de l'assurance, en se disant qu'ils avaient vaincu la puissante machinerie répressive de la Russie.

Ils avaient été trop optimistes...

L'inconnu pivota lentement et alluma une cigarette. Elle regarda autour d'elle : pas de téléphone pour prévenir Evgueni Polyakov. Elle réfléchit quelques secondes et sa décision fut vite prise. Elle sortit de l'eau et enfila sur son maillot son peignoir de bain, le nouant lâchement de façon à dévoiler en grande partie ses formes. Puis, elle se dirigea d'un pas naturel vers le couloir. Il était vide. Mais lorsqu'elle arriva devant l'ascenseur, elle aperçut l'homme, assis sur une banquette. Comme la porte de la cabine s'ouvrait, il se leva et la rejoignit, pénétrant dans la cabine à sa suite. Leurs regards se croisèrent fugitivement, ce qui lui apporta une confirmation supplémentaire. Des regards comme celui-là, elle en avait croisé des centaines. Tous sortis du même moule.

Fedora Kulak avait retrouvé tout son calme.

— *Kakoi etage ?* (29) demanda-t-elle en russe avec un sourire, après avoir appuyé sur le troisième.

— *Tôt zhe chto i vy* (30), grommela l'homme, sans la regarder.

Les yeux mi-clos, elle l'examina. Il avait probablement une arme dans sa poche, et n'était sûrement pas seul dans l'hôtel. Cela devait grouiller de kagébistes.

Elle se tourna à demi et lui sourit. Engageante. En même temps, de la main gauche, elle défaisait la cordelière du peignoir, qui s'ouvrit, dévoilant son maillot, ses longues cuisses, sa poitrine généreuse. Instinctivement, l'homme regarda. Il ne vit même pas arriver la manchette qui lui brisa net l'arête du nez, l'étourdissant. Un flot de sang s'échappa de ses narines, tandis qu'il glissait le long de la cloison.

Fedora Kulak se pencha, rajusta son peignoir et arracha une des épingles d'acier qui tenaient son chignon. Prenant l'homme par les cheveux de la main gauche, de la droite, elle lui enfonça d'un coup sec l'aiguille dans l'œil gauche... Il eut un sursaut effroyable lorsque son cerveau fut traversé. Ses pieds cognèrent la cloison en une série de spasmes désespérés. Mais en quelques secondes, il retrouva une immobilité définitive...

Tranquillement, la jeune femme arracha l'aiguille souillée de sang et de matière cervicale, l'essuya au manteau de cuir, refit son chignon d'un tour de main et y replanta l'aiguille. C'était un des trucs qu'on lui avait appris. En plus, un homme armé se méfie rarement d'une femme, surtout si elle est belle et à demi nue...

L'ascenseur arrivait au troisième. Vivement, elle appuya sur le bouton « sous-sol ». Personne n'utilisant la piscine elle avait peu de chances de croiser quelqu'un. Un peu de sang coulait de l'œil du mort, le long du visage. Sans plus... Arrivée en bas, Fedora sortit de la cabine, prit l'homme sous les aisselles et le traîna jusqu'à la piscine. Elle avait la force d'un homme grâce à son entraînement physique...

En moins d'une minute, elle l'eut tassé dans la cabine de déshabillage. Là, on ne le trouverait pas avant le lendemain. La piscine fermait un quart d'heure plus tard. Elle fouilla rapidement le cadavre, trouva un Makarov 9 mm équipé d'un silencieux et un chargeur de rechange.

Elle glissa l'amie dans la poche de son peignoir et se hâta vers l'ascenseur.

* *

*

— Vite ! Ils nous ont retrouvés !

Evgueni Polyakov se tenait la tête à deux mains lorsque Fedora surgit, les traits tendus, le souffle court.

— J'ai mal, gémit-il. De plus en plus mal.

— Il faut quitter l'hôtel, insista Fedora Kulak. Tout de suite. Viens.

Le général du SVR se leva péniblement et plia plusieurs feuillets qui se trouvaient sur le bureau. Il les mit dans une enveloppe déjà remplie, qu'il cacheta et glissa dans sa poche.

— Où allons-nous ?

Fedora Kulak, en train de s'habiller, lui jeta :

— Je ne sais pas. On quitte l'hôtel. Si on peut.

Trois minutes plus tard, ils sortaient dans le couloir vide. Fedora appuya sur le bouton du sous-sol. Elle avait glissé le pistolet dans la poche de sa pelisse de zibeline, une balle dans le canon. Evgueni Polyakov tenait son attaché-case à la main. Fedora tourna à gauche, dans un couloir qui menait aux cuisines et remontait ensuite dans le jardin, derrière l'hôtel. De cette façon, ils évitaient le hall où on les attendait sûrement. Ils émergèrent un peu plus bas, dans la rue Chibotaru qui se terminait en impasse, sur un parc. Il fallait traverser à pied ce dernier pour gagner l'avenue principale, le boulevard Stefan Cel Mare, qui coupait la ville d'est en ouest.

C'est là que Fedora Kulak avait garé leur voiture de location. En prévision du pire... Elle se retourna : personne derrière eux. Leur Dacia était toujours là ! Elle se mit au volant et démarra, son pouls se calmant peu à peu. Pendant un moment, elle conduisit au hasard, passant devant la statue d'Etienne-le-Grand, puis la présidence. Une pluie fine tombait sans interruption et dans une heure il ferait nuit. Pas question d'aller dans un autre hôtel. Le *Kosmos* aussi devait être sous surveillance. Même s'ils ne trouvaient pas tout de suite le corps de l'homme qu'elle avait tué, ses camarades allaient s'apercevoir de sa disparition. Il était impossible de sortir du pays et difficile de se cacher à Kichinev... L'aéroport était sans aucun doute surveillé et, de toute façon, sans visa...

Il ne restait que la frontière roumaine. À passer clandestinement.

C'était encore ce qu'il y avait de moins risqué. Mais ensuite ? Le SVR était aussi en Roumanie... Leur seul espoir résidait dans les gens de la CIA qui allaient venir les récupérer au *Seabaco*... Fedora Kulak se tourna vers son amant.

— Allons à l'ambassade américaine. Demandons l'asile. On verra après.

Evgueni, toujours pris par sa migraine, approuva de la tête.

— Essayons.

Elle tourna à droite, remontant la rue Armenasca. L'ambassade américaine se trouvait tout au bout, sur Matervici, dominant une toute petite gentilhommière d'un étage, avec des fenêtres à l'ancienne et quelques colonnades de part et d'autre d'une bannière étoilée. À deux cents mètres de l'ambassade de Russie ! Au moment où elle allait se garer, Fedora aperçut une Volga noire garée sur un parking, juste avant l'ambassade. Le moteur tournait et il y avait quatre hommes à bord.

— Ils sont là ! murmura-t-elle d'une voix étranglée.

Le temps de descendre, ils seraient abattus. Sans ralentir, elle tourna à gauche, s'éloignant vers le moignon d'autoroute menant à l'aéroport. Le cerveau vide. Le seul endroit où ils pouvaient trouver du secours, c'était l'hôtel *Seabaco*. Mais s'en approcher représentait un danger mortel. Que faire ?

Evgueni Polyakov interrompit sa réflexion.

— Trouve un bureau de poste, demanda-t-il d'une voix calme.

Le troisième passant qu'elle interrogea le leur indiqua, c'était non loin de la présidence. Evgueni Polyakov donna sa lettre à poster à Fedora. Quand elle ressortit de la poste, la jeune femme dit :

— On va trouver un endroit pour s'arrêter. Et puis je retournerai à l'hôtel. On ne peut pas rester comme ça.

Evgueni Polyakov ne répondit pas, le visage crispé par la douleur. Il avait l'impression que sa tête allait exploser. Fedora Kulak lui jeta un regard inquiet. Il avait toujours eu d'atroces migraines, mais depuis quelques jours, elle constatait une dangereuse augmentation de ses douleurs. La première chose à faire, s'ils arrivaient aux États-Unis, serait de consulter un spécialiste.

CHAPITRE XIII

La pluie fine, combinée à la pénombre et à des essuie-glaces défaillants, obligeait Malko à avancer au pas. De plus, le centre de Kichinev, avec ses multiples sens interdits, était un véritable labyrinthe. Descendant la rue Chibotaru, il aperçut enfin la façade, marron et plutôt austère, de l'hôtel *Seabaco*.

— Je vais voir, proposa Ruxandra Andreanu ; on me remarquera moins.

Malko se gara au bout de la rue, juste avant le parc, et fit demi-tour pour être prêt à repartir. La nuit était tombée et les parages étaient déserts. Dix minutes plus tard, Ruxandra réapparut, le visage sombre.

— Ils ne sont pas là, annonça-t-elle. J'ai appelé dans leur chambre, je suis allée au bar, dans la salle à manger, partout. Personne ne les a vus depuis le déjeuner.

— Ils sont allés faire un tour, suggéra Malko. Il n'y a qu'à les attendre.

La Roumaine lui jeta un regard en coin.

— Il y a des gens bizarres dans le hall, en plus de la sécurité de l'hôtel, et une voiture devant l'entrée avec trois hommes à l'intérieur. On dirait qu'ils surveillent.

L'estomac de Malko se serra.

— Le SVR ?

— J'en ai peur. J'en ai tellement vu, des types comme ça...

Même dans ses cauchemars, Malko n'aurait pas pu imaginer pire. Où les fugitifs pouvaient-ils être allés ?

— Essayons l'aéroport, suggéra Malko. Ils essaient peut-être de partir, s'ils se savent découverts. Ils ont pu prendre des visas au consulat roumain...

Ils repartirent sous la pluie battante, traversèrent des banlieues sinistres faites d'immenses barres de béton noyées sous la grisaille. L'aéroport n'était pas beaucoup plus gai... L'entrée, en travaux, se trouvait sur le côté. Presque pas de lumière. Un hall immense avec trois minuscules guichets de vente de billets. Malko le parcourut dans tous les sens. Personne.

En revanche, il croisa deux hommes qui, eux aussi, semblaient chercher quelqu'un. Au lieu de ressortir, ils s'arrêtèrent sur la galerie supérieure surplombant le couloir d'accès. Le SVR était là aussi...

Il regagna la Mercedes, de plus en plus inquiet.

— Où va-t-on maintenant ? demanda Ruxandra.

— On retourne en ville, s'ils surveillent tout, c'est qu'ils ne les ont pas encore trouvés.

C'était bien le seul point positif...

Une demi-heure plus tard, ils se retrouvaient devant le 37 de la rue Chibotaru. Malko pénétra dans le *lobby* du *Seabaco*. Une douzaine d'hommes y traînaient. Il gagna directement l'ascenseur, comme s'il demeurait à l'hôtel, et monta au troisième. Il ne sortit même pas de la cabine. Deux hommes en canadienne faisaient les cent pas dans le couloir. Avec SVR écrit sur le front...

Il redescendit, alla prendre un verre au petit bar, en face de l'entrée. Il se creusait la tête pour trouver une idée. À la fin, il se risqua à la réception et demanda en russe si Mr Vorontsov n'avait pas laissé de message.

Il n'y avait rien.

Impossible de ne pas remarquer les quatre hommes vautrés dans les canapés et fauteuils du hall, en face de la réception. Ils n'avaient rien de touristes... Il ressortit, la rage au ventre. Avoir réussi à exfiltrer Evgueni Polyakov de Russie pour le perdre en Moldavie, c'était trop bête. Ils ne pouvaient pas tourner dans la ville indéfiniment, ignorant même quelle voiture avaient les fugitifs. D'ailleurs, ceux-ci étaient-ils encore à Kichinev ?

— Allons à l'ambassade américaine, dit-il, je vais interroger l'ambassadeur. Il a peut-être eu des nouvelles.

Il remontait en voiture lorsqu'il aperçut une femme arrivant à pied du fond de la rue Chibotaru. Il faisait trop sombre pour qu'il puisse distinguer son visage, mais deux choses le frappèrent : sa haute taille et la longue pelisse de fourrure claire qui l'enveloppait jusqu'aux chevilles. Il sauta hors de la voiture et marcha vers elle. À trois mètres, il la reconnut. C'était bien Fedora Kulak.

Elle aussi l'avait vu et hâtait le pas.

— *Bozhe moi !* (31) Où étiez-vous ?

Elle était partagée entre la fureur et la peur qui abaissait les coins de sa bouche.

— J'ai été retardé, plaida Malko. Où est Evgueni Polyakov ? Que se passe-t-il ?

— Ils nous ont retrouvés ! souffla-t-elle. Venez vite.

Déjà, elle faisait demi-tour, s'éloignant vers le parc à glandes enjambées. Au moment d'y parvenir, elle se retourna et jura entre ses dents. Malko se retourna à son tour. Deux hommes leur avaient emboîté le pas et venaient rapidement dans leur direction. S'il avait eu le moindre doute, il aurait été vite dissipé, car l'un des deux sortit de sa poche un talkie-walkie et se mit à parler dedans.

— Ce sont eux ! s'exclama Fedora Kulak, ils m'ont repérée.

— Où est le général Polyakov ? répéta Malko.

— Dans la voiture, sur le boulevard. Une Dacia 1300 verte. Vous êtes armé ?

— Oui.

Il avait toujours le Radom prêté par Ruxandra.

— Bien, allez le rejoindre. Attendez-moi trois minutes, pas plus. Si je ne viens pas, partez sans moi.

Sans lui laisser le temps de répondre, elle fit demi-tour et se dirigea calmement vers les deux hommes. Ceux-ci, surpris, ralentirent. Fedora Kulak continua à marcher sur eux. Lorsqu'ils ne furent plus séparés que par quelques mètres, elle s'arrêta et les attendit.

— Vous cherchez le général Polyakov ? cria-t-elle.

Stupéfaits, ils s'immobilisèrent. C'était trop beau.

— Où est-il ? demanda l'un des deux hommes.

— Là-bas.

Comme ils fixaient la direction indiquée, Fedora Kulak sortit le Makarov pris sur le kagébiste qu'elle avait tué et, calmement, tenant son arme à deux mains, elle ouvrit le feu. Deux fois deux coups. En pleine tête. Comme on le lui avait appris à l'école de tir, dans les sous-sols de la Loubianka.

Les deux hommes s'effondrèrent, sans même avoir le temps de tirer un coup de feu. Les quatre détonations étouffées par le silencieux s'entendirent à peine. Le parc était sombre, désert, et les corps se confondaient déjà avec le sol. Fedora Kulak partit en courant vers le boulevard. Les copains des deux hommes avaient sûrement entendu les coups de feu dans le micro ouvert du talkie-walkie et n'allaient pas tarder à rappliquer.

* *

*

— La voilà ! lança Evgueni Polyakov.

Malko et lui n'avaient pas eu vraiment le temps de faire connaissance. Malko avait seulement trouvé le Russe plus émacié et plus vieux que sur la photo donnée pour le passeport. Il avait l'air d'être le père de Fedora...

Celle-ci se jeta dans la voiture dont Malko avait pris le volant.

— Je vais récupérer l'amie roumaine qui m'accompagne, expliqua-t-il. Vous vous cacherez chez elle en attendant d'être exfiltrés de Roumanie.

— Nous sommes encore en Moldavie, fit remarquer sèchement Fedora.

— Ce soir même, nous serons en Roumanie, affirma Malko. Nous avons tout prévu.

Personne n'ouvrit plus la bouche jusqu'au moment où il se gara derrière la Mercedes de Ruxandra Andreanu.

— Venez, dit-il, cette voiture-là est plus rapide que la vôtre et a

une plaque roumaine.

Cinq secondes plus tard, ils redémarrèrent, Ruxandra à côté de Malko, et les deux Russes à l'arrière.

— Où allons-nous ? demanda le général Polyakov.

— En Roumanie.

— Comment ? Nous n'avons pas de visa.

— Vous le prendrez à la frontière, affirma Ruxandra. Je connais les policiers roumains. Avec quelques dollars, tout se passera bien.

L'ancien directeur des archives du SVR laissa tomber, la voix lasse :

— Je ne suis pas certain que nous franchissions la frontière. Ils sont derrière nous. Et probablement aussi devant. Je les connais. Ils nous veulent. Et maintenant, ils sont certains que nous sommes ici.

Sa crise de migraine était passée.

Malko regagnait l'ouest de la ville. Le temps était trop mauvais pour repérer une filature, mais en principe, ils n'avaient pas pu être suivis. Évidemment, les gens du SVR devaient bien se douter qu'ils chercheraient à gagner la frontière...

— Impossible d'aller à l'aéroport, dit-il, il est surveillé. Vers Tiraspol, c'est encore plus dangereux. Nous pouvons tenter l'ambassade américaine, mais ensuite, il faudra en sortir...

— Pas l'ambassade, coupa Fedora, ils sont là-bas aussi.

La voiture ralentit, ils abordaient la grande côte, à la sortie ouest de Kichinev. Fedora Kulak, calmement, était en train de mettre un chargeur neuf de huit cartouches dans le pistolet. Elle avait tué trois hommes en moins d'une heure et n'éprouvait absolument rien, sinon une certaine satisfaction de constater que son entraînement avait été excellent. Le problème, c'est que ceux d'en face avaient le même aussi. Elle avait bénéficié de la surprise, mais cela ne durerait pas.

Ruxandra Andreanu leva les yeux de la carte et annonça :

— Nous atteindrons la frontière dans une heure et quart environ.

* *

*

— Si vous les laissez échapper, vous passerez en cour martiale, martela le général Troubnikov. Je demanderai moi-même la peine maximum ! Vous entendez ?

— *Da, tovaritch* général, bredouilla le colonel Kokochine. Nous n'avons pas eu de chance, mais...

— Ne me parlez plus jamais de chance ! hurla le directeur du SVR dans le récepteur. Dites-moi plutôt quel dispositif vous avez adopté.

Le colonel Kokochine était un des meilleurs éléments du Troisième Directorate. Un homme formé dans les Spetnatz, habitué aux missions dangereuses et délicates. Il était arrivé à Kichinev la veille pour

coordonner la traque des deux fugitifs. Si lui ne les prenait pas, c'était à désespérer. Ses ordres étaient simples : tuer à vue les deux coupables.

Le colonel essaya de reprendre un ton détaché :

— J'ai quarante hommes sous mes ordres depuis ce matin, *tovaritch* général, annonça-t-il. Une vingtaine surveillent l'hôtel *Seabaco*, l'aéroport et l'ambassade américaine de Kichinev. Huit, répartis dans deux voitures, sont embusqués à proximité du poste-frontière, côté moldave, à l'extrémité de la E-581, la route la plus directe pour rejoindre la Roumanie. Les criminels que nous poursuivons sont obligés de s'y arrêter. Les contrôles sont très tatillons, ce qui donnera le temps d'agir. Trois autres voitures patrouillent actuellement dans Kichinev, avec chacune quatre hommes à bord. Tous mes hommes sont reliés par radio, grâce au PC que nous avons installé à l'ambassade. Nous disposons en plus d'une antenne à Tiraspol, au QG de la XV^e armée. Ils ont mis deux hélicoptères M.26 à notre disposition, mais nous ne pouvons pas les utiliser pour l'instant en raison du temps...

— C'est tout ? demanda le général Troubnikov.

Au fur et à mesure, il pointait les éléments communiqués par son subordonné sur une carte de Moldavie épinglée sur son bureau.

— Non, *tovaritch* général, répliqua le colonel. La *rezidentura* de Bucarest nous a envoyé une demi-douzaine d'hommes. Ils attendent de l'autre côté de la frontière, en Roumanie, et nous sommes en liaison avec eux.

Le général entendit soudain dans l'appareil un bruit de voix, des discussions animées.

Le colonel Kokochine revint en ligne.

— Il y a du nouveau, *tovaritch* général, annonça-t-il. Deux de nos hommes ont repéré la femme alors qu'elle revenait vers l'hôtel. Elle se trouvait en compagnie d'un homme inconnu de nous. Ils se sont enfuis vers le centre-ville.

— Et vous ne les avez pas rattrapés ?

— Les fugitifs ont abattu nos deux camarades, annonça le colonel Kokochine. Nous avons retrouvé leurs cadavres. Chacun avec deux balles dans la tête.

— *Merzavtsy* !⁽³²⁾

Le général Troubnikov en avait la chair de poule ! Les fugitifs avaient donc fait la liaison avec les Américains. Ce n'était pas bon signe.

— Doublez votre surveillance autour de l'ambassade américaine, ordonna-t-il. Si jamais ces criminels tentent de passer avec une voiture CD, ne les laissez pas faire. Je vous en donne l'ordre exprès.

— *Karacho*, *tovaritch* général, approuva le colonel.

C'était la première fois qu'on lui donnait l'ordre de tirer sur une voiture diplomatique d'un pays « ami ». Il fallait vraiment que ce général Evgueni Polyakov, dont il n'avait jamais entendu parler, soit un grand criminel.

— Envoyez une voiture patrouiller la route menant à la frontière, compléta le général Troubnikov. Je ne pense pas qu'ils restent en ville. Ni qu'ils tentent de passer en Ukraine.

Il regarda la carte étalée sur son bureau. Le dispositif mis en place par son subordonné semblait parfait. La Moldavie n'était pas un pays où on puisse se cacher facilement... Peu de villes, peu de routes et aucune complicité à espérer. Si les fugitifs n'étaient pas déjà réfugiés à l'ambassade américaine de Kichinev, il allait les coincer...

Et sauver sa place, du même coup.

* *

*

Un silence de plomb régnait dans la Mercedes. Ils avaient quitté Kichinev depuis une demi-heure et se trouvaient en pleine campagne. Pratiquement pas de circulation. La nuit était particulièrement sombre et il pleuvait. Malko, concentré sur sa conduite, ne pensait qu'à négocier les virages et à éviter les plus gros trous de la chaussée.

Soudain, Fedora rompit le silence.

— Ils nous attendent sûrement à la frontière, dit-elle. Ils savent bien que c'est par là qu'on va passer.

Malko le pensait aussi, mais n'avait pas voulu le dire. Il se tourna vers Ruxandra.

— Par où pourrions-nous passer ?

— Par Jassy, fit-elle, beaucoup plus au nord, mais c'est un grand détour et, ensuite, nous devons reprendre la même route pour gagner Bucarest.

— Ils ne connaissent pas cette voiture, remarqua Malko pour se rassurer.

À l'arrière, le général Evgueni Trofimovitch Polyakov se tenait très raide, le visage impénétrable. Comme si tout cela ne le concernait pas.

— Ça va ? demanda Malko.

— J'ai mal à la tête, dit le Russe. Très mal à la tête.

À ce moment, Malko aperçut dans le rétroviseur une voiture qui se rapprochait à vive allure. Quand elle fut assez près, il reconnut une BMW grise, avec une plaque moldave.

Bizarrement, au lieu de les doubler, elle ralentit et se plaça derrière eux, après être venue presque à leur hauteur. Malko avait pu deviner quatre silhouettes à l'intérieur. Il ne mit pas longtemps à comprendre.

— J'ai parlé trop vite, dit-il. Maintenant, ils connaissent notre

voiture... Ce sont eux, derrière.

Ruxandra et Fedora se retournèrent ; le général Polyakov ne broncha pas.

— Pourquoi ne tentent-ils rien ? demanda Ruxandra d'une voix altérée. Il n'y a personne ici.

C'est Polyakov qui répondit, de l'arrière :

— Ils attendent la frontière. Pour nous coincer entre eux et ceux qui attendent là-bas. Sinon, ils auraient déjà attaqué.

Il énonçait cela comme une vérité première, sans émotion. Comme s'il était déjà mort. Par contre, Fedora Kulak tourna vers Malko un visage courroucé.

— Qu'allez-vous faire ? Tout cela est votre faute. Vous êtes venu beaucoup trop tard ! Nous pourrions être en sûreté depuis longtemps...

Ses yeux flamboyaient de fureur. Malko jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. La BMW leur collait au pare-chocs. Dans moins d'une demi-heure, ils atteindraient la frontière où d'autres kagébistes les guettaient sûrement, et ce serait l'hallali. Ce n'étaient pas les policiers moldaves qui les protégeraient d'un commando puissamment armé des Spetnatz.

— Nous serons à la frontière dans moins d'un quart d'heure, dit Ruxandra Andreanu d'une voix altérée.

C'était, grosso modo, le temps qu'il leur restait à vivre.

Malko conduisit comme un automate pendant quelques instants, cherchant désespérément une solution. La BMW était toujours collée à eux.

— Où sommes-nous exactement ? demanda-t-il à Ruxandra penchée sur la carte.

— Nous allons arriver à Leuseni, le dernier village avant la frontière, qui se trouve à une dizaine de kilomètres.

Fedora Kulak poussa alors un cri.

— Ils nous tirent dessus !

Retournée sur son siège, elle fixait la route derrière eux. Malko, dans le rétroviseur, aperçut un homme qui tenait un court pistolet-mitrailleur se pencher hors de la BMW. Il fit un brusque écart au moment où des flammes orange jaillissaient du canon. Puis il accéléra, zigzaguant sur la chaussée défoncée. La BMW s'accrochait. De nouvelles flammes jaillirent du pistolet-mitrailleur, mais aucun projectile ne les atteignit.

Provisoirement.

Leurs adversaires avaient décidé qu'il serait plus discret de régler leurs comptes sur cette route déserte qu'à la frontière.

Malko s'engagea dans une descente assez accentuée. Soudain, les pinceaux des phares révélèrent des lambeaux de brouillard, d'abord épars, puis de plus en plus nombreux à mesure qu'ils descendaient dans la vallée du Prout.

D'abord, Malko n'y prêta pas trop attention, surveillant la BMW dans le rétroviseur. Mais, en quelques minutes, les nappes éparses de brouillard se soudèrent en un mur cotonneux blanchâtre qui allait en s'épaississant ! Malko dut lever le pied : les pinceaux des phares ne portaient plus au-delà de quelques mètres, le paysage avait disparu, il voyait à peine un peu de bitume devant lui.

Il descendit à soixante. Impossible d'aller plus vite, la route tournant sans arrêt. Mais, implacablement, les phares de la BMW continuaient à les talonner. Soudain, il dut écraser le frein : deux feux follets rouges dansaient devant ses yeux, émergeant de la nappe cotonneuse comme les yeux d'un dragon maléfique. Malko mit quelques secondes à réaliser qu'il s'agissait des feux arrière d'un énorme camion transportant des billes de bois qui se traînait à une allure d'escargot, occupant toute la chaussée ! Il ne manquait plus que ça.

Plusieurs chocs sourds ébranlèrent soudain la carrosserie. Ruxandra poussa un cri, tandis qu'un courant d'air glacé envahissait la voiture.

Les occupants de la BMW avaient recommencé à tirer et un de leurs projectiles avait fait voler en éclats la lunette arrière, terminant sa course dans le montant du pare-brise... Un miracle que personne n'ait été touché.

Obligé de rouler à trente à l'heure, la Mercedes offrait une cible parfaite et la prochaine rafale risquait d'être la bonne.

Le brouillard était de plus en plus épais, donc le camion n'allait pas accélérer.

Malko se dit qu'il fallait tenter le tout pour le tout. D'un brusque coup de volant, il déboîta à gauche.

— Qu'est-ce que vous faites ? hurla Ruxandra, paniquée. Vous ne pouvez pas doubler. On n'y voit rien.

Effectivement, Malko n'apercevait même pas l'avant du camion ! En plus, celui-ci roulant au milieu de la route, ne laissait qu'à peine un mètre sur sa gauche. Priant de toute son âme, Malko s'engagea dans la bande étroite, ses roues gauches mordant sur le bas-côté. La Mercedes se mit à tanguer et à cogner. Malko accéléra, les dents serrées, remontant le long du camion en faisant d'inutiles appels de phares. Les roues gauches frôlaient le fossé.

Le moindre caniveau et ils explosaient !

Centimètre par centimètre, il gagnait du terrain, arrivant enfin à la hauteur de la cabine du mastodonte, secoué comme un prunier. Il adressa une nouvelle prière au ciel : la route s'incurvait sur la droite. Même sans brouillard, il n'aurait eu aucune visibilité. Si un véhicule arrivait en face, il le prenait phare à phare...

Un silence de mort régnait dans la Mercedes. Tous retenaient leur souffle. Enfin, Malko put se rabattre devant le capot du camion, frôlant son pare-chocs avant.

Pendant quelques mètres, il eut une meilleure visibilité grâce aux antibrouillards du mastodonte, puis, comme il accélérait, ceux-ci s'estompèrent et furent avalés par le brouillard.

Pendant plusieurs minutes, Malko demeura le regard englué au rétroviseur. Mais aucun pinceau de phares n'apparut derrière lui. Le conducteur de la BMW n'avait pas osé doubler le camion. Malko en profita pour accélérer, se guidant sur la ligne blanche indiquant le milieu de la chaussée, rageant, quand, par endroits, elle s'effaçait. Dans le rétroviseur, en tout cas, c'était toujours le mur blanc, sans la moindre trace de phares.

— Je crois que nous les avons semés, annonça Malko.

Sans triomphalisme excessif. La Mort pouvait les attendre ailleurs.

* *

*

Malko réalisait à présent la stupidité de cette course de canard sans tête.

— Fedora, dit-il en russe, ils nous attendent sûrement à la frontière. Même avec le brouillard, nous avons très peu de chances de passer. C'est absurde !

La Russe ne répondit pas, sachant qu'au fond il avait raison. Cela ne servait à rien de se dépêcher. Malko se tourna vers Ruxandra Andreanu.

— Vous avez une idée ?

— Peut-être, dit-elle.

— Laquelle ?

— Nous arrivons à Leuseni. C'est sur notre gauche. On pourrait prendre la route qui va au sud, vers Leova et Cahul. Elle longe le Prout. Grâce au brouillard, ils ne nous repéreront pas.

— C'est une bonne idée, approuva Malko. Où peut-on franchir le fleuve ?

— Il faut descendre beaucoup plus bas, il n'y a pas de pont, et pas de route de l'autre côté. Rien avant Giurgulesti, à une centaine de kilomètres. Là, il y a un pont et une route qui va vers Bucarest.

Cent kilomètres dans le brouillard, c'était long... Mais, peut-être la moins mauvaise des solutions.

— Nous allons tenter cela, décida Malko.

— Alors, surveillez le prochain embranchement sur la gauche.

Il ralentit encore, dans le brouillard devenu impénétrable... Soudain, il aperçut des lumières et s'exclama :

— Voilà le village !

Fedora Kulak poussa un cri.

— *Bozhe moi !* C'est un camion !

Une énorme semi-remorque se traînait sur la pente à vingt à l'heure. Malko n'eut que le temps de donner un coup de volant pour l'éviter. Encore un kilomètre, puis il aperçut un poteau indicateur et Ruxandra cria :

— C'est là !

Effectivement, trois cents mètres plus loin, une route non asphaltée partait à angle droit sur la gauche. Il s'y engagea, mais après un kilomètre, il dut ralentir. Pas à cause du brouillard, toujours aussi épais, mais de l'état de la route. Ils rebondissaient de trou en trou, se cognant au pavillon. À croire que la route avait été défoncée par des mammoths ! Il baissa la glace. Rien : le mur blanchâtre, pas un bruit.

— On devrait traverser un village, non ?

Ruxandra Andreanu dit d'une voix hésitante :

— Oui, Leuseni...

— Vous ne vous êtes pas trompée ?

Elle ne répondit pas, mais Fedora Kulak rugit aussitôt :

— Faisons demi-tour. C'est sûrement plus loin. Ce n'est pas une route ça !

Elle ne devait pas souvent voyager en Russie...

— Je fais encore un ou deux kilomètres, dit Malko. Revenir en arrière est tout aussi dangereux.

Si on lui avait dit que l'exfiltration d'un défecteur l'amènerait là, perdu dans le brouillard en plein cœur de la Moldavie...

Il continua dans un silence tendu. Et soudain, une masse surgit du brouillard, sur sa gauche. Une maison. Puis une autre et une autre. Ils traversaient un village absolument désert. La glace baissée, il entendit soudain le « teuf-teuf » d'un tracteur. L'engin cahotait devant eux, avec deux paysans juchés dessus. Ruxandra ouvrit la glace et leur cria quelque chose. L'un d'eux répondit en montrant la route devant eux. Malko saisit un seul mot : Léova.

Ils étaient sur la bonne route et le brouillard les protégeait ! Les hommes du SVR devaient les chercher à la frontière. Il n'y avait plus qu'à continuer. Une demi-heure plus tard, un nouveau village apparut : Léova. Ils avaient fait le tiers du chemin et Malko reprenait espoir. Même si on était à leurs trousses, ils avaient un peu d'avance et les Russes n'avaient pas pu prévoir ce détour. Le général Polyakov paraissait somnoler, n'ouvrant plus la bouche.

— Nous suivons le Prout, expliqua Ruxandra. Il y aura du brouillard jusqu'au bout.

Avec ce temps, ils ne craignaient pas les hélicoptères... Malko conduisait mécaniquement, au milieu de la route.

Il prit un embranchement vers l'est ; ils allaient atteindre Cahul. Il se détendait un peu quand soudain une masse sombre se matérialisa à quelques mètres devant lui. Il ne réalisa qu'à la dernière seconde... Tirée par un cheval, une carriole avançait en plein milieu de la route, sans la moindre signalisation ! Son coup de volant désespéré n'évita pas le choc.

Ruxandra Andreanu poussa un hurlement ; lui fut projeté vers le pare-brise, la voiture se mit en travers, dérapa dans un grincement effroyable et finit par s'arrêter. Aussitôt, Fedora Kulak ouvrit sa portière et sauta à terre, tirant son amant par la main. Un panache de fumée blanche s'élevait du capot. Malko avait l'épaule endolorie, mais rien de plus.

— La voiture va exploser ! hurla Ruxandra, affolée.

— Mais non, la rassura Malko, c'est de la vapeur, le radiateur est crevé.

Il mit ses feux de détresse et sortit à son tour pour examiner les dégâts. Tout l'avant gauche de la Mercedes était enfoncé : le phare, la calandre, le pare-chocs. L'aile avait reculé, bloquant la portière, et le pneu était crevé. Pas de dommages terribles, mais impossible de

continuer. Fedora Kulak jurait en russe entre ses dents. Evgueni Polyakov, les mains dans les poches de son manteau, la chapka enfoncée jusqu'aux yeux, semblait hébété.

Plus aucune trace de la carriole qui avait causé l'accident ! À croire qu'ils avaient rêvé ! Laissant Fedora et Evgueni Polyakov à l'arrière de la Mercedes, Malko et Ruxandra revinrent sur leurs pas et la découvrirent. Ou plutôt ce qu'il en restait. Un amas de morceaux de bois, un cheval coincé dans le fossé, hennissant comme un malheureux, et deux hommes. L'un contemplait, ahuri, son cheval, l'autre était allongé dans le fossé et gémissait en se tenant l'épaule. Ruxandra apostropha celui qui était debout. Il répondit quelques mots inintelligibles et elle cracha, dégoûtée.

— Ce sont des Tziganes ! Ils sont ivres morts. Ils ne savent même pas ce qui est arrivé.

Malko haussa les épaules : le problème était de continuer, coûte que coûte.

— J'ai vu un panneau tout à l'heure, dit-il, Cahul n'est pas loin. Il faudrait y aller à pied. Trouver une voiture.

Le cadran lumineux de sa Breitling *Crosswing* indiquait 8 h 10. Tout le monde ne devait pas être encore couché.

— Je vous accompagne, proposa Ruxandra.

Le temps de revenir à la Mercedes, ils étaient frigorifiés... Fedora Kulak les apostropha d'une voix angoissée :

— Evgueni ne va pas bien. Il a des maux de tête terribles.

Effectivement, le général du SVR gémissait, affalé sur la banquette arrière, la tête dans ses mains. Lorsque Malko lui parla, il ne répondit même pas. À la flamme du Zippo, son visage apparut terreux...

— Nous allons chercher du secours, dit Malko, restez avec lui dans la voiture.

Lui et Ruxandra se mirent en marche, direction Cahul. On n'y voyait goutte, il n'y avait pas un bruit et il faisait un froid sibérien. Malko en claquait des dents. Ils avançaient sans un mot, tendus. Soudain, un faible bruit de moteur leur parvint. Une voiture se rapprochait, venant de Cahul, mais ils ne la distinguèrent, à cause du brouillard, que lorsque les phares surgirent une douzaine de mètres devant eux. Malko se plaça au milieu de la chaussée, au risque de se faire écraser ! Heureusement, le conducteur l'aperçut à temps et stoppa. Il conduisait une vieille Dacia. Ruxandra engagea la conversation avec lui, un homme jeune au visage chevalin, puis se tourna vers Malko.

— Nous avons de la chance ! C'est un taxi du village voisin, il veut bien nous conduire jusqu'à Léova, quand on aura récupéré les autres.

Ils montèrent dans la Dacia pour aller chercher les naufragés de la Mercedes. Ils les trouvèrent dehors. Fedora Kulak soutenait le général

Polyakov, en train de vomir...

— Ça ne va pas du tout, annonça-t-elle. Evgueni est très mal. Il y a des moments où je ne comprends pas ce qu'il dit.

Elle le lâcha et il se mit à faire des mouvements désordonnés, marmonnant des paroles incompréhensibles. Fedora dit à voix basse :

— J'ai peur qu'il ne fasse une attaque cérébrale... Il est bizarre. Et ces maux de tête atroces...

Appuyé à la Mercedes, Evgueni Polyakov ne semblait plus sentir le froid, le regard vide, une main agitée de violents tremblements. Ruxandra était en train d'expliquer au chauffeur de taxi que ce devait être consécutif au choc de l'accident. Ils s'entassèrent tant bien que mal dans la Dacia. Ruxandra à l'avant, à côté du chauffeur et, tassés à l'arrière comme des sardines, le général Polyakov, Malko et Fedora Kulak. Le Russe semblait avoir perdu connaissance.

— Nous allons nous en sortir, souffla Malko à Fedora.

La Dacia avançait à une allure d'escargot... Enfin, vingt minutes plus tard, ils aperçurent quelques lampadaires entourés d'un halo de brouillard. Ruxandra se retourna.

— Il propose de nous emmener à l'hôpital.

— Pas d'hôpital, trancha Malko. Il faut continuer jusqu'à la frontière.

Dans un hôpital du fin fond de la Moldavie, on devait entrer avec un rhume et ressortir avec le sida... En plus, il n'était pas question de rester en Moldavie. Le SVR était sans aucun doute toujours à leurs trousses. Ruxandra Andreanu engagea une longue discussion avec le chauffeur qui ne semblait pas chaud pour continuer. Cela devait lui paraître bizarre, ces étrangers qui filaient en abandonnant une voiture de grand prix comme la Mercedes.

— Expliquez-lui que nous voulons faire soigner notre ami à Bucarest, compléta Malko. Que ce sera mieux pour lui. Que nous nous sommes perdus dans le brouillard.

— Je vais lui offrir deux cents dollars, suggéra la Roumaine. Un million de lei roumains, c'est une somme énorme pour lui.

Effectivement, les scrupules du chauffeur fondirent comme neige au soleil à l'énoncé de la somme. Il se lança dans un grand discours aussitôt traduit par Ruxandra.

— Pour rattraper la route de Bucarest, il est obligé d'aller jusqu'à Giurgulesti. C'est à soixante-dix kilomètres, mais il y a le brouillard.

* *

*

Rouler dans cette poix blanchâtre finissait par créer une sorte de vertige. Le ronronnement du moteur avait quelque chose

d'hypnotique. À l'avant, Ruxandra Andreanu, la tête renversée sur le dossier du siège, s'était endormie. Evgueni Polyakov, à la gauche de Malko, semblait en avoir fait autant. Il ne se plaignait plus, mais ne répondait pas quand on lui parlait... Malko tourna la tête vers Fedora Kulak et leurs regards se croisèrent. La jeune femme semblait épuisée, mais ses yeux bleus brillaient d'un éclat inaccoutumé. Elle se pencha et dit à l'oreille de Malko :

— J'ai eu très peur tout à l'heure. Vous avez été formidable. Si vous n'aviez pas doublé le camion, nous serions tous morts à l'heure actuelle.

— Merci, fit Malko.

La bouche qui effleurait son oreille s'y appuya soudain et il sentit une langue aiguë et chaude s'y insinuer, tandis qu'une main se posait sur sa cuisse. Il eut du mal à réprimer un sursaut, tous les neurones court-circuités ! Son premier réflexe fut de regarder autour de lui. Le chauffeur avait les yeux rivés sur la route. Ruxandra et Evgueni Polyakov étaient aux abonnés absents. La bouche revint à son oreille et Fedora murmura en russe :

— *Ya khotch ou tebya.* (33)

Étant donné qu'ils avaient du mal à bouger même un bras, cela semblait relever du vœu pieux plus que du fantasme... Mais la Russe savait ce qu'elle voulait. Elle prit la main droite de Malko et la glissa sous sa zibeline, la posant sur sa poitrine. Il sentit la pointe d'un sein dresser sous ses doigts. À peine l'eut-il effleuré que Fedora Kulak poussa un léger gémissement avant de se mordre les lèvres.

La main posée sur la cuisse de Malko remonta, et se posa sur sa virilité, la massant d'un geste imperceptible. Cette situation tellement inattendue, dans ce brouillard qui réduisait leur univers à une bulle minuscule flottant dans l'espace, avec leurs voisins endormis, et ce chauffeur muet, devenait tout d'un coup terriblement aphrodisiaque. Un huis clos étonnant, et cette femme superbe prise d'une brutale pulsion sexuelle. Ni l'un ni l'autre ne pouvant bouger, Fedora et Malko en étaient réduits à une activité très limitée, un discret et délicieux manège. Ils étaient si serrés que Malko, dont la main était descendue beaucoup plus bas, arrivait tout juste à caresser la jeune femme à travers sa jupe.

Apparemment, ce fut suffisant. Soudain, elle se détendit d'une brusque secousse, ses genoux heurtèrent l'arrière du siège de Ruxandra Andreanu qui ne se réveilla même pas, et ses ongles se crispèrent sur Malko à lui faire mal.

Il n'était pas loin d'exploser, lui non plus. Il sentit des doigts pressés attaquer son zip, le descendre, pour le libérer. Le contact des doigts de Fedora sur son sexe nu faillit le faire jouir. D'un geste très naturel, la Russe posa la tête sur les genoux de Malko, comme si elle

s'endormait. Mais sa bouche l'engloutit jusqu'à la racine. Fedora demeura ensuite strictement immobile. Si le chauffeur s'était retourné, il n'aurait vu qu'une femme épuisée profitant d'un sommeil réparateur.

Mais, sournoisement, ses lèvres montaient et descendaient le long du membre de Malko de quelques millimètres. Cela, ajouté au ballet endiablé d'une langue agile, vint à bout de Malko en quarante-sept secondes environ. Il eut toutes les peines du monde à ne pas hurler.

Fedora Kulak se redressa ensuite avec grâce, comme si elle se réveillait. À peine Malko était-il rajusté qu'elle demanda d'une voix parfaitement naturelle :

— Nous sommes encore loin ?

— Je ne pense pas, fit Malko.

Il jeta un coup d'œil à sa Breitling : cela faisait plus d'une heure qu'ils roulaient. Il commençait à comprendre pourquoi Evgueni Polyakov avait emmené la jeune femme, qui faisait l'amour et la guerre avec le même sang-froid détaché. Il se demanda s'il s'agissait d'un changement d'allégeance ou si c'était à mettre sur le compte de l'émotion.

* *

*

— Voilà Giurgulesti ! annonça Ruxandra.

Ils se trouvaient encore à plus de deux cents kilomètres de Bucarest et il fallait franchir la frontière. La Dacia traversa la petite ville endormie sans croiser un seul piéton. Soudain, ils passèrent sur un dos d'âne et furent tous projetés contre le pavillon. Réveillé en sursaut, Evgueni Polyakov ouvrit les yeux et se tourna vers Malko. Ce dernier sentit sa gorge se nouer. Le général du SVR était livide, les orbites creuses et les traits agités de tics. Il allongea le bras pour saisir Malko, mais ne put terminer son geste. Fedora Kulak se pencha et lui parla, mais il répondit des mots sans suite.

— *Bozhe moi !* Il va mourir ! s'exclama-t-elle.

Malko crut que le ciel lui tombait sur la tête. De nouveau, le chauffeur proposa de l'emmener à l'hôpital. Fedora se pencha et défit sa cravate. Il était blanc comme un linge. Affolé, le chauffeur ralentit et Ruxandra dut lui promettre que son passager ne mourrait pas dans son taxi...

Un panneau apparut sur le bord de la route. « Frontière de Stat. *Punct vamal rutier*(34).

Evgueni Polyakov semblait de plus en plus mal, au point que Malko se demanda s'il n'allait pas ramener un cadavre en Roumanie.

Après le panneau annonçant la frontière entre la République moldave et la Roumanie, une ligne droite d'une centaine de mètres se terminait par une barrière abaissée interdisant d'aller plus loin. Trois petits bâtiments abritaient la douane et les gardes-frontière. Malko jeta un coup d'œil à Evgueni Polyakov. Le Russe était toujours inconscient. Dès que le chauffeur arrêta la voiture, un fonctionnaire coiffé d'une chapka apparut. Le contrôle des passeports fut relativement rapide : ils quittaient le pays. Mais un nouveau problème surgit. Après un aparté avec le chauffeur, Ruxandra annonça :

— Ça l'ennuie d'aller en Roumanie, il n'a pas son passeport... Il propose qu'on appelle un taxi roumain, du poste frontière roumain.

Il était presque onze heures du soir...

— Offrez-lui cent dollars, suggéra Malko, pour nous emmener au moins jusqu'à la prochaine ville.

Un nouveau billet disparut dans la poche du chauffeur, et la barrière se leva. Trois cents mètres plus loin, c'étaient les Roumains. Étape plus délicate, à cause des deux Russes qui ne possédaient pas de visa et du chauffeur qui n'avait pas de passeport.

À peine la Dacia fut-elle arrêtée en face des bâtiments de l'Immigration, que Ruxandra prit les quatre passeports et sortit de la voiture.

— Laissez-moi faire, dit-elle à Malko.

Il la vit se pencher à un petit guichet, escortée du chauffeur, Gelu, et entamer la négociation... Vingt-cinq minutes plus tard, ils étaient toujours là ! Trois gardes-frontière, qui n'étaient pas en service, étaient venus participer à la discussion : il ne se passait jamais rien à ce poste... Malko descendit à son tour, laissant Evgueni Polyakov veillé par Fedora. Le chauffeur était en train d'expliquer quelque chose avec de grands gestes, comme un Méridional, à un capitaine qui avait plutôt une bonne tête. Ce dernier se déplaça jusqu'à la voiture pour examiner Evgueni Polyakov.

— Gelu a dit qu'il risquait de mourir ici, expliqua Ruxandra. Que nous ne pouvions pas revenir en arrière.

Le capitaine revint et la négociation recommença. Finalement, l'officier accepta de laisser passer la voiture et ses occupants à deux conditions : il gardait les passeports des deux Russes qui recevaient des laissez-passer provisoires et le permis de conduire du chauffeur. Plus deux cents dollars de « caution » qu'on ne reverrait évidemment jamais. Malko en aurait donné dix fois plus...

Il ne respira que lorsque la barrière fut levée. À chaque seconde, il

s'était attendu à voir surgir un commando du SVR. Le poste-frontière devait être en liesse. Échanger deux petits bouts de papier contre deux cents dollars, c'était Byzance. Comme le Petit Poucet, Malko semait des dollars derrière lui.

Gelu appuya sur l'accélérateur. La route était absolument plate – ils longeaient le détroit du Danube –, bordée de champs. Et absolument déserte. Ils traversèrent, dix kilomètres plus loin, un village qui semblait abandonné, sans une lumière. Gelu ralentit et annonça à Ruxandra qu'il allait chercher quelqu'un pour prendre la suite, qu'il avait peur de rouler en Roumanie sans permis.

Il avait pris goût aux dollars... Après une discussion sordide sur le parking d'une station-service fermée, Ruxandra lui promit trois cents dollars de plus pour aller jusqu'à chez elle, à Sagov. Et ils repartirent.

— Nous serons chez moi dans deux heures et demie, annonça Ruxandra.

Malko se détendit un peu. Mais Evgueni Polyakov demeurerait plongé dans l'inconscience, et ne se plaignait même plus.

— Vous connaissez un médecin ? demanda-t-il.

— Oui, nous l'appellerons en arrivant, promit la Roumaine. C'est un ami sûr.

La santé d'Evgueni Polyakov n'était pas le seul problème. Les hommes du SVR allaient forcément ratisser les postes-frontières et retrouver leur trace. Donc, impossible d'emmener le général russe dans un hôpital. Le SVR comptait encore beaucoup d'amis dans le pays. Malko se retourna et ne vit que l'obscurité. Gelu avait beau conduire le plus vite possible, la petite Dacia, surchargée, ne dépassait pas le soixante-dix. Un silence total régnait dans la voiture. Fedora semblait avoir oublié ses pulsions et somnolait, elle aussi.

Malko se dit que les dieux avaient été avec eux. Sans le brouillard, ils n'auraient jamais réussi à franchir la frontière, avec le SVR à leurs trousses.

* *

*

— Le docteur arrive tout de suite, annonça Ruxandra. Je lui ai décrit les symptômes. Venez prendre un verre, on en a bien besoin.

Malko la suivit dans le bar du living-room, au rez-de-chaussée de son immense demeure. Ils étaient arrivés vingt minutes plus tôt. Gelu avait touché ses dollars avant de repartir, ravi, en direction de la Moldavie. Sans même vouloir boire quelque chose ! Ils avaient installé Evgueni Polyakov dans une chambre du premier étage, dans un magnifique lit à baldaquin, et Fedora Kulak était à son chevet. Elle non plus n'avait rien voulu manger.

Evgueni Polyakov avait brièvement repris connaissance lorsqu'ils l'avaient transporté dans la chambre, mais sans parvenir à parler de façon normale. Ce qui inquiétait le plus Malko, c'était un strabisme divergent apparu au cours des dernières heures et ses gestes saccadés. Ruxandra, tout au bonheur d'être revenue, ne pensait plus au Russe. Elle sortit d'un frigo une bouteille de Taittinger et demanda à Malko de l'ouvrir.

— À notre retour ! fit-elle en trinquant. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Vous avez été formidable.

Elle s'approcha et se frotta à lui, le visage tendu. Visiblement, sa peur avait laissé place à d'autres sentiments. Elle ne s'était pas aperçue de l'intermède avec Fedora Kulak. Ou alors, elle n'était pas jalouse. Malko eut à peine le temps de vider sa coupe de champagne. Déjà, elle l'embrassait fougueusement.

Un coup de klaxon venant de la cour rompit le silence. Le médecin. À regret, la Roumaine alla ouvrir. Malko serra la main du praticien, un homme de haute stature, avec une barbiche à la Lénine, une calvitie naissante et beaucoup d'allure. Tandis que Ruxandra lui expliquait ce qui se passait, Malko surprit le regard du médecin posé sur elle avec une expression nettement lubrique. Il comprit pourquoi : tandis qu'ils flirtaient, Ruxandra, qui ne voulait pas perdre de temps, avait sournoisement défait la fermeture verticale de sa jupe de cuir, exposant son ventre, les serpents de ses jarretelles et les longs bas noirs montant très haut sur ses cuisses.

C'était évidemment plus intéressant que la description d'une attaque cérébrale. Heureusement, Ruxandra les précédait dans l'escalier. Malko pénétra dans la chambre le premier et s'arrêta net. Fedora Kulak braquait sur lui son pistolet. Elle l'abassa avec un faible sourire d'excuse et s'écarta. Le médecin commença par prendre la tension du malade et en informa Ruxandra, avec une grimace.

— Il a vingt-quatre de tension, traduisit la Roumaine, il dit que c'est dangereux.

Le praticien continuait son examen, le fond de l'œil, les réflexes, la respiration. Evgueni Polyakov ne réagissait pratiquement pas. Le médecin s'adressa à Ruxandra.

— Il a eu une attaque cérébrale, traduisit-elle. Probablement due à une rupture d'anévrisme sur la face arrière de l'encéphale. C'est très grave. Il faut le transporter immédiatement à l'hôpital à Bucarest. Pour lui faire une artériographie et un scanner. Il faudra peut-être le trépaner.

Fedora avait compris le mot « hôpital ». Elle secoua la tête.

— *Nie hospital*, fit-elle.

Malko était de son avis.

— Demandez-lui s'il ne peut rien faire ici.

— Une piqûre d'anticoagulant, de l'héparine, fit répondre le médecin, mais c'est absolument insuffisant. Pourquoi ne voulez-vous pas le transporter à l'hôpital ?

Silence gêné.

— Nous préférons le faire soigner dans un pays de l'Ouest, répondit Malko et Ruxandra traduisit.

Le médecin ne dissimula pas son scepticisme. Toutefois, il administra une piqûre à Evgueni Polyakov, avant de refermer sa serviette.

— C'est tout ce que je peux faire, conclut-il avant de quitter la chambre, escorté de Ruxandra Andreanu.

Le praticien parti, celle-ci rejoignit Malko au bar.

— Maintenant, nous avons le temps, lança-t-elle à mi-voix. Nous avons bien droit à une petite récréation.

— Après, fit Malko. Je voudrais utiliser votre portable.

Le plan prévu de cacher Evgueni Polyakov chez la Roumaine, pour l'exfiltrer ensuite *via* la mer Noire, était caduc en raison de l'état de santé du Russe. En plus, les hommes du SVR pouvaient les surprendre à tout moment. Il était donc urgent de prévoir un plan de secours. De faire envoyer par la CIA un jet privé dès le lendemain matin, pour exfiltrer d'urgence les deux Russes. Ruxandra, visiblement furieuse de passer après le business, tendit son portable à Malko et alluma une Gauloise blonde pour se calmer les nerfs. Malko composa le numéro du portable de Franck Capistrano pour réduire les risques d'interception.

À Washington, il était un peu plus de quatre heures. Dieu merci, l'Américain répondit. Il ne fallut pas longtemps à Malko pour lui expliquer la situation à mots couverts.

— Je vais faire l'impossible pour organiser cela au plus vite, promit-il. Rappelez-moi dans deux heures.

À peine eut-il raccroché que Malko appela Marin Sorescu, l'ancien patron des renseignements extérieurs de la Securitate reconverti en allié de la CIA. Cette fois, miracle, on décrocha !

— Marin Sorescu ? demanda Malko.

— *Da*. Qui êtes-vous ?

Malko se fit connaître et le Roumain se confondit aussitôt en excuses.

— J'ai trouvé votre message trop tard ! Expliqua-t-il. Mon répondeur fonctionnait mal et je me trouvais à Brasov. Quand je suis revenu à Bucarest, vous étiez déjà parti. Vous êtes de retour ?

— Oui.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Vous avez encore des amis ?

Le Roumain éclata de rire.

— Bien sûr, beaucoup.

— Nous pouvons nous voir demain matin. À l'*Intercontinental*.
Chambre 504.

— Venez plutôt chez moi, suggéra Marin Sorescu. Vous avez l'adresse ?

— Oui.

— Alors à neuf heures pour le *breakfast*.

Après avoir raccroché, Malko se demanda s'il n'était pas imprudent de faire appel à un homme comme Marin Sorescu pour une affaire aussi délicate. Certes, il était au mieux avec la CIA, la Roumanie frappait à la porte de l'OTAN, mais Marin Sorescu avait été la star de la Securitate pendant des années. Donc, en liaison constante avec les Russes. Il pouvait avoir conservé des contacts avec ses anciens amis...

Ruxandra lui souffla la fumée de sa Gauloise blonde en plein visage, avec un sourire mutin.

— Vous avez fini de travailler ?

Il y avait une lueur vorace dans son regard allumé. Et aussi une détermination farouche : d'ailleurs, elle passa aussitôt aux actes, écrasant sa Gauloise blonde dans le cendrier et venant se frotter à Malko. Comme il la repoussait, l'esprit ailleurs, elle dit d'un ton lourd de menace :

— Nous avons fait un *deal*...

Il comprit qu'il ne se débarrasserait pas d'elle. Alors, il se reversa une coupe de Taittinger et la laissa s'activer sur lui. Une vraie goule. Jouant des mains et de la bouche, le regardant parfois par-dessous, elle parvint en un temps record à le rendre très présentable. Elle se remit alors debout et, emprisonnant son membre entre ses doigts, le tira comme on traîne un animal.

— Allons là-bas.

« Là-bas », c'était évidemment sa « salle de récréation ». Malko n'avait vraiment pas la tête à ça. En même temps, il ressentait, comme toujours après avoir frôlé la mort, une violente pulsion sexuelle. Il se dégagea et, la prenant par la nuque, la força à s'agenouiller, puis à s'allonger sur le ventre, à même une peau d'ours qui servait de tapis. Il se laissa ensuite tomber entre ses jambes, releva brutalement la jupe de cuir, dévoilant sa croupe. Puis, il la couvrit comme un animal. Allant directement à l'ouverture de ses reins, il pesa de tout son poids, s'enfonçant d'un coup jusqu'à la garde au fond de ses fesses.

Ruxandra poussa un grognement sourd et saisit à pleines mains les poils de la dépouille de l'ours. Sentant ses muscles les plus intimes se resserrer autour de lui, Malko se déchaîna sans ménagement. Ruxandra, les bras écartés comme une crucifiée, un bas filé, les cheveux dans la figure, somptueusement sodomisée, roucoulait comme un pigeon heureux, en bonne disciple de Vlad l'Empaleur...

Quand Malko se vida en elle, tout son corps se mit à trembler et elle arracha des touffes entières de poils de la peau d'ours. Il se releva, étourdi de fatigue, de plaisir, de peur rétrospective, et se versa une dernière coupe de Taittinger Comtes de Champagne. La journée du lendemain allait être longue, avant qu'ils s'envolent de Bucarest. Le silence de cette vieille demeure aux murs épais était tellement profond qu'il finissait par angoisser. Ruxandra tira machinalement sur son bas.

— Si vous voulez vous reposer, suggéra-t-elle, il y a une chambre vide entre celle où se trouvent vos amis et la mienne.

Malko la suivit. Au passage, il entrouvrit la porte de la chambre d'Evgueni Polyakov pour dire à Fedora Kulak où il se trouvait. Elle était assise dans un fauteuil, à côté du lit, son pistolet sur les genoux.

— Il n'a pas bougé depuis tout à l'heure, dit-elle, j'ai l'impression qu'il va mieux.

— Tout va bien se passer, dit Malko, avant de gagner sa chambre.

* *

*

Malko se dressa en sursaut. On frappait à la porte. D'abord, il pensa à Ruxandra, puis le battant s'ouvrit sur Fedora Kulak, son pistolet à bout de bras. Elle s'approcha du lit et annonça d'une voix calme :

— Evgueni vient de mourir.

Malko eut l'impression de recevoir le ciel sur la tête. Toute cette odysée pour rien ! C'était l'histoire du conte oriental de *Ce soir à Samarkand*. Un homme croise la Mort dans son village et s'enfuit aussitôt à Samarkand, la ville voisine, pensant s'y cacher. Il y retrouve la Mort qui lui dit : « J'ai été étonnée de te voir là-bas ce matin, je t'attendais ici, à Samarkand. »

— Si on l'avait emmené à l'hôpital...

Fedora Kulak secoua la tête.

— Non. Il avait déjà eu une alerte, il y a trois ans. On avait diagnostiqué un anévrisme inopérable. C'est ce qui provoquait ses migraines. Il souffrait atrocement. C'était son jour, conclut-elle avec fatalisme.

Malko se rhabilla et gagna la chambre du Russe. Ce dernier était presque debout, adossé à des oreillers, le visage calme, les yeux fermés. Malko prit son Zippo, l'alluma et plaça la flamme devant la bouche d'Evgueni Polyakov. Elle continua à monter tout droit, sans le moindre frémissement. Il ne respirait plus. Parti en emportant ses secrets. Beaucoup de gens allaient en retrouver le sommeil.

— Je vais prévenir Ruxandra, dit Malko.

La Roumaine lui ouvrit, à peine couverte d'un déshabillé violine transparent, apparemment dans de très bonnes dispositions. Elle

enlaçait déjà Malko lorsqu'il la mit au courant :

— Evgueni Polyakov est mort.

— *La Dracul* ![\(35\)](#)

Rapidement, elle fit le signe de croix à l'envers, à l'orthodoxe, et dit :

— Je voudrais le voir.

Ils ressortirent dans le couloir. Fedora était retournée dans sa chambre. Au moment où il allait abandonner Ruxandra à sa curiosité morbide, un concert d'abolements retentit, dans les bois entourant la propriété.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea Malko.

— Des chiens errants, répondit Ruxandra. Il y en a des milliers en Roumanie. Ils vont même dans les hôpitaux. Ils se battent parce qu'ils ont dû attraper quelque chose.

Les aboiements continuaient, sauvages, assourdissants, féroces. Malko alla retrouver Fedora Kulak.

Le lieutenant Oleg Kalugin savait que c'était la mission de sa vie, et il en était fier. C'était plus drôle que de moisir dans un cantonnement de Tiraspol en buvant une vodka si mauvaise qu'elle rendait aveugle. La bonne vodka russe n'arrivait pas jusqu'en Moldavie, où on ne trouvait que de la Smirnoff ou de l'Absolut, l'autre étant beaucoup trop chère pour un militaire de la XV^e armée.

Il avait été convoqué deux jours plus tôt par le colonel Kokochine, commandant de son unité de Spetnatz, qui lui avait donné des ordres précis. Avec huit hommes, il devait liquider deux ennemis de la *Rodina*, des traîtres qui s'apprêtaient à vendre aux Américains d'importants secrets russes. Oleg Kalugin n'avait pas éprouvé le moindre état d'âme. Les ennemis de la Russie étaient ses ennemis personnels. En plus, il avait hâte de mettre à l'épreuve ses années d'entraînement. Une heure plus tard, il roulait avec ses hommes en direction de Kichinev, dans deux grosses Volga immatriculées en Moldavie.

Il avait effectué sa jonction avec son homologue du SVR à l'ambassade de Russie à Kichinev. Là, on lui avait remis les photos d'Evgueni Polyakov et de Fedora Kulak.

— Nous sommes à leur recherche, expliqua l'homme du SVR, un colonel de l'ex-KGB. Dès que nous les avons localisés, nous vous appelons.

Avec leurs pistolets-mitrailleurs équipés de silencieux, leurs grenades éclairantes, leurs tenues noires en kevlar, plus toute une panoplie variée d'engins de mort, Oleg Kalugin et ses hommes étaient prêts à liquider n'importe quel ennemi. Les Spetnatz avaient été dressés à des actions de commando « pointues »...

Hélas, ils avaient poireauté dans leur équipement plus de vingt-quatre heures, maudissant le SVR, jusqu'à ce que le colonel surgisse, essoufflé, et leur explique la situation.

Le couple pourchassé avait pu franchir la frontière de Roumanie, après avoir échappé au piège qui l'attendait. Grâce au concours des gardes-frontière moldaves et d'un chauffeur de taxi, le SVR l'avait maintenant localisé dans une propriété privée au nord de Bucarest. Il fallait frapper le plus vite possible.

— Nous devons être là-bas avant six heures du matin, avait ordonné le colonel.

Le petit convoi avait pris la route, et franchi la frontière en un clin d'œil. Un agent du SVR avait grassement rétribué les douaniers roumains pour qu'ils n'inspectent pas les deux voitures bourrées

d'armes et de munitions. Ensuite, ils avaient foncé sur de petites routes désertes, pendant presque quatre heures. Un autre véhicule du SVR les attendait à l'embranchement de Buzau, sur la route de Bucarest, et les avait guidés jusqu'à Sagov, puis à une grosse maison isolée.

Les allées tranquilles de ce village de luxe grouillaient d'agents du SVR venus de la *rezidentura* de Bucarest. À voix basse, on expliqua au lieutenant Kalugin ce qu'on attendait de lui et de ses hommes. On ignorait tout des occupants de la villa numéro 24 et de leur armement. Le chauffeur de taxi retrouvé à la frontière avait seulement parlé de quatre personnes, dont les deux fugitifs. Mais plusieurs heures s'étaient écoulées depuis qu'il les avait déposés à la villa. L'agent de la CIA pouvait avoir fait venir du renfort...

— *Nikakiku problem*, (36) conclut Kalugin, nous y allons.

C'est pour ce genre de mission qu'il avait été entraîné. Il fallait agir avant le lever du jour. Ce fut pour les neuf hommes un jeu d'enfant d'escalader le mur d'enceinte.

Silencieusement, ils se déployèrent autour de la grosse bâtisse, suivis par une meute de chiens errants en quête de nourriture. Il n'y avait qu'une ouverture possible : la porte d'entrée protégée par une glace épaisse. Faute de diamant pour la couper, il fallait la briser, au risque d'alerter les occupants de la villa. Le lieutenant Kalugin eut alors une idée géniale. Prenant une boîte de viande – ration emportée dans toute mission –, il l'ouvrit et la jeta aux chiens, déclenchant une bataille féroce et bruyante. Tandis que les chiens aboyaient à qui mieux mieux, le lieutenant, d'un geste sec, brisa la lourde glace d'un coup de masse.

— *Davai !*

En un clin d'œil, il passa la main par l'ouverture, ouvrit la porte, et fit irruption dans un grand hall. Tous abaissèrent leurs lunettes protectrices et Kalugin jeta devant lui une grenade aveuglante qui explosa avec un bruit sourd. Puis il se rua vers l'escalier avec quatre de ses hommes. Les autres foncèrent dans les pièces du rez-de-chaussée, s'éclairant avec de puissantes torches électriques.

Oleg Kalugin avait choisi le premier étage, parce que les chambres s'y trouvent la plupart du temps. Il jaillit sur le palier, ouvrit à la volée la première porte, balaya la chambre de sa torche, couvert par ses hommes. Vide. Comme la salle de bains. La seconde, pareil. La troisième aussi.

Ils progressaient sans le moindre bruit dans le large couloir circulaire, étonné de ne provoquer aucune réaction. Équipés de lunettes infrarouges, ils y voyaient comme en plein jour.

Oleg Kalugin poussa la quatrième porte. Son poulx grimpa à toute vitesse. Là, il y avait de la lumière ! Il aperçut une femme de dos,

penchée sur un homme allongé sur le lit. La femme se retourna avec un cri terrifié et il aperçut le visage de l'homme. C'était celui des photos ! Il avait trouvé son objectif.

Sans perdre une seconde, il pressa la détente de son pistolet-mitrailleur et les balles jaillirent avec des « plouf » sourds. La femme fut atteinte la première : une blonde bien en chair, ce qui correspondait à la description du SVR. Oleg Kalugin arracha son chargeur et presque sans s'interrompre en remit un second. L'homme avait été touché, mais il lui expédia encore une quinzaine de projectiles, hachant son visage et son torse. Il termina le chargeur, le bras tendu, sur la femme allongée par terre dans une mare de sang.

— Couvrez-moi, lança-t-il à ses hommes.

Deux d'entre eux, accroupis, surveillaient la porte, les autres se trouvaient à l'extérieur de la chambre. Tranquillement, Oleg Kalugin prit un petit appareil photo et se mit à shooter à toute vitesse, photographiant les deux cadavres sous toutes les coutures. Au GRU, on ne se contentait pas de *spravka* (37), il fallait des preuves.

Le film terminé, il battit en retraite dans la maison silencieuse. Une minute plus tard, lui et ses hommes couraient dans le jardin. Encore soixante-dix secondes, et ils avaient franchi le mur. Une dernière course jusqu'aux voitures. Il faisait toujours nuit. Quelques signaux de lampes. Une silhouette se dressa devant le lieutenant Kalugin.

— Alors ? Vous les avez trouvés ?

C'était la voix anxieuse du *rezident* SVR à Bucarest.

— La mission a été totalement accomplie, *tovaritch* colonel ! annonça fièrement le lieutenant Kalugin qui ajouta aussitôt : J'ai pris des photos des deux corps. Nous n'avons rencontré aucune résistance.

— Bravo ! fit à mi-voix le *rezident*. Repliez-vous.

Il fallait franchir la frontière le plus tôt possible. Au besoin, le commando de Spetnatz passerait le Prout dans un dinghy emporté dans une des Volga. Mais il pouvait y avoir auparavant des barrages sur les routes.

Oleg Kalugin ne commença à se détendre que dans la Volga, en ôtant ses « couches » d'uniforme. Il était couvert de sueur, à cause de la tension nerveuse. Il ferma les yeux et commença à penser aux deux renégats qu'il avait liquidés. Réalisant qu'il ne connaissait même pas leur nom.

* *

*

— Ils sont repartis ! souilla Malko, pistolet au poing.

Il allait sortir de la chambre lorsque la grenade éclairante avait explosé, l'éblouissant. Immédiatement, il avait refermé. Fedora Kulak

aussi avait vu la lueur éblouissante. Ça ne pouvait être qu'une action offensive du SVR. Ils avaient poussé un fauteuil devant la porte et attendaient, arme au poing.

Mais personne n'avait tenté d'entrer. Vingt minutes s'étaient écoulées, le silence dans la maison était total. Les intrus, quels qu'ils soient, étaient partis. Malko ouvrit et s'engagea dans le couloir, pistolet au poing.

— Ruxandra !

Pas de réponse. Fedora Kulak sur ses talons, il atteignit la porte de la chambre d'Evgueni Polyakov. Elle était ouverte, la lumière allumée. La première chose qu'il aperçut fut le cadavre de la Roumaine, au pied du lit, dans une mare de sang. Il s'approcha : elle avait reçu tellement de projectiles que son visage était méconnaissable ! Une bouillie de sang et d'os nacrés. Un œil pendait sur la joue, explosé. Malko détourna la tête. La malheureuse Ruxandra s'était trouvée au mauvais moment au mauvais endroit...

Evgueni Polyakov ne valait guère mieux... Criblé lui aussi de projectiles. Rarement un cadavre avait été aussi mort...

Un bruit derrière lui le fit sursauter. Il se retourna. Fedora Kulak était en proie à un fou rire nerveux ! Elle montra le mort du doigt :

— *Nado zhe !* (38) Ils ont cru qu'ils le tuaient, ce pauvre Evgueni Trofimovitch ! Et elle, ils l'ont tuée à ma place !

Prise d'un rire hystérique, elle se laissa tomber sur une chaise. Malko la laissa se calmer. Maintenant, tout était clair : le SVR les avait trouvés et avait cru abattre Fedora Kulak et Evgueni Polyakov. Donc, ils ne craignaient plus rien, jusqu'au réveil des domestiques qui allaient forcément alerter la police. Malko prit la Russe par le bras.

— Partons. On va essayer de trouver une voiture.

Elle enfila sa zibeline et le suivit. Malko se dirigea vers des garages qu'il avait repérés la première fois. Il y avait plusieurs voitures dont une vieille Mercedes avec la clef sur le tableau de bord. Miracle, elle démarra au quart de tour ! Le temps d'ouvrir le portail, ils fonçaient vers Bucarest. Fedora Kulak semblait inquiète.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

— À l'ambassade des États-Unis. Je dois rendre compte à Washington.

— Je n'ai plus de passeport, remarqua-t-elle d'une voix égale.

— Je sais, fit Malko.

— Vous n'allez pas me laisser tomber, dit-elle, soudain tendue. Vous savez bien que je ne peux pas retourner en Russie. Je n'ai que très peu d'argent – ce que vous nous aviez donné – et plus de papiers. Je ne connais personne hors de Russie. À part vous.

— Non, promet Malko, je ne vous laisserai pas tomber.

— Vous allez en Amérique ? demanda-t-elle soudain.

Malko sourit.

— Je ne sais pas, mais je pense plutôt que je vais rentrer chez moi, en Autriche, là où vous m'avez appelé.

— J'aimerais bien venir avec vous, dit-elle d'une voix chaude.

Bonne idée. C'est Alexandra la pulpeuse qui serait ravie devant l'irruption de ce grand fauve. Ça se terminerait à l'arme lourde.

— Je crains que ce ne soit pas possible, expliqua Malko. Je ne vis pas seul.

Fedora Kulak lui lança un regard à faire fondre une banquise.

— Vous croyez que beaucoup de femmes peuvent m'égaler ?

Malko ne répondit pas à cette question brûlante. Ils arrivaient en ville. Il était à peine sept heures du matin. Impossible d'aller à l'ambassade américaine à cette heure-là. Heureusement, il avait gardé sa chambre à l'*Intercontinental*.

— Nous allons à l'*Intercontinental* nous reposer un moment, dit-il, ensuite, nous nous rendrons à l'ambassade.

Fedora lui jeta un regard dépourvu d'aménité.

— Ne pensez pas vous débarrasser de moi. Si vous essayez de me semer, je vous tue. De toute façon, je n'ai plus rien à perdre.

Ils ne se parlèrent plus qu'à l'arrivée à l'hôtel. L'employé de la réception les suivit d'un long regard étonné et admiratif. Généralement, les clients qui ramenaient des femmes ne le faisaient pas à cette heure-là, et elles n'étaient pas aussi belles. À peine dans la chambre, Malko commanda deux petits déjeuners. Il mourait de faim.

— Je peux prendre un bain ? demanda Fedora.

— *Pojalouista*. (39)

Dès qu'elle fut dans la salle de bains, il appela Marin Sorescu, pour retarder son rendez-vous. Il n'y avait plus d'urgence. Quand Fedora émergea de la salle de bains, elle était intégralement nue ! Sans affectation, Malko ne put s'empêcher de l'admirer. Des muscles assez enrobés pour ne pas lui donner une allure de culturiste, une poitrine de fille de dix-huit ans, ferme comme du marbre, un ventre plat et d'immenses jambes bien galbées.

Un magnifique animal.

Elle s'assit sur le lit et consentit à s'enrouler dans une serviette lorsqu'on apporta le petit déjeuner. Malko était turlupiné par une petite pensée surnoise et désagréable. Comment allait réagir Franck Capistrano vis-à-vis de Fedora ? Il connaissait les Américains, ce n'étaient pas des sentimentaux... Il attendit que Fedora ait terminé ses croissants pour lui demander :

— Est-ce qu'Evgueni Polyakov vous parlait des secrets qu'il détenait ?

— Jamais, laissa-t-elle tomber. J'étais sa détente. On ne parlait jamais de son travail. Bien sûr, je savais ce qu'il faisait, mais c'est tout.

— Vous connaissez bien le fonctionnement du SVR ?

Elle sourit.

— Non. Ça ne m'a jamais intéressée. D'ailleurs, je ne voyais personne. Evgueni était très jaloux. Pourquoi ?

— Par curiosité, fit Malko.

Il ne serait pas facile de la « vendre » à Franck Capistrano. Fedora Kulak n'était pas vraiment une défectrice de poids. Elle s'étira et le fixa de ses yeux cobalt, les jambes légèrement ouvertes, comme pour lui donner le choix entre deux alternatives.

— Souvenez-vous de ce que je vous ai dit dans la voiture, en venant... Je ne plaisantais pas.

* *

*

Malko écoutait la voix rugueuse de Franck Capistrano, à huit mille kilomètres. L'Américain avait été catastrophé, lorsque Malko lui avait appris l'échec de sa mission, du fait de la mort accidentelle du général Polyakov.

Dès son arrivée à l'ambassade, qui se trouvait tout près de l'*Intercontinental*, 7, rue Theodore-Arghezi, en pleine ville, il avait demandé à voir le chef de station – une femme – en se faisant connaître. On avait aussitôt mis un bureau à sa disposition, avec un téléphone « protégé » pour appeler la Maison-Blanche. Assise en face de lui, Fedora Kulak, qui n'avait pas voulu le quitter, l'observait en fumant une Gauloise blonde extraite d'un paquet récupéré dans la maison de Ruxandra Andreanu. Impassible, elle ne comprenait évidemment pas ce que Malko disait. Celui-ci attaqua son problème, expliquant sa situation et le rôle qu'elle avait joué.

— Vous êtes sûr qu'elle ne sait rien ? interrogea Franck Capistrano.

— C'est ce qu'elle m'a dit, confirma Malko.

L'Américain eut un soupir résigné.

— C'est une catastrophe, la mort d'Evgueni Polyakov. Nous savons qu'il y a des dizaines de traîtres haut placés à la CIA et ailleurs, et nous sommes désormais incapables de les démasquer ! Je ne sais pas ce qu'on va faire...

— On peut essayer de questionner Fedora Kulak, suggéra Malko. Elle faisait partie du *deal*...

Franck Capistrano laissa tomber, nettement réticent :

— Vous m'avez dit vous-même qu'elle ne savait rien. En plus, elle n'a pas de passeport. C'est délicat. Le *deal*, comme vous dites, se termine avec la mort de Polyakov. Nous sommes passés à côté d'une revanche éclatante sur l'affaire Aldrich Ames. En dépit de votre brillante performance.

— À côté aussi du mystère du dossier « Venona », releva Malko.

— Oui, évidemment, reconnut Franck Capistrano.

Bizarrement, Malko eut l'impression que ce n'était pas ce que l'Américain regrettait le plus. En dépit de ses déclarations précédentes, il allait revenir à la charge pour Fedora Kulak lorsque cette dernière lui fit un signe pour prendre la parole :

— J'ai entendu que vous parliez du dossier « Venona », dit-elle. Lorsque nous étions à Kichinev, Evgueni Trofimovitch a expédié une lettre qui contient beaucoup d'informations. Entre autres, sur ce dossier « Venona ». Je suis la seule personne à savoir où et comment on peut récupérer cette lettre.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? demanda Franck Capistrano, qui avait entendu mais ne parlait pas russe.

— Quelque chose qui va beaucoup vous intéresser, répondit Malko.

— C'est du bluff ! explosa Franck Capistrano.

Malko venait de lui traduire fidèlement la révélation de Fedora Kulak.

— Possible, reconnut-il, mais nous n'avons aucun moyen de vérifier. Ce serait dommage que cette lettre si elle existe – ne tombe pas entre nos mains.

— Interrogez-la ! Qu'elle donne des précisions.

Malko posa le récepteur et se tourna vers Fedora, toujours en train de tirer sur sa Gauloise blonde, ses yeux cobalt flamboyants de fureur. Elle se redressa, lissant son pull comme pour bien faire ressortir sa poitrine, et adressa à Malko un sourire ambigu, mélange de sexualité triomphante, de volonté féroce et d'intelligence aiguë. Un sourire de mammifère doué pour la survie.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de lettre ? demanda-t-il.

— À Kichinev, dit-elle, quand j'ai découvert que le SVR nous avait retrouvés, Evgueni a pensé que peut-être nous n'arriverions pas à gagner les États-Unis, que nous risquions d'être abattus, lui ou moi. Alors, il a mis dans une enveloppe les notes qu'il avait prises depuis qu'il était enfermé à l'hôtel. Il avait une mémoire prodigieuse, il connaissait ses archives par cœur. Il y a ajouté quelques documents qu'il avait emportés de Moscou. Des virements bancaires. C'est moi qui ai posté cette lettre à la poste.

— Et vous l'avez envoyée à qui ?

Fedora alluma une autre Gauloise blonde avant de lui répondre.

— À quelqu'un dont je ne vous dirai pas le nom. Poste restante à un certain bureau de poste, aux États-Unis. Il paraît qu'ils conservent le courrier pendant un mois. Ensuite, ils détruiront cette lettre ou la renverront à l'expéditeur. Comme il n'y a pas d'expéditeur...

Quelque chose échappait à Malko qui insista :

— À qui avez-vous envoyé cette lettre ?

Fedora Kulak lui adressa un sourire ironique en tirant une bouffée de sa cigarette.

— À un agent du SVR aux États-Unis. Ce que vous appelez un NOC, un clandestin. Evgueni savait que cette méthode avait déjà été employée pour lui faire parvenir des instructions. Seulement, les autres fois, il était prévenu de cet envoi... et du bureau de poste où il fallait le récupérer, qui changeait chaque fois. Cette fois, il ne risque pas d'y aller, puisqu'il n'est pas au courant.

— Et comment pensez-vous récupérer cette lettre ?

Nouveau sourire.

— C'est très simple. Il suffit que je prenne contact avec le

destinataire et que je lui dise d'aller la chercher, en donnant le code pour qu'il sache qu'il s'agit de sa centrale. Après, je récupère la lettre.

C'était diabolique. Pour quelqu'un n'ayant jamais quitté la Russie, Evgueni Polyakov avait remarquablement bien assimilé la vie américaine. Le courrier *on hold* était une pratique courante et sûre.

Malko reprit le récepteur pour traduire à Franck Capistrano les propos de Fedora Kulak. Cette fois, l'Américain ne cria pas au bluff.

— *For Christ's sake*, grommela-t-il, cela a l'air d'être vrai. Et il y a quelques milliers de bureaux de poste dans notre pays. On ne peut pas demander à tous s'ils n'ont pas *on hold* une lettre en provenance de la République moldave.

— Cela me semble difficile... approuva Malko.

— OK. Je vais m'arranger pour la faire entrer sans passeport. On verra la suite après.

— Pourquoi ne pas en demander un au State Department et le lui faire délivrer ici ?

— Ça prendra un mois. Si seulement elle avait gardé le sien !

— Ce n'est pas vraiment sa faute. Et il est hors de question d'aller le récupérer.

— OK, on verra. Comment allez-vous l'exfiltrer de Roumanie ?

— Je pense que notre ami va nous aider. Il ne faut pas rester longtemps ici, le SVR saura très vite que la femme tuée à Sagov n'est pas Fedora Kulak.

— OK, rappelez-moi dès que vous aurez résolu votre problème.

Au moment où il allait raccrocher, Fedora lui adressa un geste comminatoire.

— Alors ?

— C'est réglé, affirma Malko, vous serez admise aux États-Unis sans passeport.

— *Karacho*. Mais ensuite, il me faut un passeport américain.

— Je crois que ce sera impossible, plaida Malko. On trouvera une solution.

— Il faudra que ce soit possible, répliqua calmement la jeune femme. Sinon, *nitchevo*. Pas de lettre.

— Pour l'instant, fit Malko, je dois organiser votre exfiltration. Vous allez m'attendre ici et je vais m'en occuper.

Il alla trouver le numéro 2 de la station et lui emprunta sa Golf. Il n'était pas au bout de ses peines et Fedora Kulak allait lui donner du fil à retordre.

* *

*

Le général Troubnikov examinait à la loupe les agrandissements

des photos prises après l'assaut de la propriété de Ruxandra Andreanu. Il venait de recevoir de la *rezidentura* de Bucarest un télégramme inattendu.

On lui avait apporté ces documents avec le rapport complet de l'opération. Le dispositif de récupération d'Evgueni Polyakov et de Fedora Kulak avait été levé. Il sonna sa secrétaire, après avoir posé sa loupe.

— Ce lieutenant Kalugin est là ? demanda-t-il.

L'officier des Spetnatz avait apporté lui-même les documents à Moscou, par un vol spécial de l'Armée rouge.

— Il est au troisième étage en train de se faire *debrief*, *tovaritch* général, répondit la secrétaire.

— Envoyez-le-moi immédiatement.

Cinq minutes plus tard, le lieutenant Oleg Kalugin poussa d'une main timide la porte capitonnée de cuir vert du bureau du directeur du SVR et claqua des talons.

— Lieutenant Oleg Vassilovitch Kalugin, *tovaritch* général, lança-t-il d'une voix de stentor.

— Vous avez fait du bon travail, répliqua le général du SVR. J'ai lu votre rapport.

— *Spasiba bolchoi*, *tovaritch* général, fit le lieutenant, radieux.

— Cependant, lieutenant Kalugin, continua l'officier supérieur, je voudrais que vous examiniez ces documents et que vous me disiez si vous ne remarquez rien de bizarre.

Le lieutenant Kalugin prit la loupe et se pencha sur le bureau, à nouveau tendu. Il releva la tête quelques instants plus tard.

— Je ne vois rien, *tovaritch* général.

Le général Troubnikov posa le doigt sur le corps criblé de balles d'Evgueni Polyakov.

— Cet homme a été atteint par plusieurs de vos projectiles, dit-il d'une voix neutre. Or, contrairement à la femme, il ne saigne pas...

Soudain, ce détail sauta aux yeux du lieutenant.

— C'est... c'est vrai, *tovaritch* général.

— Et vous savez ce que cela veut dire ?

— *Niet*, *tovaritch* général.

— Que cet homme était déjà mort, Oleg Vassilovitch ! conclut le général. Les morts ne saignent pas.

Un silence lourd régna quelques instants dans le bureau, rompu par le général qui posa devant le lieutenant des Spetnatz deux photos. L'une de la femme blonde gisant au pied du lit dans une mare de sang, l'autre de Fedora Kulak.

— Oleg Vassilovitch, demanda le général du SVR, s'agit-il de la même personne ?

Le lieutenant Kalugin examina les deux clichés un long moment,

l'estomac noué, puis se redressa.

— Il me semble, *tovaritch* général. Mais elle a beaucoup de sang sur le visage et je ne l'avais jamais vue avant. Il faisait sombre et tout s'est passé très vite. J'ai seulement obéi aux ordres de traiter les deux sujets.

Le général Troubnikov hocha la tête.

— Vous êtes excusable, Oleg Vassilovitch. Moi-même, je l'ai cru en regardant superficiellement ces photos. Mais nous avons demandé à des experts. La femme blonde que vous avez « traitée » est plus petite que celle-ci et son visage est légèrement différent.

Oleg Kalugin était effondré. De ses deux objectifs, l'un était déjà mort et l'autre n'était pas le bon.

— Je ne comprends pas, balbutia-t-il.

— Avez-vous fouillé la maison ?

— Non, je pensais ma mission terminée.

Le général hocha la tête.

— Il aurait fallu le faire. La femme que vous avez « traitée » était la propriétaire de cette demeure. La *rezidentura* de Bucarest vient de me le confirmer. Une Roumaine, ce qui risque de poser quelques problèmes diplomatiques. Heureusement que vous avez pu repasser la frontière... Celle que vous deviez « traiter » devait se cacher quelque part. Elle est probablement responsable de la mort du général Polyakov.

— Et où est-elle maintenant ?

Le général hocha la tête.

— C'est la question à laquelle nous essayons de répondre, Oleg Vassilovitch. Vous pouvez disposer.

Resté seul, le général Troubnikov alluma une cigarette, contemplant les photos étalées devant lui. Ses ennuis n'étaient pas terminés. Pas tant qu'il n'aurait pas retrouvé Fedora Kulak. Il se pencha vers l'interphone.

— Swesta, appelez-moi la *rezidentura* de Bucarest, sur une ligne protégée.

* *

*

— Nous partons cet après-midi à 15 h 30 sur le vol Air France pour Paris, annonça Malko, de retour dans le bureau de l'ambassade, à Franck Capistrano. De là, nous prendrons demain une correspondance pour Washington, le vol 009.

— Je serai là et je veillerai à l'entrée de miss Kulak. Comment la faites-vous sortir de Roumanie ?

— J'ai vu notre ami. Il m'accompagne à l'aéroport et lui fera établir

par le responsable des gardes-frontière un laissez-passer spécial qui lui évite toute formalité.

— Parfait, approuva l'Américain. Alors, à demain. J'ai rendu compte au président qui vous félicite. Je vous retiens une suite à l'hôtel *Willard*. C'est à deux pas de mon bureau.

Tandis qu'il téléphonait, Fedora Kulak feuilletait des magazines. Elle désigna à Malko une publicité dans *Vogue* représentant un superbe lit à baldaquin recouvert de tissu Versace rouge et or, création de Claude Dalle.

— Je veux une chambre comme ça ! dit-elle. Et un appartement dans le plus haut gratte-ciel de New York. Je vous inviterai. On mangera du caviar, on boira du champagne et on fera l'amour sur la moquette...

— Pourquoi sur la moquette ?

— Parce que c'est mon rêve, dit-elle avec simplicité.

En Russie, les moquettes sont tellement minces qu'on se râpe le dos. Il paraît qu'en Amérique, elles sont très épaisses.

— Allons déjeuner, proposa Malko. Nous avons largement le temps.

Il avait fixé rendez-vous à Marin Sorescu à l'aéroport, vers 14 heures.

* *

*

À peine étaient-ils sortis rue Arghezi, se dirigeant à pied vers l'*Intercontinental*, qu'une voiture leur fit un appel de phares. Une vieille Volvo de couleur sombre. Malko s'approcha et reconnut au volant Marin Sorescu, l'ancien patron de la Securitate, qu'il avait vu une heure plus tôt chez lui pour arranger l'exfiltration de Fedora Kulak. Son poulx grimpa aussitôt. Le Roumain n'était sûrement pas venu pour rien. Lorsque Malko fut près de la voiture, il baissa sa glace et lui dit :

— Montez avec votre amie.

— Comment saviez-vous que j'étais ici ? demanda Malko.

— J'ai appelé l'hôtel et vous n'y étiez pas. Alors j'ai téléphoné à l'ambassade où je compte quelques amis.

— Que se passe-t-il ?

— Vous devez partir pour le vol Air France de 15 h 30, n'est-ce pas ?

— Oui. C'est ce que nous avons convenu.

— Ce sera impossible.

— Pourquoi ?

— J'ai aussi des amis boulevard Kiseleff, continua le Roumain, et j'ai eu la bonne idée de téléphoner. La *rezidentura* a reçu ce matin des

instructions de Moscou : vous retrouver et vous tuer tous les deux. Ils vous attendent à l'aéroport. Ils savent sur quel vol vous partez. Eux aussi ont des amis.

Malko se dit que c'était probablement les mêmes.

Marin Sorescu était en train de tourner autour du rond-point de la Piata Universitari pour prendre le boulevard Balescu vers le nord.

— Où allons-nous ? demanda Malko.

Marin Sorescu sourit.

— Je vous emmène à l'aéroport de Baneasa. Il y a un vol pour la Hongrie dans une heure et demie. Une fois à Budapest, vous vous débrouillerez, mais vous aurez une longueur d'avance. Il y a des vols pour tous les endroits du monde et vous n'avez pas besoin de visa : vous ne sortirez pas de l'aéroport. J'ai réservé deux places sur ce vol sous des noms roumains.

— On ne repasse pas à l'hôtel ?

— Non.

Rapidement, Malko mit Fedora Kulak au courant. La jeune femme tordit simplement les coins de sa bouche vers le bas. Sans dire un mot. Une demi-heure plus tard, ils arrivaient devant l'aéroport de Baneasa qui servait aussi de cimetière d'avions. Une douzaine de vieux jets pourrissaient devant le petit bâtiment blanc tout rond. Marin Sorescu se gara dans le parking et ils gagnèrent le terminal. Quelques policiers en casquette plate faisaient les cent pas. Il n'y avait pas grande affluence. Presque tous les vols internationaux partaient de l'autre aéroport.

Au lieu de se diriger vers le départ, Sorescu fonça vers une porte marquée SOSIRU (40). Au policier qui voulait lui barrer le passage, il exhiba fugitivement une carte et l'autre salua respectueusement. Sur les talons du Roumain, Fedora Kulak et Malko traversèrent la salle déserte des arrivées pour rejoindre les comptoirs d'enregistrement, sans passer par le contrôle des passeports. C'est Marin Sorescu qui alla retirer les billets, les réglant en lei avant de les rendre à Malko avec un sourire malin.

— Ils sont peut-être dehors, fit-il. Je reste avec vous jusqu'au décollage.

Vingt minutes plus tard, ils embarquaient sur un biréacteur à destination de Budapest. Lorsque l'appareil prit de la hauteur, Fedora se pencha vers Malko.

— Hurrah ! lança-t-elle, avant d'enfoncer sa langue dans sa bouche.

Sous le regard envieux des autres passagers, elle était tout à coup d'humeur câline.

Yolanda Casas s'engagea sur le Key Bridge enjambant le Potomac, entre le District Fédéral et la Virginie, s'efforçant de rester sur la droite. Parvenue de l'autre côté, en Virginie, elle contourna le rond-point, évitant la route 66 qui filait vers l'ouest et l'entrée du Franklin-Roosevelt Parkway qui remontait vers le nord le long du Potomac, pour s'engager dans le parking du *Key Bridge Marriott*, un hôtel de quatorze étages sans beaucoup de charme mais très fréquenté. Juste à mi-chemin du centre de Washington et du siège de la CIA, il servait de point de rendez-vous pratique pour de discrètes rencontres.

Passant devant l'entrée principale, Yolanda Casas pénétra dans le parking en prenant un ticket, puis gara sa voiture en surface, en face d'une vingtaine de chambres donnant directement dehors, comme dans un motel. C'est là, jadis, lorsqu'il n'était que sénateur, que Bill Clinton amenait ses conquêtes. Une entrée latérale permettait également de gagner le *lobby* de l'hôtel.

Yolanda Casas gagna la chambre 131, au rez-de-chaussée, et frappa un coup discret. On lui ouvrit aussitôt et elle se glissa à l'intérieur. Mark Spry, en bras de chemise, s'était attaqué vigoureusement à une bouteille de *Defender*. À voir ses yeux rouges, le combat était inégal. Yolanda Casas se débarrassa de son manteau en fausse panthère et apparut dans une robe rouge sang qui moulait comme un gant ses formes généreuses. Avec son abondante chevelure noire et ses grosses lèvres, elle ressemblait à une Hispanique, bien qu'elle fût née à Little Rock.

Mark Spry lui adressa un regard lubrique, posa son verre et l'attira contre lui, pelotant ses seins sans vergogne. Elle se détacha.

— *Hands off !* Je ne suis pas venue pour baiser. *The heat is on.*

Dégrisé, Mark Spry l'écouta, la tête penchée de côté, se sentant de plus en plus mal. Tout cela lui donnait le vertige. Lorsqu'elle eut terminé, il demanda d'une voix mal assurée :

— Tu crois vraiment qu'il faut faire ça ? C'est vachement risqué.

Yolanda Casas eut un sourire tordu.

— *You got to believe !* (41) Tu connais le Kansas ?

— Le Kansas ? Non, pourquoi ?

— Tu as envie de le visiter ?

— *Sure, no !*

— Alors, tu ferais mieux de te remuer rapidement. Parce qu'au Kansas, il y a un très beau pénitencier qui s'appelle Leavenworth... OK ?

— OK.

— Alors, fais vite.

Fedora Kulak, le visage collé au hublot depuis le début de la descente sur Washington, se remplissait les yeux de cette Amérique qu'elle découvrait. Malko bâillait à se décrocher les mâchoires. Arrivés trop tard à Budapest pour attraper le vol pour les États-Unis, ils en avaient pris un pour Francfort, où ils étaient arrivés à dix-huit heures. À cause de la Russe sans passeport, ils avaient dormi sur les banquettes de la zone sous douane, embarquant le lendemain matin sur un vol direct Francfort-Washington. Ce qui avait permis à Malko de faire le point avec Franck Capistrano. Mais il n'avait guère dormi... Lorsque les roues du 747 touchèrent le sol, Fedora se pencha vers lui et dit triomphalement :

— Nous sommes en Amérique ! Je ne crains plus rien.

Aimable illusion. Les services soviétiques avaient toujours tué ceux qu'ils pourchassaient de leur vindicte, un peu partout dans le monde. Léon Trotski, réfugié au Mexique, en savait quelque chose... Le NKVD l'avait traqué dix ans avant de réussir à le faire assassiner là où il se cachait.

À peine la passerelle était-elle en place que Malko vit apparaître deux visages connus : Chris Jones et Milton Brabeck, ses « baby-sitters » depuis de longues années. Anciens du *Secret Service*, passés à la Division des Opérations de la CIA, les deux colosses aux cheveux très courts, aux costumes gris, mais aux cravates voyantes, se remarqueaient dans leurs grosses canadiennes, les yeux froids comme des colins morts. Armés comme de petits porte-avions, ignorant ce qu'était un état d'âme, ils ne craignaient que Dieu, les microbes et la nourriture exotique, c'est-à-dire tout ce qui s'écartait du pur hamburger. Arborant des sourires carnassiers et ravis, ils s'avancèrent vers Malko et Fedora.

— *Welcome back !* firent-ils en chœur. Ça fait un moment qu'on ne s'est pas vus !

Une fois de plus, Malko dut se faire broyer les phalanges. Mais il était rassuré, car ces deux-là valaient une petite armée. Chris Jones se tourna vers un civil qui les accompagnait.

— Voici Sam Woolford, de l'Immigration Office. Je crois que vous avez un petit problème.

— Mr Franck Capistrano m'a donné des instructions, annonça l'Immigration Officer. Vous êtes accompagné de quelqu'un qui a perdu son passeport, n'est-ce pas ?

— Exact, confirma Malko. Miss Fedora Kulak, que voici.

La Russe, en entendant son nom, s'avança, radieuse, impériale, la

zibeline ouverte découvrant tous ses charmes. Elle avait eu le temps de se maquiller dans l'avion et ressemblait plus à un mannequin vedette qu'à une espionne.

Chris et Milton se figèrent, ébahis et rougissants sous le regard insistant de Fedora Kulak. Milton, plus déluré, avait du mal à détacher son regard de son extraordinaire poitrine. Chris Jones retrouva le premier la parole :

— C'est ça que vous ramenez du froid ? Je croyais que c'était un homme.

Fedora, agacée de ne pas comprendre, lança à Malko en russe :

— *Chto za tvary* ? (42)

Malko ne put s'empêcher de sourire. Après tellement d'épreuves, c'était bon de se détendre un peu.

— Chris Jones et Milton Brabeck appartiennent à la CIA, expliqua-t-il. Ce sont des « bêtes » très bien dressées et très utiles. Avec eux, vous ne craignez plus rien.

Tourné vers les deux gorilles, il ajouta :

— Miss Kulak était le garde du corps du général Evgueni Polyakov. Les mâchoires des deux Américains faillirent se décrocher.

— Garde du corps ! répéta Milton Brabeck. Vous plaisantez ? Moi, j'aurais plutôt pensé...

Malko le coupa :

— Ne pensez pas, Milton. Fedora tire aussi bien que vous. Je l'ai vue à l'œuvre. Elle pratique aussi les sports de combat.

— *Holy shit* ! soupira Chris Jones, je vais aller vivre en Russie.

— Vous devriez la prendre à l'année, suggéra sournement Milton Brabeck.

— Si vous voulez me suivre, proposa Sam Woolford.

Ils se retrouvèrent dans un bureau de l'Immigration où Sam Woolford fit signer une déclaration sur l'honneur à Fedora Kulak, expliquant qu'elle avait perdu son passeport à l'aéroport de Francfort. Il lui remit un visa « volant » de quatre-vingt-dix jours avec un conseil pressant :

— Allez le plus vite possible au consulat russe et faites-vous établir un nouveau passeport.

La douane franchie, ils se retrouvèrent dans l'immense hall de Dulles Airport. Fedora Kulak regardait autour d'elle, éblouie. Elle était en Amérique. Chris et Milton, surveillant tout ce qui bougeait, l'encadrèrent et ils se dirigèrent vers une Chevrolet noire garée dans un endroit interdit. Il faisait beau et froid, Fedora respirait avidement cet air nouveau comme s'il était chargé des senteurs les plus précieuses, alors qu'il ne charriait qu'une bonne odeur de kérosène.

— Ne traînons pas, suggéra Milton Brabeck. Mr Capistrano nous a dit qu'on risquait de tomber sur des malfaisants.

Malko trouvait au gorille quelque chose de changé.

— Chris, vous avez grossi ? remarqua-t-il.

Chris Jone se retourna, écartant les pans de sa canadienne. Il portait, accroché à l'épaule par une courroie, le croisement monstrueux d'un pistolet-mitrailleur et d'un lance-grenades.

— C'est un petit truc que la TD m'a bricolé, expliqua-t-il. Ça fait aussi lance-flammes.

* *

*

Eblouie, Fedora Kulak contemplait l'étonnant plafond du majestueux *lobby* de l'hôtel *Willard*, décoré des sceaux des cinquante États américains. Autour d'eux, c'était la foule habituelle des politiciens de province montés à Washington. Le *Willard*, à deux pas de la Maison-Blanche, leur servait de QG. Lorsque Malko revint, avec les cartes magnétiques servant de clefs pour leur suite, Fedora bâilla et dit :

— J'ai faim.

Malko aussi mourait de faim. Mais avant tout, il fallait avertir Franck Capistrano de leur arrivée. Sa réunion du NSC devait être terminée. Malko emprunta le portable de Chris Jones et s'isola sur la banquette ronde, au centre du *lobby*, tandis que les deux gorilles suivaient Fedora Kulak dans son exploration de l'hôtel, en commençant par la boutique Chanel... En posant les pieds sur le sol américain, la Russe paraissait avoir oublié tous ses problèmes.

— Tout s'est bien passé ? demanda anxieusement Franck Capistrano.

— Parfaitement. Nous sommes au *Willard*.

— OK. J'ai un déjeuner, on se verra après. Il faut absolument que cette fille nous dise comment retrouver cette lettre. Qu'on y aille tout de suite.

— Je vais faire mon possible, dit Malko, mais elle est méfiante.

— Soyez convaincant. On se retrouve à 14 h 30, à la salle à manger de l'*Hay-Adams*, au début de la 16^e Rue. Venez seul, laissez-la sous la garde de vos « baby-sitters ».

La communication coupée, Malko alla à la rencontre de Fedora, qui arrivait escortée du fond du couloir menant à l'autre sortie du *Willard*, dans F. Street. Abritant une galerie dont les vitrines offraient tous les produits d'une civilisation de luxe, modestement, elle ne s'était achetée qu'un Zippo à l'effigie des Beatles, symbole de l'Amérique. Le *Willard* occupait tout le bloc, entre Pennsylvania Avenue et F. Street. Ils se retrouvèrent à mi-chemin, juste en face de la porte donnant accès au *Willard Room*, le restaurant de luxe de l'hôtel. Au passage, Malko se vit

dans une glace. Les yeux rouges, pas rasé, les traits tirés par la fatigue, sans rien pour se changer, il avait l'impression d'arriver d'une autre planète, triste et noire comme un astre mort. Fedora, quant à elle, écarquillait les yeux devant les lustres, les dorures, les sièges profonds, la décoration un peu trop chargée et les maîtres d'hôtel aux petits soins.

— Ils ont du caviar ? demanda-t-elle.

Malko composa le menu : caviar, émincé de volaille et sabayon. Avec une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne blanc de blancs 1988. Comme le maître d'hôtel leur proposait des cocktails, Fedora commanda une « balalaïka » à base de Cointreau et de vodka. Installés à la table voisine, Chris et Milton avaient envie de toute la carte. Leur modeste salaire ne leur permettait pas en temps normal des escapades dans des endroits aussi luxueux... Malko laissa à Fedora le temps de savourer sa « balalaïka », puis lui alluma une Gauloise blonde qui avait fait le tour du monde avec son Zippo à ses armes, et attaqua :

— Vous êtes rassurée maintenant ?

Elle hocha affirmativement la tête, la bouche pleine de caviar, but une gorgée de Taittinger et laissa tomber :

— Il est bien meilleur qu'à Moscou. Je n'en ai jamais mangé d'aussi bon.

Malko jeta un coup d'œil à la boîte bleue. Du Béluga Petrossian qui risquait d'alourdir considérablement l'addition. Mais l'enjeu était de taille... Il la laissa en profiter jusqu'au dernier grain, l'arrosant de vodka au poivre Petrossian, et revint à la charge :

— Vous êtes aux États-Unis, on va s'occuper de vous, sur tous les plans. Nous voudrions savoir maintenant comment récupérer la lettre envoyée par Evgueni Polyakov.

Elle le fixa de ses yeux bleu cobalt, totalement vides.

— Je comprends, dit-elle. On en parlera après le déjeuner. Cette lettre ne va pas s'envoler...

Malko n'osa pas insister. Inutile de la brusquer. La bouteille de Taittinger fut vide très vite et il en commanda une autre. Chris et Milton, qui s'étaient contentés d'un Defender « Cinq ans » comme apéritif puis de Coca, terrifiés par les prix de la carte, étaient abasourdis.

— Tu as vu ? souffla Milton. Du caviar et du champagne. Au déjeuner ! C'est toujours les mêmes qui trinquent...

Philosophe, Chris Jones haussa les épaules.

— T'as vu ses seins ? On peut pas lutter. Demande-lui de te donner la boîte de caviar vide. Ça te fera un souvenir...

Une demi-heure plus tard, Malko, bien décidé à « amollir » Fedora Kulak, lui commanda avec le café un cognac Gaston de Lagrange XO

qu'on lui servit avec respect dans un grand verre ballon. Le regard de la jeune femme s'était un peu adouci. Elle prit le temps de savourer son cognac et proposa :

— Nous pouvons monter dans les chambres un moment ? Ensuite, nous discuterons.

Dès qu'il eut réglé, le maître d'hôtel, voyant qu'ils résidaient au *Willard*, leur conseilla de sortir par la porte du fond, moins éloignée des ascenseurs. On regagnait le *lobby* par un petit couloir desservant également le *Round Robin Bar*, rendez-vous de toute la gent politique. Sagement, Chris et Milton prirent position dans le *lobby*, surveillant les nouveaux arrivants.

La suite se composait de deux chambres séparées par une *sitting-room*, au quatorzième étage, avec vue sur le Mail et le Capitale. Fedora gagna sa chambre en lançant :

— On se retrouve dans une demi-heure, ici. *Karacho* ?

— *Karacho*.

Chacun s'enferma dans sa chambre. Faute de pouvoir se raser, Malko avait au moins envie de prendre une douche.

* *

*

Il était 14 h 25. Malko attendait depuis dix bonnes minutes dans le *sitting-room*. Il alla frapper à la porte de la chambre de Fedora Kulak. Pas de réponse. À la troisième tentative, il ouvrit : la chambre était vide. Comme la salle de bains dont, visiblement, elle ne s'était pas servie...

Plus qu'inquiet, il fonça vers les ascenseurs. Le spectacle des deux gorilles assis sur la banquette ronde, au milieu du hall, le rassura. Milton était plongé dans l'observation d'un grand Noir avec une queue de cheval, comme si l'espèce lui en était inconnue...

— Vous avez vu Fedora Kulak ? demanda Malko.

— Oui, répondit Chris Jones. Elle est descendue il y a une demi-heure. Son manteau sur le bras. Jésus-Christ, quel châssis !

— Où est-elle ?

— Au *Robin Bar*.

Un petit couloir menait au *Round Robin Bar*, dont les murs d'acajou sombre avaient recueilli tous les secrets de Washington. Malko tourna à droite et s'arrêta à l'entrée, un coup au cœur. À part la *barmaid*, il était vide ! Il lui demanda aussitôt :

— Vous n'avez pas vu une jeune femme seule, son manteau de fourrure à la main ?

— Si, si, dit la *barmaid*. Mais elle n'a fait que passer. Elle doit être à l'*Embassy Room*, je l'ai vue partir par là.

Le pouls de Malko retomba. Fedora Kulak s'était simplement trompée sur le lieu de rendez-vous. Du *Robin Bar*, on pouvait accéder au principal restaurant du *Willard* sans repasser par le *lobby* ! Malko poussa la lourde porte, examina la salle. Elle était aux trois quarts vide et Fedora Kulak n'y était pas. Le maître d'hôtel le reconnut et s'approcha de lui :

— Vous cherchez quelqu'un, *sir* ?

— Oui, dit Malko, la jeune femme avec qui j'ai déjeuné !

— Elle est revenue tout à l'heure ; je crois qu'elle vous cherchait, elle est partie par là.

Il désignait la porte donnant sur le grand couloir, allant du *lobby* à la sortie de F. Street. Malko fonça jusqu'aux portes vitrées donnant sur F. Street. Il avait compris avant d'avoir poussé la porte. Il revint vers le *lobby* partagé entre la fureur et l'angoisse. Chris Jones marcha à sa rencontre, inquiet.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Malko le lui expliqua et le gorille blêmit.

— Cette salope nous a faussé compagnie.

— Mais pourquoi aurait-elle filé ?

— Elle possède quelque chose à quoi nous tenons beaucoup, expliqua Malko. Et elle veut le négocier.

Milton Brabeck se rapprocha à son tour. Mis au courant, il jura entre ses dents :

— *Holy cow* ! Je pense que je l'ai vue filer.

— Et vous n'avez rien fait ? fit Malko, outré.

Milton Brabeck baissa la tête.

— C'est-à-dire, j'ai vu une fille sortir du restaurant dans le couloir, de dos, avec un long manteau. Comme je venais de voir votre Russe entrer au *Robin Bar*, en pull et en jupe, je n'ai pas pensé à elle.

Fedora Kulak s'était habilement « désilhouettée » ! Vieille technique antifilature.

— En plus, plaida Milton Brabeck, soucieux de se dédouaner, il y avait un type qui rôdait dans le hall et ne ressemblait pas aux mecs qu'on voit ici : un minable petit gros, chauve et mal fringué, mais avec des yeux vachement mobiles. L'air d'un détective. Il y a plein d'histoires de cul dans cet hôtel... Maintenant que j'y pense, il a disparu juste en même temps qu'elle... Par le couloir.

— *Himmel Herr Gott* ! soupira Malko.

Il avait envie de hurler. Avoir accompli cette course d'obstacles pour que Fedora lui file entre les doigts à la dernière seconde ! Elle s'était servie de lui pour arriver aux États-Unis, maintenant, sachant comment récupérer les documents du général Polyakov, elle pouvait très bien négocier avec le SVR. Et disparaître à nouveau. Repartir vers le froid. Comme avait fait le faux défecteur Youri Yourtchenko en

1985. Circonstance aggravante, elle était suivie par quelqu'un qui ne lui voulait pas de bien, et l'ignorait probablement. Un Russe ou un Américain ?

— Chris, dit Malko, essayez de savoir si elle a donné des coups de téléphone. Ensuite, rejoignez-moi au *Hay-Adams*.

* *

*

Franck Capistrano était presque seul dans la salle à manger du *Hay-Adams*, petit hôtel dont certaines fenêtres donnaient sur la Maison-Blanche. Une jolie femme en voilette achevait de déjeuner dans un coin. Le *Spécial Advisor* de la Maison-Blanche sauta sur ses pieds en voyant Malko. Il était presque 15 heures.

— Bon Dieu, où étiez-vous ?

Le maître d'hôtel le regarda, choqué : dans cette ambiance feutrée, on parlait à mi-voix.

— Il y a un gros problème, fit sobrement Malko en s'asseyant.

Franck Capistrano se décomposa, après l'avoir écouté.

— Et vous ignorez totalement dans quel *Post-Office* se trouve cette putain de lettre ?

— Absolument, reconnut Malko, cela peut être n'importe où aux États-Unis. En plus, Chris et Milton ont l'impression que nous étions surveillés, au *Willard*. Qui est au courant de notre arrivée ce matin ?

— Personne, à part les membres du NSC.

— Il y aurait donc une fuite au NSC ? Je ne pense pas que l'homme aperçu par Milton Brabeck tout à l'heure soit un Russe. Et curieusement, il ressemble à la description que le concierge du *Lido*, à Bucarest, a faite du copain de Duarte Gomez.

Franck Capistrano baissa la tête, fixant sa tasse de café vide et jouant distraitemment avec son Zippo siglé Maison-Blanche, qu'il finit par remettre dans son étui de cuir accroché à sa ceinture.

— Depuis le début de l'affaire du dossier « Venona », je suis persuadé qu'il y a des fuites au NSC, avoua-t-il. Mais à qui puis-je m'en ouvrir ? Au président ? C'est lui qui a choisi ses membres...

— Vous avez des soupçons ?

L'Américain leva un regard torve, et laissa tomber :

— Oui. Une avocate de Little Rock à la réputation sulfureuse. On dit qu'elle a été la maîtresse du président et qu'elle était mouillée dans beaucoup de magouilles, là-bas, en Arkansas. Yolanda Casas, une sulfureuse salope, avec une masse de cheveux énorme, des gros seins, un cul qu'on a envie de défoncer et un sourire à faire exploser les braguettes. En plus, elle s'habille toujours comme si elle cherchait à se faire violer. Mais elle appartient au staff de la Maison-Blanche, en tant

que membre du NSC, et impossible de la surveiller sans demander la permission du président des États-Unis.

Un ange passa et s'enfuit, rouge de honte. Miss Casas était habillée pour plusieurs hivers...

— Je pense que tout n'est pas perdu, fit Malko pour remonter le moral de Franck Capistrano. Fedora Kulak est méfiante. Elle sait que cette lettre est tout ce qu'elle possède et veut la vendre très cher. Pour cela, il fallait qu'elle soit hors de notre portée. Je pense qu'elle va reprendre contact avec moi...

— Et si elle va voir le SVR ?

— On ne peut pas l'exclure, avoua Malko. Mais elle ne le fera qu'en dernier ressort, car elle sait bien qu'ils feront tout pour la liquider... Et puis, il y a ce mystérieux suiveur... dont la présence est sûrement liée au dossier « Venona ».

Franck Capistrano n'eut pas le temps de répondre. Chris Jones venait de pénétrer dans le restaurant. À sa tête, Malko vit tout de suite qu'il avait de bonnes nouvelles. Arrivé à leur table, après avoir respectueusement salué le *Spécial Advisor* de la Maison-Blanche, il annonça à voix basse :

— Votre copine a donné un coup de fil, avant de se tirer. Elle a appelé un numéro de Georgetown. Le 202.342.3199. L'abonné s'appelle Dag Erikson, c'est le correspondant à Washington du journal suédois *Aftonbladet*. Il habite 1228-30th Street, NW.

CHAPITRE XIX

— Je préviens le FBI ! s'exclama Franck Capistrano.

Aux États-Unis, la CIA n'a aucun pouvoir de police.

C'est le FBI qui arrête ses traîtres. Malko tempéra l'enthousiasme de l'Américain.

— Attendons un peu. Nous ignorons où est Fedora Kulak, et quels sont ses liens avec ce journaliste suédois. Évidemment, il y a des chances pour que ce soit l'homme à qui Evgueni Polyakov a envoyé sa lettre, donc un agent clandestin du SVR. Il risque de repérer une surveillance du FBI. Chris et Milton connaissent Fedora Kulak de vue. Ils peuvent, à partir de maintenant, exercer une surveillance discrète sur le 1228-30th Street. Et si demain matin, je n'ai pas eu de nouvelles de Fedora, on lance le FBI à l'assaut.

— OK, accepta de mauvaise grâce Franck Capistrano. Dieu fasse que vous ne vous plantiez pas.

* *

*

Allongé sur son lit, Malko regardait CNN d'un œil distrait. L'assassinat d'une petite fille de six ans le jour de Noël remuait toute l'Amérique. La sonnerie du téléphone lui expédia dans les artères une décharge d'adrénaline à faire péter tous ses vaisseaux. Il se rua sur le récepteur.

— *Moi dorogoy ?*

Il y avait beaucoup d'ironie dans la voix de Fedora Kulak. Il eut l'impression qu'on lui versait du miel dans la gorge.

— Fedora ! Pourquoi vous êtes-vous enfuie ? C'est idiot.

— Pas idiot, répliqua la Russe. Maintenant on va parler business. À propos, j'appelle d'une cabine. *Karacho*.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Rire.

— Dix millions de dollars et un passeport américain à mon nom.

— Fedora...

— Je rappelle demain matin. Si vous dites non, le Centre (43) sera sûrement prêt à payer plus.

— Les gens du SVR vous tueront, dit Malko. Si les autres ne le font pas avant.

— Quels autres ?

— Ceux qui ont tué Lee Brookner à Moscou, ceux qui ont tenté de

me tuer à Bucarest. Ceux qui ne veulent à aucun prix que le dossier « Venona » parvienne à la CIA.

— Je sais me défendre, répliqua Fedora. Surtout quand je suis prévenue.

— Un homme vous surveillait quand vous êtes partie du *Willard*, continua Malko. Ce n'était pas quelqu'un de chez nous. Vous nous avez semés, mais probablement pas lui...

— *Khouinya !* (44) cracha Fedora. Vous voulez me faire peur... (Et puis, elle s'arrêta subitement comme si elle allait en dire trop.) *Da svidania.*

Malko raccrocha à son tour. Fedora avait réagi comme il l'avait prévu, mais elle ne se rendait pas compte du danger qu'elle courait... ni que Franck Capistrano ne donnerait jamais dix millions de dollars *avant* d'avoir la lettre d'Evgueni Polyakov.

Les vrais problèmes commençaient. La moindre fausse manœuvre risquait de provoquer des catastrophes.

Il n'y avait qu'un point positif. Si l'homme aperçu par Milton Brabeck la surveillait vraiment, cela signifiait qu'elle n'avait pas encore récupéré la lettre. Sinon, il aurait abattu Fedora Kulak et se serait emparé de celle-ci, comme on avait fait sur le quai du métro de Moscou.

Ou alors, elle avait la lettre, mais n'avait pas été suivie.

Il devait s'organiser avant le prochain coup de fil de Fedora Kulak.

* *

*

Fedora Kulak, allongée sur des coussins en face d'un feu de bois, vêtue d'un pull et d'une jupe, des bottes toutes neuves aux pieds, contemplait les flammes, euphorique. Elle avait été faire son shopping dans les boutiques de M. Street, s'était acheté une garde-robe complète, grâce au reste des dollars de la CIA. Elle n'en revenait pas des prix extrêmement bas. Ses quelques mots d'anglais avaient suffi. Ensuite, elle avait appelé le *Willard*, d'une cabine publique. Lorsqu'elle était revenue dans la petite maison de la 30^e Rue, l'agent clandestin du KGB chez qui elle s'était réfugiée n'était pas encore rentré.

Au *Willard*, elle avait presque agi sur un coup de tête. Lorsqu'il lui avait remis la lettre à poster, Evgueni Polyakov lui avait également donné le nom, l'adresse et le nom de code SVR – « Emil » – du journaliste suédois. Fedora Kulak l'avait appelé, ignorant même s'il était là. Elle sentait que les Américains tentaient de la doubler.

C'est Dag Erikson qui avait répondu. Fedora l'avait tout de suite appelé par son nom de code, Emil. Et lui avait demandé de venir la chercher en face de l'entrée du *Willard*, dans F. Street. Il n'avait pas

discuté. Vingt minutes plus tard, il était là, dans une Saab grise. Dieu merci, il parlait russe à peu près correctement, ayant été quatre ans en poste à Moscou, là où l'avait recruté le KGB. Grâce à un magnifique jeune officier du Premier Directorate. Dag Erikson était homosexuel à cent cinquante pour cent. Pourtant, Fedora l'avait trouvé plutôt séduisant avec sa haute taille, ses longs cheveux blonds, ses yeux presque aussi bleus que les siens et ses traits pleins de douceur.

Dans la voiture, elle lui avait expliqué qu'elle était en mission secrète et avait besoin d'une planque pour quelques jours. Elle lui avait donné assez de détails sur son passé pour qu'il ne doute pas une seconde de son appartenance au SVR, et pour justifier son appel, avait prétendu que le SVR lui avait envoyé une lettre, adressée à lui, qui contenait des instructions pour sa mission à elle. Ils iraient la récupérer dès le lendemain matin.

Après l'avoir ramenée à la petite maison victorienne où il habitait seul, il était ressorti pour vaquer à ses occupations. Fedora avait fouillé tout et trouvé ce qu'elle espérait. Un petit automatique calibre 32 qu'elle avait « emprunté » avant de ressortir.

Aussi l'avertissement de Malko ne l'avait pas paniquée : armée et sur ses gardes, elle pouvait faire face.

Elle entendit une clef tourner dans la serrure et le journaliste suédois apparut, chargé de paquets.

— J'ai fait les courses ! lança-t-il en souriant. Vous devez avoir faim.

— On va dîner dehors, protesta Fedora, je vous invite. Il doit y avoir de bons restaurants par ici.

Dag Erikson marqua une imperceptible hésitation avant d'accepter.

— OK, dit-il, je connais un club de jazz dans le quartier. On y mange pas mal. Je vais réserver.

— Et moi, je vais me faire belle, annonça Fedora Kulak.

Elle fila dans la chambre où il l'avait installée et choisit une robe de cuir très moulante, au décolleté carré, achetée l'après-midi en solde pour trois cent cinquante dollars.

Avec des bas noirs et un maquillage du soir, elle se trouva très belle. Elle avait l'impression de commencer une nouvelle vie.

* *

*

L'intérieur de la fourgonnette AT & T était aménagé comme une chambre, avec des couchettes. Garée à un demi-bloc du 1228 de la 30th Street, elle permettait d'en surveiller l'accès. Après le coup de fil de Fedora Kulak à Malko, Franck Capistrano avait exigé d'alerter le FBI pour une surveillance immédiate. Il était resté évasif sur les causes

de sa demande, mais comme cela venait de la Maison-Blanche, le FBI n'avait pas fait de difficultés.

Trois *Spécial Agents* du FBI, Malko, Chris et Milton se relayaient à l'intérieur de ce « sous-marin ». Ils avaient vu Fedora partir, accompagnée du journaliste. Une autre équipe les filait. Par radio, ils savaient que le couple dînait tranquillement chez *Fatt Daddy's*, un restaurant de cuisine New Orléans avec du jazz, au 316 Massachusetts Avenue. Le couple parti, la fourgonnette AT & T avait fait le tour du quartier. Ses occupants n'avaient rien décelé de suspect : ils étaient les seuls à surveiller Fedora Kulak. Ce qui avait rassuré Malko.

* *

*

Fedora Kulak avait vite réalisé que la plupart des garçons installés au bar de *Fatt Daddy's* regardaient en direction de leur table. Se tenant très droite pour faire ressortir sa poitrine, les jambes croisées très haut, elle promenait un regard dominateur sur le petit restaurant bruyant et gai où on pouvait à peine se parler, à cause des cinq musiciens de jazz s'époumonant sur une estrade, au fond de la salle.

Elle achevait son second cocktail, une « Original Margarita », à base de Cointreau, de tequila « Très Maguyes » et de citron vert, lorsqu'un des jeunes gens installés au bar quitta son tabouret et se dirigea vers leur table.

Elle le détailla avec gourmandise. Un beau visage viril, en dépit de longs cils, des cheveux noirs rejetés en arrière, les épaules larges, les pectoraux avantageux serrés dans une chemise rouge et un pantalon de cuir noir moulant d'une façon provocante des attributs sexuels conséquents... Fedora en ressentit un petit choc agréable entre les cuisses et lui adressa un sourire engageant. Pour sa première soirée en Amérique, ce mâle-là ne serait pas mal.

Surprise ! Au lieu de l'aborder, il se pencha vers Dag Erikson et lui dit quelques mots à l'oreille en pouffant de rire. Le journaliste suédois eut l'air affreusement gêné. L'autre retournait déjà au bar sans même avoir jeté un regard à Fedora. À ce moment, elle réalisa que tous les beaux garçons du bar étaient des homosexuels en chasse ! Et que c'était Dag qu'on regardait, pas elle. De fureur, elle alluma sa dernière Gauloise blonde et lui souffla la fumée en plein visage. Elle n'avait plus qu'une idée : fuir cet endroit.

* *

*

— Ils reviennent, annonça la radio dans la camionnette AT & T.

Effectivement, la Saab se gara à quelques mètres d'eux, et Fedora en sortit, précédée du Suédois.

— Quand on pense que ce type vivait là depuis trois ans, insoupçonné, marmonna Chris Jones.

Le KGB et maintenant le SVR avait des centaines de clandestins de cette espèce, un peu partout dans le monde. Malko décida de lever le siège, laissant une voiture du FBI sur place. L'essentiel allait se jouer le lendemain : les *Post-Offices* ouvraient dès huit heures du matin.

* *

*

Fedora Kulak jeta un regard furieux à Dag Erikson qui venait d'ôter son manteau. Elle avait encore, gravée sur la rétine, la bosse de cuir noir de l'ami du Suédois. Elle aurait tant aimé faire l'amour ce soir. Frustrée, elle sourit à Dag Erikson.

— *Ty golouboy ?* (45) demanda-t-elle en russe.

— *Da.*

— Tu n'as jamais baisé avec une femme ?

— Non.

Elle s'approcha, le fouillant de son regard bleu.

— Tu ne me trouves pas bandante ?

— Si, si, fit-il, troublé et gêné.

— Alors, pourquoi on n'essaie pas ?

Le Suédois rougit.

— Je ne pense pas que je pourrais...

Son regard vacillait. Fedora saisit à pleine main son sexe à travers son pantalon. Il se recroquevilla. Alors, prise d'une inspiration géniale, elle souffla :

— Pense à ton copain. Si c'était lui, tu banderais, non ?

Instantanément, elle sentit le membre grossir sous ses doigts... En un clin d'œil, elle eut déshabillé le Suédois, le poussant sur les coussins au coin du feu. Tout en lui parlant du brun en cuir noir, elle ferma les yeux pour se concentrer sur son fantasme. Elle se pencha sur le long sexe au repos. C'était bien la première fois qu'un homme résistait ainsi à son contact. Elle se mit à penser de toutes ses forces au brun avantagé par la nature et prit Dag dans sa bouche.

Au bout de longues minutes d'efforts, elle parvint à le rendre présentable, à force d'évoquer sans cesse l'autre garçon, avec des précisions obscènes. Elle arracha sa culotte et l'enjamba.

Hélas, à la seconde où le sexe de Dag Erikson effleura le sien, il s'affaissa comme une montgolfière dégonflée. Fedora Kulak se laissa tomber sur le côté, furieuse, encore plus frustrée. La voix du journaliste suédois lui enfonça un couteau dans le cœur.

— Je voudrais que tu ailles dans ta chambre, dit-il. Jon va venir.
Fedora se redressa, ramassa sa culotte, folle de rage, et lança :
— *Karacho* ! Mais soyez discrets ! Si vous faites du bruit, je viens et je vous tue tous les deux. À propos : demain, on se réveille tôt. J'ai besoin de toi.

* *

*

Dell Claridge avait mis son réveil à sept heures. Couché tout habillé sur le lit de camp de son bureau, il s'éveilla en maugréant et fit taire la sonnerie. Il jeta un coup d'œil dehors : toujours la neige. Il alluma la cafetière électrique et, pendant qu'elle chauffait, avala deux barres de Mars.

Son bureau, coincé entre un restaurant iranien et une agence immobilière, occupait le premier étage du 1827-18th Street NW, entre Swan et T. Street. Un quartier minable, avec de vieilles *brown houses* comme la sienne.

Lorsqu'il était revenu de Roumanie, il avait brûlé son passeport, et après avoir touché son argent, s'était bien juré de ne plus jamais prendre de risques aussi insensés. Duarte Gomez était mort, il en était sûr. Il se moquait du sort du Cubain, mais se disait qu'il aurait pu subir le même...

Bien sûr, Mark Spry l'avait chaleureusement félicité, et rien de fâcheux n'était arrivé. Le calme n'avait duré que trois jours...

Cette fois, Mark Spry s'était déplacé jusqu'à son bureau. Encore plus pressant, jurant que c'était la dernière fois, que les risques étaient nuls et qu'il travaillait pour le président des États-Unis... Dell n'y croyait qu'à moitié, mais dans sa situation, on ne résistait pas à deux cent mille dollars, dont la moitié d'avance. Cette fois, il s'agissait d'agir aux États-Unis et pas dans une contrée lointaine.

Donc, le risque était plus élevé. Mais Mark Spry s'était montré très insistant, presque menaçant.

Lorsque Dell Claridge avait reconnu au *Willard* l'homme qu'il avait déjà suivi en Roumanie, il avait eu peur, mais sans doute l'autre ne l'avait-il pas repéré, à Bucarest. Maintenant, c'était le dernier quart d'heure. Il but son café brûlant, avala encore une barre de Mars et renonça à se raser. Après avoir enfoncé sur sa tête un bonnet de laine, il vérifia le chargeur de son Taurus 9 mm, invisible dans la poche de sa canadienne molletonnée, et descendit. La rue était déserte. Il se glissa au volant de sa vieille Mercury blanche, décolorée à force d'être mal entretenue, et décolla du trottoir. Direction M. Street. La 30th Street donnait dedans, à Georgetown.

Cinq minutes plus tard, il la remontait ; elle était déserte et il finit

par trouver une place en face d'une borne d'incendie, au coin de Olive Street. À moins de cent mètres du numéro 1228. En restant dans la voiture, ça pouvait aller. Il mit la radio, sur 103.9 pour savoir s'il allait neiger. Il n'était que 7 h 32.

Ce n'est qu'une heure plus tard que la porte du 1228 s'ouvrit sur Fedora Kulak et le journaliste suédois. Ils gagnèrent la Saab qui démarra aussitôt, descendant la rue. À M. Street, elle tourna à droite, vers l'ouest. Maintenant, Dell Claridge était complètement réveillé. Dans ce sens-là, il n'y avait pas beaucoup de circulation, tandis que l'autre voie, encombrée de tous les banlieusards de Virginie, n'était qu'un long bouchon. La Saab franchit Key Bridge et fila sur le George Washington Parkway, le long du Potomac, vers le nord.

Vingt minutes plus tard, elle tourna dans Chain Bridge Road, vers l'ouest. Direction Mac Lean. Encore un virage à droite et ils se retrouvèrent dans Old Dominion Road, la grande voie parallèle au George Washington Parkway allant vers le nord. Un feu. Quand il passa au vert, la Saab tourna à droite, puis tout de suite à gauche dans Elm Street. Encore une trentaine de mètres et elle s'arrêta en face du numéro 6841, un bâtiment bas de brique rouge. Le *Post-Office* n° 22.101 de Mac Lean !

Le clignotant de la Saab expédia une sacrée décharge d'adrénaline dans les artères de Dell Claridge. La voiture avait tourné sur place et se glissait dans le parking longeant les grosses boîtes aux lettres bleues « drive-in ». Vingt minutes de parking autorisé. La Saab se gara devant le bâtiment. Fedora Kulak et le journaliste suédois en sortirent et pénétrèrent dans le *Post-Office*. Dell Claridge hésita. C'était plus sûr de les suivre à l'intérieur, pour s'assurer de ce qu'ils faisaient, il pouvait se faire repérer, mais si le couple venait ici, ce ne pouvait être que pour une seule chose et il n'avait pas beaucoup de temps... Il se gara le long du trottoir d'en face, laissant le moteur en route de façon à pouvoir repartir rapidement.

Le carrefour suivant était protégé par un stop. Il ne risquait pas de se trouver coincé par un feu rouge.

Il sortit son Taurus, fit monter une balle dans le canon, puis remit l'arme dans sa poche. Il était sur le point de gagner cent mille dollars dont il avait bien besoin.

* *

*

— La Mercury blanche vient de se garer, le conducteur reste à l'intérieur, annonça la voix métallique et neutre du *Spécial Agent* du FBI Phil Morris.

À l'intérieur du fourgon AT & T, la tension était à son comble.

Privés d'action, Chris Jones et Milton Brabeck se morfondaient ; Malko, l'œil collé à une des ouvertures, priait pour que tout se passe bien. Ils avaient suivi Dag Erikson et Fedora Kulak depuis leur domicile de Georgetown, sans difficulté. Lorsqu'il avait vu la Saab se garer devant le *Post-Office*, Malko avait su qu'ils touchaient au but. Quoi qu'il arrive maintenant, ils allaient récupérer le message du général Polyakov.

Humour posthume : Mac Lean était à deux pas de la *Central Intelligence Agency*...

Malko jeta un coup d'œil à sa Breitling *Crosswing* : deux minutes et demie s'étaient écoulées depuis que le couple avait pénétré dans le *Post-Office*. S'il y avait la queue, retirer une lettre en *hold* pouvait prendre un quart d'heure. Il regarda galoper la trotteuse, cherchant à maîtriser les battements de son cœur. La voix de Chris Jones le fit sursauter.

— *Here they come !*(46)

Il colla aussitôt son œil au hublot. Fedora Kulak et Dag Erikson venaient d'émerger du *Post-Office*. À l'expression radieuse de la Russe, Malko sut aussitôt qu'elle avait récupéré la précieuse lettre.

— Le suspect à la Mercury blanche sort de sa voiture ! annonça la voix caverneuse d'un *Spécial Agent* du FBI.

Il n'avait pas fini de parler qu'un coup de feu claqua. Malko vit le journaliste suédois tituber, en grimaçant de douleur. Au même moment, un *Spécial Agent* du FBI se découvrit, brandissant son badge dans la main gauche, et hurlant :

— FBI ! *Freeze !*(47)

Dag Erikson était en train de tomber à genoux, sous le regard horrifié de Fedora Kulak. Des coups de feu se mirent à claquer dans tous les sens, sans qu'on sache d'où ils venaient. Par la porte arrière du fourgon, les deux gorilles et Malko bondirent sur la chaussée. Le *Spécial Agent* du FBI qui avait crié était allongé sur le parking, mort ou grièvement blessé. C'est alors que Malko aperçut deux hommes dans l'entrée du *Post-Office*, des pistolets à la main.

Ils devaient attendre le couple à l'intérieur de la poste. Fedora se mit à courir en direction de la Saab. Posément, un des deux hommes l'ajusta. Malko vit le canon du pistolet se relever deux fois et elle s'arrêta net, frappée dans le dos. Elle parvint encore à faire un pas, avant de s'effondrer sur le parking. Un des deux tueurs était en train de fouiller Dag Erikson. Au moment où il se relevait, il se trouva nez à nez avec deux *Spécial Agents* du FBI. Sans hésiter il ouvrit le feu.

Eux aussi. Il retomba en arrière, foudroyé.

Son compagnon, qui venait d'abattre Fedora Kulak, hésita quelques fractions de seconde avant de partir en courant vers un supermarché voisin, couvrant sa fuite en tirant. Il n'alla pas loin. Les *Spécial Agents*

du FBI qui surgissaient de partout le prirent comme cible. Criblé de balles, il tomba à son tour.

Malko s'était précipité vers Fedora Kulak. Il la retourna avec précaution. Elle vivait encore, une mousse rosâtre s'échappait de sa bouche, son regard était vitreux. Elle avait reçu une balle dans le poumon. Il lui soutint la tête et lui parla. Du sang plein la bouche, mourante, elle ne put répondre. Malko releva la tête et héla un des *Spécial Agents* du FBI.

— Vite, appelez une ambulance, elle est gravement blessée.

— C'est fait, *sir*, les secours arrivent, répondit le policier.

Une pagaille invraisemblable régnait sur le parking du *Post-Office* de Mac Lean. Une vingtaine d'agents du FBI, avec des dossards, avaient établi un périmètre de sécurité à l'aide de rubans jaunes, d'autres fouillaient le *Post-Office*, empêchant les employés de sortir. Une bâche avait été jetée sur le corps du journaliste suédois qui avait cessé de vivre. D'autres policiers fouillaient les deux assassins. Ceux-ci ne portaient aucun papier. Simplement des chargeurs de rechange. D'après leurs vêtements, ils n'étaient pas américains.

Soutenant toujours la tête de Fedora, Malko plongea la main droite dans son sac. Immédiatement, il sentit les contours d'une enveloppe et la sortit. Elle portait le sigle de l'hôtel *Seabaco* de Kichinev et était adressée à Dag Erikson, poste restante, Mac Lean, Virginie. D'après son épaisseur, elle contenait plusieurs feuilles de papier. Malko la glissa discrètement dans sa poche.

La sirène d'une ambulance se rapprochait. Un homme en blouse blanche se fraya un chemin, guidé par un agent du FBI qui hurlait :

— *Medic ! Medic !*

Le médecin s'agenouilla aussitôt auprès de Fedora Kulak, écarta ses vêtements, découpa son pull et son soutien-gorge. Elle portait une blessure dans le dos, et une juste au-dessous du mamelon gauche. Un affreux gargouillis sortait du trou d'entrée à chaque respiration. Son torse était inondé de sang. Elle avait les lèvres pincées, le teint livide. Le médecin lui planta une seringue dans le bras, puis prit sa tension.

— C'est grave ? demanda Malko.

— C'est sérieux. Elle n'a plus que six de tension. Je viens de lui faire une piqûre d'aramine. Cela va faire remonter la tension. Le projectile n'a pas touché l'artère pulmonaire, mais sa capacité respiratoire est fortement amputée.

Des infirmiers surgirent avec un brancard et avec précaution emmenèrent la jeune femme vers l'hôpital de Mac Lean. Malko se releva, en proie à des sentiments divers. Si Fedora Kulak l'avait écouté, elle ne serait pas en train de mourir.

Il rejoignit les agents du FBI qui examinaient les trois cadavres, en compagnie de Chris Jones et de Milton Brabeck.

— Dag Erikson travaillait pour le SVR, remarqua Malko. Il a dû prévenir son « traitant » de l'arrivée de Fedora Kulak, sans réaliser qu'il se condamnait...

Il balaya la scène des yeux, les badauds rassemblés de l'autre côté de la rue.

— Où est l'homme qui les a suivis ce matin ?

La Mercury blanche avait disparu ! Dans la pagaille de l'attaque surprise, tout le monde avait oublié l'homme arrivé en même temps qu'eux. Il avait pu filer tranquillement.

— Ça ne fait rien, fit Milton Brabeck, on a le numéro de sa voiture. On le retrouvera facilement.

— Partons, dit Malko, nous n'avons plus rien à faire ici.

Il avait hâte d'ouvrir la fameuse enveloppe. En présence de Franck Capistrano, car il s'agissait d'un secret d'État. Malgré tout, il éprouvait une certaine fierté. Les secrets du général Evgueni Polyakov n'avaient pas été perdus, en dépit des efforts des uns et des autres.

Certains allaient avoir de mauvaises surprises.

CHAPITRE XX

Mark Spry avait du mal à tenir l'écouteur, tant ses mains tremblaient. Chaque mot de Dell Claridge lui enfonçait un clou dans le cœur. C'était la catastrophe absolue ! L'horreur. En plus, l'ancien béret vert était dans un tel état d'excitation qu'on avait du mal à comprendre tout ce qu'il disait.

— Où êtes-vous ? demanda-t-il.

— Dans une cabine, à une station-service Sanoco de Chain Road Bridge, au coin de Westmorland.

— Vous n'avez pas été suivi ?

— Non.

— OK. Vous m'attendez. Je suis là dans une demi-heure, trois quarts d'heure.

Il raccrocha, laissa les battements de son cœur se calmer quelques instants, regarda sa montre – il était 9 h 10 – et composa le numéro d'un portable.

Horreur ! Il tomba sur la boîte vocale de Yolanda Casas. Il bredouilla un message réclamant de le rappeler d'urgence, sur son portable, avant de dégringoler l'escalier de son bureau et de sauter dans sa Cherokee.

* *

*

— Mr Capistrano est en *meeting* avec le président, annonça la secrétaire du *Spécial Advisor*. Voulez-vous le rappeler ?

— Qu'il me rappelle, dit Malko. Je suis au *Willard*, chambre 1408.

Il regarda l'enveloppe posée sur la table basse, avec une furieuse envie de l'ouvrir. En ce moment, il était un des hommes les plus puissants du monde. Les deux plus grandes puissances de la planète se disputaient le contenu de cette enveloppe. Les Russes lui en auraient donné de quoi vivre confortablement dans son château jusqu'à la fin de ses jours.

Hélas, ce n'était pas dans son éthique.

Il était 9 h 35 lorsque son téléphone sonna. Il n'avait pas attendu longtemps. Franck Capistrano ne lui dit même pas bonjour.

— Vous avez l'enveloppe ?

— Je l'ai, dit Malko.

Le soupir de soulagement du *Spécial Advisor* lui mit du baume au cœur.

— *For Christ's sake*, je ne vivais plus ! Le FBI a téléphoné un rapport où il n'est pas question d'enveloppe. Que s'est-il passé ?

— Nous avons bien failli nous faire avoir à la dernière seconde, répondit Malko. Très vraisemblablement par le SVR. Est-ce que le FBI a identifié les deux tueurs ?

— Pas encore, mais cela n'a qu'une importance académique. Je vous attends. Voulez-vous une escorte ?

— Chris Jones et Milton Brabeck sont en bas, je pense que cela suffira. A-t-on identifié l'homme qui suivait Fedora et Dag Erikson ce matin dans la Mercury blanche ?

— Non, pas encore. Venez vite.

Malko enfila sa pelisse : il faisait un froid de gueux. Il savoura les derniers instants de sa puissance... À peine était-il sorti de l'ascenseur que Chris Jones, en faction dans le hall, vint à sa rencontre.

— On a identifié le type à la Mercury blanche, annonça-t-il. C'est un ancien des Spécial Forces qui a travaillé à la Central America Task Force, pour l'agence. Il a été viré en 1986. Depuis, il a ouvert une agence de détective privé ici, à Washington.

— On l'a arrêté ?

— Non, il n'a pas reparu à son bureau, mais il n'ira pas loin. Lui doit savoir beaucoup de choses.

Ils étaient sortis du *Willard* en empruntant la galerie menant à F. Street. Malko avait envie de marcher en dépit du froid vif. De la 16th Street, ils tournèrent à gauche dans le moignon de Pennsylvania Avenue obstrué par des blocs de béton et gardé par une voiture de police banalisée. Depuis trois ans, l'accès de Pennsylvania Avenue était interdit, entre la 15^e Rue et la 17^e Rue. Ils longèrent le trottoir, escortés par une dizaine d'écureuils apprivoisés qui se faufilaient dans les arbres maigrichons, jusqu'à l'entrée de la Maison-Blanche.

* *

*

La sonnette du portable de Mark Spry le prit tellement par surprise qu'il fit un violent écart.

— Je suis au courant, annonça la voix parfaitement maîtrisée de Yolanda Casas. Rappelle-moi tout de suite au 202.365.7781. C'est une cabine.

Trois minutes plus tard, il s'arrêta à côté d'une cabine, s'engouffra dedans et composa le numéro demandé.

— Je ne pouvais pas te prendre tout à l'heure, expliqua Yolanda Casas. J'étais justement en réunion du NSC. Ton type a foiré...

— Je vais le retrouver, dit Spry. Il est comme un fou. Crève de peur.

— Calme-le. Il y a encore un certain nombre de choses à faire. Nous avons encore besoin de lui.

— Il ne marchera pas.

— Si, j'ai de quoi le décider. Où est-il ?

— Il m'attend à une station-service, sur Chain Bridge Road.

— OK. Avant que tu le voies, on va se rencontrer. Dans le parking du *Mariott*. Dans un quart d'heure.

— Je vais être en retard avec lui...

— Il t'attendra.

Elle avait raccroché. Une vraie dure. Mark Spry fit un rapide calcul mental. Il était 9 h 40. Jusqu'à dix heures, Dell Claridge ne s'affolerait pas. Ensuite, il l'appellerait sûrement sur son portable.

Le temps d'aller au *Mariott* et de revenir à Chain Bridge Road, il serait là-bas à 10 h 30, pas avant.

Il subodorait quel était le plan de Yolanda Casas... Elle avait vraiment des nerfs d'acier.

* *

*

Malko posa l'épaisse enveloppe couverte de timbres moldaves sur le bureau de Franck Capistrano. Les deux hommes la contemplèrent quelques instants en silence comme une précieuse relique. Beaucoup de sang avait été versé pour son contenu, et le destin de pas mal de gens allait être modifié par son ouverture. C'était la boîte de Pandore. Franck Capistrano leva un regard grave sur Malko.

— Le président ne sait pas encore que cette enveloppe est ici. Nous serons donc les premiers à connaître son contenu.

Le *Spécial Advisor for Security* de la Maison-Blanche prit un coupe-papier et ouvrit l'enveloppe d'un seul coup. Il en tira une épaisse liasse de papier pelure, ainsi que quelques documents. Malko vit la déception se peindre sur son visage : tout était évidemment écrit en russe, d'une écriture fine et droite.

— Vous lisez le russe ? demanda-t-il.

— Oui.

— Alors allez-y, dit Franck Capistrano en lui tendant la liasse.

Malko prit les feuillets et les parcourut rapidement. Ensuite, sous le regard vigilant de Franck Capistrano, il en fit deux petits tas. Le plus important comportait une dizaine de feuillets, avec des listes de noms.

— Cela est la liste des « sources » du SVR sur le continent américain, commenta-t-il.

Un document sans prix, l'équivalent de ce qu'Aldrich Ames avait livré aux Russes.

Malko montra trois feuillets, accompagnés de quelques relevés

bancaires.

— Voilà le dossier « Venona », dit-il. Par où voulez-vous que je commence ?

— Par celui-là, répondit Franck Capistrano d'une voix qui manquait d'assurance.

* *

*

Mark Spry arriva trois minutes après Yolanda Casas qui s'était garée en face du *Mariott* sur l'emplacement réservé aux bus, évitant ainsi de prendre un ticket de parking. La jeune femme le rejoignit dans sa voiture. À part l'expression fixe de ses yeux, elle semblait très calme.

— Voilà, dit-elle en lui tendant deux enveloppes épaisses. Deux cent mille dollars. Les billets sont coupés en deux, comme ça tu es sûr que ce vieux con ne se tirera pas. Charlie est prévenu. Il attendra dans son parking, à partir de onze heures. Ensuite, ce sera à toi de jouer et nous serons tranquilles.

C'était une façon de parler... Mais le raisonnement de la jeune femme se tenait.

— Et Howard ? Il ne veut pas...

— Ce n'est pas le plus urgent, coupa Yolanda Casas. Pour le reste, nous n'avons pas une seconde à perdre.

Elle ressortit de la voiture, laissant sur le siège les deux enveloppes pleines de billets. Mark Spry, secrètement, admira son sang-froid. Non seulement c'était un coup superbe, mais elle aurait pu en remontrer aux businessmen les plus retors.

* *

*

Le premier document du dossier « Venona » était une photo du président Clinton en compagnie d'un homme souriant de type oriental à qui il serrait la main dans l'*Oval Room* de la Maison-Blanche, c'est-à-dire son bureau personnel. Malko lut la légende :

Ganesh. 3 mars 1996. Le président Clinton remercie M. Radji Ganesh pour sa généreuse contribution à sa campagne électorale.

Franck Capistrano fronça les sourcils.

— Qui est ce Radji Ganesh ?

Malko prit un second document. Un mémo interne de la CIA, portant comme référence le sigle LD.28, ce qui correspondait au service de contre-espionnage, situé au second étage des nouveaux bâtiments de Langley. Le CV de Radji Ganesh, businessman indien,

marchand d'armes traitant avec les Russes depuis des années, considéré par l'agence américaine comme un agent du KGB de longue date.

Ce document avait sûrement été transmis à Moscou par une des « taupes » du SVR au sein de la CIA. Il était accompagné de plusieurs documents bancaires.

Un virement d'un million de dollars à partir d'une banque de Moscou, signé Evgueni Primakov, directeur du SVR. Au profit d'une banque indienne, pour le compte de Radji Ganesh. Un second virement, à partir de la même banque, débitait le compte du même Radji Ganesh, au profit cette fois d'un compte en Californie, au nom d'un certain Charles Ah-You.

Lorsqu'il eut fini d'examiner ces documents, Franck Capistrano était blanc comme un linge.

— *For God's sake !* balbutia-t-il. Comment ce Ganesh est-il arrivé dans l'*Oval Room* ?

Malko regarda les feuillets étalés devant lui.

— Je crois que c'est expliqué ici, dit-il.

* *

*

Dell Claridge ralentit, remontant South Kensington qui serpentait à travers une demi-douzaine de communes différentes. Les petites villes de Virginie étaient si inextricablement emmêlées que leurs rues se scindaient parfois en trois ou quatre tronçons, comme un serpent découpé à la tronçonneuse.

C'est le grand logo Nissan, en face d'un parking, qui attira son regard. Il vérifia le numéro en ralentissant : c'était bien ça. Il n'avait pas mis plus de vingt minutes à atteindre Falls Church depuis Chain Bridge Road. Il était juste 11 h 05. Sur le plancher de la voiture, se trouvait l'enveloppe pleine de moitié de billets de cent dollars. De quoi quitter les États-Unis très vite, direction le Mexique. Dès qu'il aurait récupéré l'autre moitié. Pour l'instant, il fallait gagner sa liberté.

Posément, il se gara le long du trottoir, puis sortit son Taurus et le coinça dans le vide-poches de sa portière. Ensuite, il démarra et tourna à droite dans une petite voie qui s'enfonçait dans la campagne, longeant la concession Nissan. L'entrée latérale du parking encombré de voitures neuves était ouverte. Il s'y engagea lentement et vit une Buick noire arrêtée au milieu. Il fit un appel de phares et aussitôt un homme jaillit de la Buick et courut vers lui. Un Asiatique de petite taille engoncé dans un manteau poil de chameau. Il ouvrit la portière de la Mercury et s'arrêta net, de toute évidence surpris.

— Qui êtes-vous ?

— C'est Howard qui m'envoie. Vous êtes Charles Ah-You ?

— Oui.

— Alors, montez, je dois vous ramener à Washington. Pour le voir.

Charles Ah-You s'assit sans discuter sur le siège avant. Son visage plat était agité de tics et ses petits yeux noirs bougeaient comme ceux d'un rat. Il alluma nerveusement une cigarette.

Dell Claridge venait de repartir en marche arrière. Il s'engagea dans la rue en direction des bois qui la bordaient. Il parcourut une centaine de mètres puis fit demi-tour et stoppa. Charles Ah-You lui jeta un regard étonné.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, fit Dell Claridge en saisissant son Taurus.

Calmement, il tira trois fois, visant la poitrine du Chinois. Les détonations ne s'entendirent presque pas à l'extérieur. Le petit Chinois recula sous le choc des impacts puis s'effondra contre la portière. À bout touchant, Dell Claridge lui tira un quatrième projectile en plein visage. Pas de risques.

Ensuite, il descendit, ouvrit la portière droite et traîna le corps inanimé du Chinois dans les broussailles, avant de repartir vers la 66, en direction de l'est. Ce n'est que plusieurs miles plus loin qu'il avisa une station-service et se gara. D'abord, il remit un chargeur plein dans le Taurus, ensuite, il alla téléphoner à son bureau. À peine avait-il décroché que la voix affolée de sa secrétaire à mi-temps l'interpella :

— Mr Claridge, où êtes-vous ?

— Pourquoi ?

— Il y a des *Spécial Agents* du FBI qui vous cherchent. Ils m'ont donné un numéro pour les appeler.

— Pas la peine, je vais revenir, je le ferai du bureau, fit Dell Claridge.

Il raccrocha, amer, l'estomac soudain alourdi par l'angoisse. Il s'y attendait un peu depuis l'incident du bureau de poste. Machinalement, il prit dans sa poche une tablette de chocolat et la croqua d'un coup. C'était la seconde fois de sa vie qu'il travaillait en clandestin pour un président des États-Unis et la seconde fois que cela se passait mal. Ce salaud de Mark Spry lui avait toujours juré qu'il ne risquait rien. Qu'il avait le bras assez long pour stopper toute poursuite. Grâce à l'autre salope qui suçait le président...

Il chercha à maîtriser les battements de son cœur. Il y avait deux choses urgentes à faire : d'abord récupérer ses demi-dollars et, ensuite, se débarrasser de sa Mercury blanche.

Malko reposa les trois feuillets du dossier « Venona », sous le regard anxieux de Franck Capistrano.

— C'est effectivement une affaire très fâcheuse pour le président Clinton, conclut-il. D'après ce résumé écrit par le général Polyakov et confirmé par des pièces bancaires qui paraissent authentiques, voilà toute l'histoire.

Il imaginait le *Washington Post* révélant aux Américains qu'une partie de la campagne de réélection de leur président avait été payée par les services secrets russes...

Franck Capistrano soupira.

— Je connais tous ces gens-là. Ce sont des voyous. Ça ne m'étonne pas. Mais heureusement le président n'est pas directement en cause. Il a été imprudent, certes, mais...

Malko le regarda froidement.

— Qui a cherché à empêcher ce dossier « Venona » d'arriver jusqu'ici ? En envoyant des tueurs à Moscou et à Bucarest. Et c'est probablement le même qui a suivi Fedora Kulak ici. Ce Dell Claridge. Qui lui donnait des informations en principe ultra-secrètes ? que même la *Company* ne possédait pas !

Le silence qui suivit aurait pu être coupé au couteau. Franck Capistrano regardait fixement le cuir de son bureau, comme si la vérité allait en sortir. Il se résigna enfin à affronter le regard de Malko.

— Vous savez bien que je soupçonne Yolanda Casas, dit-il d'une voix lasse. Elle était aussi intime avec le président qu'avec Howard Moody. Elle a pu vouloir faire du zèle.

— Un zèle sanglant, releva Malko. Qu'allez-vous faire de ce dossier ?

— Le remettre au président. Dès aujourd'hui. Il est parti jusqu'à dix-sept heures. Il prendra les décisions qu'il estimera utiles.

Sans un mot, il ramassa les papiers épars sur son bureau, les rassembla, se leva, alla ouvrir son coffre et les y enferma.

— Vous n'êtes pas intéressé par l'autre dossier ? demanda Malko. Il y a pourtant dedans les noms d'une trentaine de traîtres. La *Company* est bien malade.

— Revenez me voir vers dix-huit heures, dit-il. Je vous dirai ce que le président m'a dit. Et nous examinerons ensemble ce dossier-là.

* *

*

Mark Spry mit son clignotant et quitta le George Washington Parkway pour s'engager dans une voie s'enfonçant dans les bois situés entre la voie rapide et le Potomac. Un panneau indiquait « Fort Marcy ». La route aboutissait dans un petit parking dominé par des

collines boisées. C'était un ancien point d'appui remontant à la guerre de Sécession. L'été, les gens venaient pique-niquer dans les bois. En hiver, bien entendu, il n'y avait pas un chat... Mark Spry alla jusqu'au fond du parking et sortit de sa Cherokee. Comme le chemin faisait un coude, il était invisible du *freeway*. Il regarda sa montre : midi et demi. Dell Claridge ne devrait pas tarder.

Vingt minutes plus tard, la Mercury blanche fit son apparition. Dell Claridge en émergea, impassible, et s'avança vers lui, les mains dans les poches de sa canadienne.

— Ça a collé ? demanda Mark Spry.

— Sans problème, laissa tomber l'ancien béret vert. Vous avez les billets ?

Mark Spry ne put s'empêcher d'éprouver une pulsion admirative pour Yolanda Casas. Il n'y avait plus qu'à poursuivre son plan.

— J'ai encore un petit service à vous demander, Dell, dit Mark Spry d'une voix suave.

Il vit la lueur meurtrière éclairer les petits yeux de Dell Claridge et eut peur.

— Je n'ai pas les billets avec moi, se hâta-t-il de dire. Mais vous les aurez ce soir. Avec cent « Grands » (48) de plus. Et pas coupés en deux. Il y a juste encore un petit truc à faire.

— *Motherfucker* ! siffla Dell Claridge entre ses dents. Ça va jamais s'arrêter ! C'est moi qui ai le FBI au cul, pas vous.

— Le FBI ? Mais comment ?

— Ils m'ont repéré ce matin au *Post-Office*. Ils sont venus à mon bureau.

Mark Spry sentit le sol se dérober sous ses pieds. Dell Claridge n'était pas assez malin pour échapper au FBI. Pris, il se mettrait à table. Encore un problème à résoudre. Mais avant, il fallait appliquer le plan imaginé par Yolanda Casas.

— *Don't worry*, Dell, fit-il d'une voix chaleureuse. Le FBI n'a rien contre vous. Suivre quelqu'un, ce n'est pas un délit. Il faut simplement mettre votre Mercury au garage pour quelques jours. Louez une voiture à l'aéroport, par exemple.

— Ma Mercury, je vais y foutre le feu, grommela Dell Claridge. Votre chinetouque l'a salopée...

Dell Claridge le regardait par-dessous.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez que je fasse, d'ici ce soir ?

— Vous revenez à trois heures ici. Il y aura quelqu'un au volant d'un coupé Mercedes marron. Un grand type aux cheveux gris, avec un trench-coat. Voilà ce que vous allez faire.

Fedora Kulak allait mieux. En sortant de la Maison-Blanche, Malko s'était rendu à l'hôpital de Mac Lean, en compagnie de Chris Jones et de Milton Brabeck. La jeune Russe se reposait dans une chambre scellée, en *Intensive Care Unit*, hérissée de tubes en plastique. Un goutte-à-goutte était piqué dans chacun de ses bras, un tube s'enfonçant dans sa gorge, relié à un respirateur artificiel. Une autre machine prenait sa pression artérielle toutes les cinq minutes. La jeune femme était couchée sur le dos, très pâle, les yeux fermés, abrutée de médicaments, isolée du monde par une paroi transparente.

— Normalement, elle s'en tirera, à cause de son très bon état physique, annonça le médecin de garde. Elle a subi une transfusion massive et ses fonctions respiratoires reprennent. Les prochaines quarante-huit heures seront décisives. Revenez demain.

Quatre policiers du FBI se relayaient dans le couloir menant à la chambre. Les assassins de Fedora Kulak n'avaient pas encore été identifiés. L'ambassade de Russie prétendait ne pas connaître la jeune femme. Malko repartit vers Washington soulagé. Il avait fini par s'attacher à l'intrépide et superbe Russe.

* *

*

Howard « Tell'em Nothing » Moody avait mis vingt minutes à trouver l'entrée de Fort Marcy. Le coup de fil de Yolanda Casas l'avait rattrapé au restaurant du *Jefferson* où il avait ses habitudes.

— Il faut qu'on se voie, avait dit la jeune femme. Aujourd'hui, à quinze heures.

— Je viens.

— Non. Il faut que ce soit discret.

C'est elle qui lui avait expliqué le lieu de rendez-vous. Il s'était incliné, vaguement inquiet. Mais, quelque part, il avait confiance en elle. Ils se connaissaient depuis si longtemps...

Il alluma une cigarette, surveillant dans le rétroviseur le sentier derrière lui. À 15 h 10, il vit arriver une Ford grise qui s'arrêta derrière lui. Surpris, il ne bougea pas : ce n'était pas la voiture de Yolanda, mais l'endroit était aussi utilisé par les couples illégitimes pour de discrètes rencontres.

Un homme petit et chauve, les mains dans les poches de sa canadienne, sortit de la Ford et vint dans sa direction sans se presser. Comme pour lui demander un renseignement. Howard Moody baissa sa glace. L'inconnu se pencha, souriant.

— Hi ! Vous êtes Howard Moody ?

— Euh, oui, fit l'avocat de Little Rock.

Sans un mot, l'inconnu tira de sa poche droite un pistolet dont il

appliqua l'extrémité du canon sur la tempe de Howard Moody. Et il appuya sur la détente.

La détonation se répercuta dans les bois et la tête de Howard Moody fut rejetée sur le côté, au milieu d'une gerbe de sang et de matières cervicales. Il tomba sur la banquette, foudroyé. Dell Claridge ouvrit alors la portière. Prenant l'arme avec laquelle il venait de tirer par le canon, il l'essuya avec son mouchoir, puis la mit dans la main du mort. Il lui fallut quelques minutes pour retrouver la douille éjectée qu'il jeta à l'intérieur de la voiture. Ensuite, il remonta la glace, essuya tout et regagna sa voiture de location.

Il lui restait encore un rendez-vous avant de pouvoir décamper. Mais c'était le plus important.

* *

*

En revenant au *Willard*, Malko trouva trois messages de Franck Capistrano qu'il appela aussitôt.

— Charlie Ah-You a été assassiné à son garage ce matin, annonça le *Spécial Advisor* de la Maison-Blanche, et une *highway patrol* vient de découvrir Howard Moody au volant de sa voiture, une balle dans la tempe, non loin du Potomac.

— Il s'est suicidé ?

— On dirait, fit laconiquement Franck Capistrano. Il tenait encore l'arme.

— Vous avez pu voir le président ?

— Non. Demain matin à huit heures. Venez à neuf heures. Nous verrons en même temps le reste de votre mission.

Malko raccrocha, étonné. Franck Capistrano ne semblait pas pressé de connaître les traîtres cachés au cœur de la CIA. Bizarre.

* *

*

De nuit, il n'y avait pas un chat dans les rues de Fairfax. Les habitants de la petite bourgade de Virginie dînaient à dix-huit heures et se couchaient à vingt et une. Le centre était totalement mort et Dell Claridge ne croisa pas une voiture depuis la route 66. Il s'engagea à petite allure dans Main Street, repérant tout de suite la maison de bois abritant les bureaux de Mark Spry. En face, le parking était vide, sauf une voiture, la Cherokee de l'ancien de la CIA.

Dell Claridge se gara à côté, puis éteignit ses phares. Il avait un peu neigé et le sol était tout blanc.

La portière de la Cherokee s'ouvrit et Mark Spry sauta à terre, en

survêtement gris, un sac en plastique à la main. Il adressa à Dell Claridge un sourire chaleureux.

— J'ai écouté la radio. Superbe job.

— Vous avez l'argent ?

— Tout est là. Vous allez pouvoir prendre de longues vacances au Mexique. En ce moment, là-bas, il fait beau.

Dell Claridge, agacé par le ton artificiellement léger de Mark Spry, lui prit le sac des mains et le posa sur le capot de sa voiture. Il l'ouvrit et sentit sous ses doigts les liasses de billets. Une intuition indéfinissable le fit se retourner. Son pouls sauta à cent cinquante. Mark Spry, la bouche tordue, braquait sur lui un gros Browning. Dell Claridge pensa en un éclair qu'il allait mourir.

Mark Spry appuya sur la détente. Il y eut un « clic » sec. Le temps qu'il réalise que, dans son émotion, il avait oublié de faire monter une balle dans le canon, Dell Claridge, le visage déformé par la fureur, avait sorti son vieux Taurus.

Les détonations claquèrent si vite qu'on eût dit un roulement continu. Puis la culasse claqua à vide et resta ouverte. Dell Claridge regarda le corps étendu dans la neige et se mit à le bourrer de coups de pied en l'injuriant. Mais il reprit très vite ses esprits, rafla le sac, le jeta dans sa voiture et fila. Il conduisait doucement. Ce n'était pas le moment de se faire prendre pour excès de vitesse. Il était encore trop en furie pour réfléchir clairement, mais une chose lui semblait certaine. Mark Spry n'était pas un cerveau. Ce n'était pas lui qui avait eu l'idée de ce guet-apens raté. Dell Claridge avait fait le ménage et on le liquidait à son tour.

Ça n'allait pas se passer comme ça.

— Le président est atterré ! lança Franck Capistrano à Malko, alors que ce dernier venait tout juste de franchir la porte de son bureau, à neuf heures pile.

— Vous lui avez montré le dossier « Venona » ?

— Tout à l'heure, à huit heures. Je l'avais fait traduire hier soir par une personne de toute confiance. Il m'a assuré formellement n'avoir jamais été au courant des magouilles de Charlie Ah-You. Il le considérait comme un ami et ne posait aucune question sur les contributions légales – il a appuyé sur le mot – qu'il lui apportait pour sa campagne.

— Et ce businessman indien, Radji Ganesh, agent du KGB puis du SVR, qu'il a reçu à la Maison-Blanche ?

Franck Capistrano eut un geste d'impuissance.

— Il s'en souvient à peine. C'est Howard Moody qui lui a demandé de le recevoir quelques instants, en précisant qu'il avait fait un très gros don et qu'il méritait bien cette faveur. C'est arrivé à plusieurs reprises avec des gens parfaitement honorables qui paient très cher l'honneur d'être photographiés avec le président dans l'*Oval Room*.

Un ange passa, drapé dans la bannière étoilée. Où allait se nicher le snobisme !

— Il y a quand même... commença Malko.

— Howard Moody s'est suicidé, conclut le *Spécial Advisor*. À mon avis, c'est lui qui a abattu Charlie Ah-You qui l'avait embarqué dans cette histoire horrible. Le président va faire en sorte que l'argent donné par Radji Ganesh lui soit retourné dans les plus brefs délais. Il reste encore des fonds dans la cassette de la campagne. De toute façon, il n'est pas résident américain, il a seulement une option sur un *industrial park* en Californie, pour y construire une usine de montage de voitures indiennes, les Maruti.

— Je vois, conclut Malko. Plus de coupables, plus d'enquête. Mais qui a tué Lee Brookner à Moscou ? Qui a envoyé deux hommes sur mes traces à Bucarest ? Qui a donné l'ordre à Dell Claridge de suivre Fedora Kulak et le général Polyakov ici, à Washington ? Et surtout, qui possédait ces informations en principe ultra-secrètes ?

Franck Capistrano repoussa son fauteuil en arrière et laissa tomber, d'une voix volontairement candide :

— Je n'en sais rien. Probablement quelqu'un qui a voulu protéger le président. C'est secondaire, maintenant.

— Ce n'est pas ce que dirait la veuve de Lee Brookner...

Franck Capistrano lui jeta un regard noir.

— Lee était un vieux copain, sa mort m’a bouleversé. Si le FBI met la main sur Dell Claridge, on en saura peut-être plus. Mais à quoi bon remuer la merde ? Bien sûr que j’ai des soupçons ! Je vous en ai même fait part... Une proche du président. Mais qui va mener une enquête ici ? Et pour aboutir à quoi ? Notre président vient d’être réélu, il ne faut pas l’affaiblir.

Malko eut un sourire un peu amer. La raison d’État jouait à fond. Le venin du dossier « Venona » était en train de s’éventer à toute vitesse.

— Donc, j’ai travaillé pour rien ! conclut-il.

Franck Capistrano sursauta comme s’il avait été piqué par une guêpe.

— Pour rien ? Vous plaisantez !

Il ouvrit le tiroir central de son bureau et en sortit la *spravka* du général Evgueni Polyakov, dont il brandit les feuillets devant Malko.

— Cela est une bombe : ce sont les noms de quarante-sept membres de la CIA, de la Navy Intelligence, de la NSA, et même du FBI, qui travaillent pour les Russes depuis des années. Leurs noms, leurs noms de code pour le SVR, la façon dont ils ont été recrutés, les sommes qu’ils ont touchées et les informations les plus importantes qu’ils ont vendues aux Russes. Vous voulez des exemples ?

— Bien sûr, fit Malko.

— Tenez : un de nos *senior officers* a balancé au SVR les noms de tous les stagiaires en train d’apprendre le métier à Camp Perry. Ces malheureux ne pourront jamais plus aller à l’étranger ; ils sont grillés avant même d’avoir débuté ! C’est dommage que la peine de mort n’existe plus dans notre État...

« Autre cas : la NSA avait monté en collaboration avec la Navy une opération très vicieuse d’écoute. Un de nos sous-marins s’était branché sur un câble sous-marin russe transmettant les communications entre Saint-Pétersbourg et Mourmansk, enfoui sur le fond de la mer d’Orkhost. Un fumier de la NSA a vendu l’information aux Russes qui nous intoxiquent par ce canal ! Pour quarante-deux milles misérables dollars.

— Evgueni Polyakov avait une mémoire d’éléphant, conclut Malko. Un véritable ordinateur.

— Et, en plus, il était malin ! souligna Franck Capistrano. Dans ce document, il cite un traître dont il ne connaît pas le patronyme entier. Tout ce qu’il sait, c’est que son prénom est Robert et qu’il devait être nommé à la station de Moscou l’année dernière. Cela va suffire pour le repérer. Le recrutement des Russes s’étale sur une douzaine d’années. Jamais je n’aurais pensé que le mal soit si profond.

— Cela va être un travail de titan de réunir des preuves contre tous ces traîtres, remarqua Malko.

— J'ai convoqué pour midi le directeur de la division V du FBI, dit l'Américain. La section de contre-espionnage. Ils vont avoir du travail pour un bon moment. Mais tous ces types ont trahi pour de l'argent, cela laisse des traces. Et je pense que beaucoup avoueront quand ils seront confrontés aux informations que nous possédons désormais, grâce à vous.

— Merci, dit Malko.

Comme on était loin du « traître » qu'il avait débusqué une dizaine d'années plus tôt, au sein de la CIA. Un idéaliste qui n'avait jamais touché un dollar !(49)

— Cela va être un tremblement de terre, reconnu avec tristesse Franck Capistrano. Après l'affaire Aldrich Ames, l'agence aura du mal à s'en remettre. Nous allons être la risée du monde entier...

— On peut brûler cette liste, suggéra Malko, pince-sans-rire. Il n'y aura pas de scandale et nous pourrons postuler tous les deux à l'ordre de l'Étoile rouge, en étant sûr de l'avoir.

L'Américain leva la tête avec un sourire.

— Ne dites pas de conneries !

Mais Malko vit dans son regard que l'idée folle l'avait quand même effleuré. Les services de renseignement avaient toujours préféré laver leur linge sale en famille. Franck Capistrano s'ébroua et replongea la main dans son tiroir, dont il sortit les trois feuillets du dossier « Venona » avec leurs annexes.

— Êtes-vous d'accord pour qu'on brûle cela ? L'affaire est close. Il n'y a que le président, vous et moi qui en avons eu connaissance...

Malko grillait de lui dire que l'assassin de Lee Brookner aussi connaissait ce dossier, mais à quoi bon...

— Brûlons ! dit-il.

Le visage grave, Franck Capistrano sortit son Zippo au sigle de la Maison-Blanche et l'alluma. Puis, tenant les feuillets de papier pelure au-dessus d'un grand cendrier, il en approcha la haute flamme claire du Zippo.

Le dossier « Venona » s'enflamma en une fraction de seconde, une légère odeur de brûlé envahit le bureau et très vite il ne resta plus qu'un petit tas de cendres du *spravka* du général Evgueni Polyakov. Franck Capistrano referma son Zippo avec un claquement sec et le remit dans sa poche.

— À propos, interrogea Malko, que va-t-il advenir de Fedora Kulak ?

Le visage de Franck Capistrano s'éclaira.

— Je me suis occupé d'elle ! Dès qu'elle sortira de l'hôpital, elle sera emmenée dans une des *safe-houses* de la CIA, dans Shawn Lane Drive, à Vienna en Virginie. Elle y restera en convalescence le temps qu'il faudra. Ensuite, la *Company* la prendra sous contrat pendant cinq

ans, comme consultant, ce qui lui donnera le temps d'apprendre l'anglais. À l'issue de ces cinq ans, elle recevra une nouvelle identité américaine, après avoir été régulièrement naturalisée.

Il avait débité tout cela d'un trait, visiblement content de faire plaisir à Malko. Celui-ci ne put s'empêcher de penser qu'il y avait un lien direct entre le petit autodafé auquel venait de se livrer le *Spécial Advisor* de la Maison-Blanche et le sort de Fedora Kulak, dont il se désintéressait jusque-là.

— Je pense que vous lui deviez bien ça, conclut Malko.

Franck Capistrano se leva avec un sourire radieux, et tendit la main à Malko.

— Encore bravo. J'aimerais que vous restiez quelques jours à Washington. Que nous ayons le temps de nous revoir. *On the House, of course !*⁽⁵⁰⁾

— Dans ce cas, à plus tard, dit Malko.

* *

*

Chris Jones et Milton Brabeck traînaient dans le hall du *Willard* comme des labradors abandonnés. Ils se précipitèrent sur Malko dès qu'il entra.

— Alors ? Qu'est-ce qu'on fait ?

— Je crains que vous ne soyez au chômage technique, laissa tomber Malko. Nous pourrions aller visiter la National Gallery...

Les deux gorilles arborèrent une mine dépitée. Les trésors de la National Gallery ne les faisaient pas fantasmer.

— Décidément, conclut Chris Jones, on est tous au chômage.

— Qui « tous » ?

— Les mecs du FBI ont reçu l'ordre de décrocher de Dell Claridge. Il paraît qu'il n'a rien fait de mal.

Il fallut à Malko tout son sang-froid pour ne pas exploser de fureur. Franck Capistrano l'avait bien eu. Le dossier « Venona » était définitivement verrouillé.

— Allez, fit-il, je vous invite à déjeuner.

— Où ? firent-ils d'une seule voix.

— Là ! répondit-il en montrant la luxueuse *Embassy Room* du *Willard*. Je vous recommande le caviar Béluga de Petrossian et sa vodka au poivre ou à la cerise. Il est merveilleux.

Chris et Milton se regardèrent, estomaqués.

— Vous avez hérité ?

— Non, fit Malko, nous sommes invités par la Maison-Blanche.

Minuscule revanche !

* *

*

Dell Claridge n'était pas sorti de sa chambre du motel *Greenfield* de Rockville depuis la veille au soir. Ce qui lui avait donné le temps de vider une bouteille entière de *Defender « Success »*, de regarder plusieurs bulletins d'information à la télé et de réfléchir beaucoup. Dans un sac de toile, il avait près de trois cent mille dollars en cash. Sa Mercury blanche se trouvait toujours dans le parking du National Airport. Avec sa Ford de location, il pouvait très bien rallier la frontière du Mexique en trois jours. Et même la passer. Pour sortir, il n'y avait pratiquement aucun contrôle.

Mais ensuite ?

D'abord, il détestait l'Amérique latine et ses habitants. L'idée de traîner au Mexique plusieurs années le rendait hystérique. Ensuite, il avait peur. Le FBI savait travailler. On allait découvrir ses voyages en Russie et en Roumanie, par ses billets d'avion. Il pouvait avoir été repéré lors du meurtre de Charlie Ah-You. Or, il avait abattu Mark Spry avec la même arme. Et on trouverait des traces de coups de fil entre les deux hommes.

Enfin, s'il demeurait aux États-Unis, il finirait par être arrêté. Ou pire. Il n'oubliait pas que Mark Spry voulait le liquider. Il était certain que c'était la fille de la Maison-Blanche qui lui en avait donné l'ordre. À ses yeux, Dell Claridge ne serait bien que mort... Mark Spry lui avait raconté qu'elle était à l'origine de tout.

Il enrageait de se dire qu'une fois de plus, des gens puissants l'avaient utilisé pour des affaires qui le dépassaient. Il ne voyait plus qu'une solution. Aux États-Unis, les *prosecution witness* (51) bénéficiaient toujours d'un traitement de faveur.

C'était la solution.

* *

*

Malko était remonté dans sa chambre après le pantagruélique déjeuner au *Willard Room*, qui resterait dans la mémoire de Chris Jones et de Milton Brabeck jusqu'au jour de leur mort. En dépit des félicitations de Franck Capistrano, il était amer.

La sonnerie du téléphone le fit sursauter : il n'attendait aucun appel. Il décrocha et fit « allô ».

— C'est la chambre 1428 ? demanda une voix d'homme plutôt vulgaire.

— Oui. Qui demandez-vous ?

— Le type qui est arrivé à Washington avec les deux Russes.

Le poulx de Malko fit un bond prodigieux.

— Vous êtes Dell Claridge ? fit-il, l'homme à la Mercury blanche...

L'Américain marqua sa surprise par un silence interminable, puis dit d'une voix traînante :

— *Yeah !* Vous savez beaucoup de choses.

— Bien sûr, dit Malko. Mais je voudrais surtout savoir qui vous a envoyé à Moscou tuer Lee Brookner.

— *Fuck you !* lança Dell Claridge.

Tellement en fureur que Malko crut qu'il allait raccrocher. Cependant, il n'en fit rien, et, après quelques secondes de silence, il annonça :

— Je vous offre un *deal*. Je vous amène la personne qui a tout manigancé contre l'impunité pour moi.

Malko eut le réflexe de ne pas dire oui tout de suite.

— C'est une décision qui ne m'appartient pas, dit-il prudemment. Mais ce n'est pas impossible. Où puis-je vous joindre ?

— *Don't be stupid*, grommela Dell Claridge. Je vous rappelle demain. Dans la matinée.

* *

*

Malko avait longuement hésité, puis décidé de garder le silence vis-à-vis de Franck Capistrano. Il avait mal dormi et, depuis neuf heures, attendait le coup de fil de Dell Claridge. Les circonstances faisaient qu'il n'aurait même pas à mentir à celui-ci.

À dix heures, le téléphone sonna : c'était Dell Claridge.

— Vous avez réfléchi ? demanda-t-il.

— Absolument, répondit Malko. Si vous faites ce que vous dites, le FBI recevra l'instruction de ne plus s'occuper de vous. Ce sera facile à vérifier.

Dell Claridge demeura silencieux quelques instants.

— OK, fit-il, je vous rappelle.

* *

*

Yolanda Casas revenait juste dans son bureau quand sa secrétaire lui annonça :

— Quelqu'un veut absolument vous parler.

— Qui ?

— Il n'a pas dit son nom. Il prétend que c'est de la part de Mark Spry.

Yolanda pâlit. On avait découvert le corps de Mark Spry la veille et la police locale recherchait son assassin.

— Passez-le-moi, dit-elle.

* *

*

Le téléphone de Malko sonna à 10 h 45.

— Vous savez où se trouve le *Key Bridge Mariott* ? demanda Dell Claridge.

— Je trouverai.

— OK. J'y serai ce soir à six heures pile. Dans la chambre 231. Sur le côté. On y accède par le parking. J'ai rendez-vous avec la personne qui m'a payé pour tuer Lee Brookner. À six heures et quart. Vous pourrez la voir arriver. Elle conduit une Chevrolet Caprice claire. Je pense qu'elle se garera dans le parking dehors. Débrouillez-vous pour la photographe. Lorsqu'elle sera partie, vous viendrez dans la chambre et je vous remettrai une confession écrite. OK ?

— OK.

* *

*

Yolanda Casas s'esquiva de la Maison-Blanche à dix-sept heures, expliquant à sa secrétaire qu'elle avait un rendez-vous important, si le président la faisait demander. Sa voiture était garée, grâce à un badge spécial, dans le périmètre interdit, le long de Blair House. Elle se glissa au volant et démarra aussitôt.

La circulation en direction de la Virginie était déjà épouvantable. Elle se traîna le long de M. Street pendant presque quarante-cinq minutes. Quand le Key Bridge fut en vue, la nuit était déjà tombée. Perdue dans le flot des banlieusards, sa Chevrolet Caprice passait totalement inaperçue. Enfin, à la sortie du pont, cela se dégaugea, la plupart des voitures montaient la côte en direction de la route 66, laissant le *Mariott* sur leur droite. Elle s'engagea dans le parking, franchit la barrière et se gara. Il y avait toujours des places libres. Elle regarda sa montre : dix-huit heures. Tout allait bien.

Elle prit quelques secondes pour corriger son maquillage puis sortit de la voiture et gagna la porte de la chambre 231, de plain-pied avec le parking. Elle frappa à la porte.

Celle-ci s'ouvrit aussitôt, et elle s'engouffra à l'intérieur. Elle se trouva nez à nez avec un inconnu, chauve, l'expression mauvaise, les mains dans les poches d'une vieille canadienne. Yolanda Casas lui adressa un sourire éblouissant.

— Vous êtes Dell Claridge ? Vous voyez, je ne suis pas en retard.

Dell Claridge ne répondit pas, il la détaillait. Elle était bien comme Mark Spry l'avait décrite : une éblouissante salope bandante, dangereuse comme un serpent à sonnettes. Et pas dégonflée. D'un geste gracieux, elle ôta son manteau, découvrant sa robe en lainage hypermoulante, qui s'arrêtait très haut sur les cuisses, ses jambes gainées de noir.

— Il fait chaud ici, remarqua-t-elle. Alors, que vouliez-vous me dire ?

Dell Claridge était partagé entre le désir et une fureur froide. Son plan s'effilochait un peu dans sa tête. Il se dit qu'une petite revanche personnelle ne ferait pas de mal.

— Je voulais voir la gueule que vous aviez, annonça-t-il.

— C'est tout ? demanda-t-elle en riant.

Il s'approcha d'elle.

— C'est vous qui avez dit à Mark de me flinguer, gronda-t-il.

— Vous êtes fou ! Jamais de la vie. Il a dû avoir peur, c'était un lâche. Pas comme vous.

Ils étaient proches à se toucher. Dell Claridge vit la grosse bouche rouge, le regard trouble, les seins lourds et, avec un grognement, enfonça une grosse patte sous la robe, découvrant d'épaisses jarretelles noires, puis la chair blanche des cuisses au-dessus des bas. Il empoigna le sexe à pleine main à travers la dentelle.

— Salope, je vais te baiser !

Il s'attendait à ce qu'elle se débatte. Mais elle se contenta de roucouler, sans même le repousser.

— Pourquoi pas ! J'aime bien les hommes comme toi. Mais laisse-moi te mettre quelque chose.

C'était si miraculeux qu'il resta sans réaction.

Elle se dégagea, se retourna et plongea la main dans son sac.

Dell Claridge avait encore le cerveau brouillé par le désir quand elle se retourna, un Walther PPK au poing, sa belle bouche rouge réduite à un trait.

Plusieurs choses se passèrent simultanément.

D'abord, Yolanda Casas appuya sur la détente du PPK, y laissant son doigt crispé. Les projectiles frappèrent Dell Claridge à la poitrine et au ventre, le faisant reculer sous les impacts. En dépit des élancements atroces qui le pliaient en deux, il eut la force de sortir son Taurus. Au jugé, il visa la jeune femme, et son index pressa la détente jusqu'à ce que le chargeur soit vide. Il avait l'impression que son ventre se remplissait d'eau, qu'il devenait infiniment lourd.

— Yolanda Casas, expliqua Franck Capistrano, était au courant de la magouille de Howard Moody. Quand elle a su, grâce à son appartenance au NSC, que l'affaire allait éclater, elle a tout fait pour que cela n'arrive pas. Elle avait connu Mark Spry à Little Rock à l'époque de l'Irangible. Grâce à « l'argent noir » de la campagne, elle pouvait le rétribuer largement.

— Que dit la police ?

— Elle ne cherche pas trop. Ils se sont fusillés mutuellement. L'action de la justice est éteinte.

— Yolanda Casas était très proche du président, remarqua Malko.

Le gros homme haussa les épaules.

— Vous savez, c'est un *womanizer* (52).

— Bien sûr, reconnut Malko. Vous pensez donc que dans cette affaire, Yolanda Casas a agi de sa propre initiative. Sans tenir le président au courant.

— *Of course !*

— Le bon côté des morts, remarqua Malko avec suavité, c'est qu'ils sont généralement peu bavards. Le président Clinton peut dormir en paix.

— Que voulez-vous dire ? fit aussitôt Franck Capistrano, sur ses gardes.

Malko arbora un sourire innocent.

— Simplement que les gens imprudents qui l'entouraient ne sont plus là. À propos, il y a une question que je me suis posé à plusieurs reprises ces derniers jours.

— Laquelle ?

— Pourquoi n'avez-vous pas donné l'ordre à votre ambassadeur en Moldavie d'accueillir Evgueni Polyakov et Fedora Kulak *dans* l'ambassade de Kichinev. Cela s'est déjà fait, non ? Et cela aurait considérablement simplifié cette affaire !

Franck Capistrano tira une longue bouffée de son cigare avant de répondre :

— Le président était opposé à ce que la Maison-Blanche soit mêlée *officiellement* à la récupération d'Evgueni Polyakov. Il estimait que cela pouvait nuire gravement aux relations entre la Russie et les États-Unis. C'est la raison pour laquelle il a tenu à ce que ce soit une opération secrète, de bout en bout.

— Vous pensez que c'est l'unique raison ?

Franck Capistrano ôta le cigare de sa bouche et, le regard limpide, laissa tomber :

— Évidemment.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
Usine de La Flèche (Sarthe), le 12-03-1997.
4695C-5 – Dépôt légal Éditeur : 1208 – 04/1997.
ISBN : 2 – 7386 – 5844 – X

-
- 1 : Non Official Cover.
 - 2 : Sloujba Vnechoi Razvedki, successeur du Premier Directorate du KGB, équivalent de la DGSE.
 - 3 : Traître de la CIA découvert en 1992.
 - 4 : Environ 10 francs.
 - 5 : Vous attendez Potato ?
 - 6 : Voir SAS n° 125, *Vengez le vol 800*.
 - 7 : Chief Of Station.
 - 8 : National Security Council.
 - 9 : Ex-KGB intérieur équivalent de la DST.
 - 10 : Forces spéciales.
 - 11 : Je vous en prie, camarade colonel.
 - 12 : À votre disposition !
 - 13 : Technical Division.
 - 14 : Le Renseignement est un métier de Seigneurs.
 - 15 : Mon chéri.
 - 16 : En russe : Union des républiques socialistes soviétiques.
 - 17 : Les ploucs de Little rock.
 - 18 : voir SAS n° 123, *Vengeance tchéchéne*.
 - 19 : S'il vous plaît !
 - 20 : Police routière.
 - 21 : Réparation.
 - 22 : Voir SAS n° 62, *Vengeance romaine*
 - 23 : Glavnoye Razvedyvatelnoye Upravlenié.
 - 24 : Oui, en roumain comme en russe.
 - 25 : Service de renseignement intérieur.
 - 26 : Téléphone interministériel.
 - 27 : Monsieur.
 - 28 : Distric Attorney.
 - 29 : Quel étage ?
 - 30 : Le même que vous.
 - 31 : Mon Dieu !
 - 32 : Les salauds !
 - 33 : J'ai envie de toi.
 - 34 : Frontière d'État. Point de passage routier.
 - 35 : *Au diable !*
 - 36 : Pas de problème.
 - 37 : Rapport.
 - 38 : Tu te rend compte !
 - 39 : Je vous en prie.
 - 40 : Arrivée.
 - 41 : Tu parle !
 - 42 : C'est qui ces deux bêtes ?
 - 43 : Le SVR.
 - 44 : Connerie !
 - 45 : Tu es gay ?
 - 46 : Les voilà !
 - 47 : Ne bougez plus !
 - 48 : Billets de 1000 dollars.
 - 49 : Voir SAS n° 90, *La taupe de Langley*.
 - 50 : Vous êtes invité par la Maison-Blanche, bien sûr !

51 : Témoins à charge.

52 : Dragueur.